
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MEMOIRES

DE MESSIRE IEAN,
SIRE DE IONVILLE,
SENECHAL DE CHAMPAGNE

Témoin oculaire de la vie de Saint
Louis, neufvième du Nom &
quarante quatriéme Roy
de France.

*Contenans son Histoire & Chronique, avec
la Genealogie de la Royale Maison de
Bourbon.*

Augmentés en ceste Edition d'un Recit de la
Sepulture du Roy S. Louys,

*Et de l'Abbrege de la Vie & Mort de la Reine
Marguerite femme dudit Roy S. Louys,*

A V E C

Vne Table tres-ample des Chapitres & Matieres.



M. DC. LXVII.



Aduertissement.

LE principal but de la presente impression a esté plustost pour représenter la grande valeur & rare prud'hommeie du bon Roy S^r. Louys en cet œuure, que pour faire fondement de certaines particularités, qu'il faut rapporter simplement au temps d'alors.

Et pour l'Edition du liure est a remarquer qu'il s'est fait quelques impressions

Aduertissement

precedentes à celle qui fut imprimée à Paris l'année 1666. par Jacques Cottin qui est entierement conforme aux dites impressions n'y ayant rien changé que quelque chose en la disposition du Titre, & en l'Epistre au Successeur du Roy S. Louys qu'il nomme Louys pour Philippe (par erreur) ayât aussi dans ladite edition retraché l'Epistre dedicatoire au Roy Tres-Chrestien François Premier de ce nom, par Antoine Pierre qui est celuy lequel ayant reconuert le

Aduertissement

manuscrit des Memoires de Monsieur de Louville la mis en lumiere & par ce moyen procuré ce bien au Public, ce qui semble ne deuoir estre mis en oubli.

De plus est encor a remarquer que ceste edition reueüe apres ladite de Paris de l'année precedente a esté augmentée du recit de la sepulture du Roy S. Louys & de l'Abbrege de la Vie & Mort de la Reine Marguerite femme dudit Roy, ce qui sembloit māquer, puis qu'il peut seruir à l'œuure pour dernier ornement &



AV ROY

Tres-Chrestien, François
premier de ce nom.

Anthoine Pierre tres-humble salut.



L est tout certain,
SIRE, qu'entre
toutes les choses
qui en ceste mortel-
le vie peuvent pro-
fiter au genre humain, l'Histoire
doit obtenir le plus haut & prin-
cipal lieu. I'accorderay volontiers
que les Philosophes ont beaucoup
escrit, pour la perfection de l'ame
& du corps. Les Mathematiciens,
pour donner accroissement, & pou-
lir les esprits des hommes, nous
ont baillé par escrit plusieurs do-
ctrines excogitées, & inuentées
fabriquement. Pareillement, ç'a esté

A V R O Y.

Un faict esmerueillable de chercher
 les secrets de Nature , & monter
 iusques au ciel ; pour en amener ci
 bas la cognoissance des choses,
 que Dieu pere & auteur d'icelles
 auoit voulu mettre loin de nostre
 sçauoir. Certainement telle ma-
 niere de philosopher a esté gran-
 dement profitable aux hommes , à
 ceux principalement qui ont vou-
 lu vser de raison ; mais pour ce que
 celle n'estoit communiquée qu'à
 certains, particuliers Philosophes,
 elle ne pouuoit donner à tous l'en-
 trée de sagesse , comme elle nous
 est ouuerte par l'Histoire ; en la-
 quelle nous voyons les faicts &
 gestes des Princes vertueux : & non
 seulement ce qui a esté fait de no-
 stre temps, mais aussi de que nous
 n'auons peu voir du temps passé.
 Tellement que si nous mettons la
 cognoissance de l'Histoire deuant
 nos yeux, & vions d'icelle, comme
 de la maistresse de nostre vie, sans
 nulle doute nous serons estimés
 dignes

dignes de plus grand bien & gouvernement que les Philosophes. Car par la seule intelligence de l'Histoire, nos esprits sont tellement incités à vertu, que nous detestons du tout le vice, pour acquérir vne louable renommee. Et si les Anciens, qui ont tant estimé la vertu, ont voulu celebrer les images & statues de leurs maieurs & ancestres, collocans icelles és temples & autres lieux publics; combien devons-nous estimer l'Histoire qui n'est point muette, comme sont les statues? qui n'est point vaine, comme vne peinture? mais qui nous exprime & represente les vraies images des gens nobles & vertueux, ausquels nous pouvons parler, & iceux imiter, comme s'ils estoient en vie. Au moyen dequoi les Romains, par grand' diligence ont tant travaillé, à reduire non seulement leurs faiëts par esprit, mais aussi ceux des autres nations: afin que les ieux-

nes Princes, en lisant l'Histoire de
 leurs predecesseurs, fussent plus a-
 nimés à soustenir le bien de leur
 Republique. Et certes ie puis dire,
 que les Romains ont pris cest ad-
 vantage sur les François seule-
 ment, qu'ils ont esté plus diligens
 à donner memoire à leurs guer-
 res, que les François n'ont esté.
 Mais quant à la gloire & vertus, si
 nous voulons diligemment regar-
 der & mesurer l'histoire Romaine
 avec celle des François, nous trou-
 uerons que les François doiuent
 auoir preference sur la nation Ro-
 maine: car il n'a esté iamais roya-
 me, dont les Rois ayent plus aimé
 leurs suiets, ne qui ayent fait tant
 d'honneur à la vertu & religion
 Chrestienne, comme ont fait les
 rois de France : Assez le tesmoi-
 gnent leurs Annales; mais avec le
 temps, il nous en sera donnée plus
 grande cognoissance; pource que
 nous trouuerons peu à peu, ce que
 le temps, avec la negligence des
 hom

hommes, nous ont tenu caché iusques à present. Il y a deux ans, ou enuiron, que moi estant à Beaufort en Valee, au pays d'Anjou, visitant quelques vieux registres du feu roy René de Cecile, pour y cuider trouuer quelque antiquité, dont il auoit esté amateur, auroy' trouuë la Cronique du roy S. Loys, es-crite par vn seigneur de Ionuille, seneschal de Champagne, qui estoit de ce temps-là, & auoit acompagné ledit roy S. Loys en toutes ses guerres. Et pource que l'Histoire estoit vn peu mal ordonnée, & mise en langage assez rude; ai icelle veuë, au moins mal qu'il m'a esté possible: & l'ayant polie & dressée en meilleur ordre qu'elle n'estoit au parauant, pour donner plus grand' cognoissance des grands & vertueux faicts de la treschrestienne maison de France, ai voulu icelle mettre en lumiere: estant asseuré, que par ce moyen les Princes & nations estranges

AV ROY.

cognoistront plus asseurement, que le nom de Tréschrestien a esté donné aux rois de France, par grand' raison. Et voyant l'œuvre estre Royal & Chrestien, m'a semblé, que le vous dedier, seroit l'approprier à son droit poinct: car telles gestes, cōme du roy S. Loys, estoient dignes de vostre Royale presence. Et aussi que pour le grād plaisir que vostre maiesté prend en la continuelle cognoissance des Histoires; en quoi, entre autres choses, auez voulu surmonter tous les Princes viüans, me sembloit que l'œuvre de lui-mesme estoit vostre. Je supplie donc treshumblement vostre maiesté, vouloir receuoir ce mien petit seruice, avec telle faueur & beneuolence qu'auetz accoustumé receuoir les presens de chacun. Esperant, par ce moyen, prendre hardiesse faire quelque chose plus digne de vostre presence: Priant Dieu me vouloir en ce conduire l'esprit, sous vostre protection & autorité.



G V I L L A V M E
D E L A P E R R I E R E ,
T O L O Z A I N ,
au benin Lecteur, salut.



*E ne sçai d'où peut pro-
uenir, ami Lecteur, que
tant plus nous nous ap-
prochons de vieillesse,
tant plus nous nous esloignons de
bon iugement, & faisons comme
font communement les enfans al-
lans à l'Escole : lesquels prennent le
plus oblique & plus long chemin
qu'ils peuvent pour y aller, & lais-
sent le plus droit & le plus court.
Nous sommes dignes d'estre notés
de semblable erreur: car pour aller à
l'escole, c'est à dire, pour apprendre
& sçauoir les faicts vertueux des
Anciens, nous cerchons le plus long
chemin, c'est à dire, nous sommes en-*

AV LECTEUR.

rienx d'estranger & lire les Histoires des nations estranges, Grecques, Latines, & Barbares: & laissons la droite & plus couuerte voye, de lire nos Histoires domestiques, de nostre climat & nation. En quoi nous faisons grand' faute: d'autant que tout ainsi (comme dit Ciceron, patron d'eloquence Romaine) que c'est folie, & reprocnee curiosité, d'aller acquerir honneur en pays estrange, quand on le peut acquerir en sa Cité ou Republique. Semblablement est chose superflue, chercher les exemples estranges, quand nous en auons des nostres à suffisance. Attendu mesmement que les exemples plus prochains, ont en nous plus d'energie & d'efficace, que les loingtains. Outre que la memoire des nostres et domestiques, porte plus de contentement à nostre esprit, que celle des estranges & forains. Tant de raisons ne peuvent encore suffire, que nous ne delaissons nos Histoires originaires, pour lire les autres.

Or

AV LECTEUR.

Orest-il, Lecteur, que si nous lisons les Histoires des François, nous trouverons que nos Princes n'ont esté moindres en tout exercice de vertu, soit d'engin, ou d'armes, aux Princes des autres nations : ains sont à l'adventure superieurs : ou (sans adventure) pareils. Car de douze cens ans en ça, ou environ, que le Lys des François commença à florir, à mespriser l'Aigle Romaine, & se ietter hors de servitude, nous avons eu des Princes dignes d'estre conferés aux Grecs, Romains, & Barbares. Les Hebreux lonent leur Iosué, David, Salomon, & les Macabees. Les Grecs leur Achilles, Diomedes, Agésilas, Alcibiades, Pericles, Themistocles, Phelippe, & Alexandre. Les Romains se glorifient de leurs Camille, Scipions, Fabrice, Fabie, Sylla, Marius, Pompee, Iule Cesar, Auguste, & autres. Les Carthaginois se vantent de leurs Hanno, & Hannibal. Les Barbares de leurs Cambises, & Cyrus. Les Anglois

À V LECTEUR.

font grand cas de leur roy Artus, et de leur Table ronde : laquelle estoit plus remplie & assortie de mensonges, que de viandes : & de fables de leur Merlin, qu'ils tiennent pour leur Prophete. Les Espagnols se glorifient de leurs Alfonses. Les Germains de leurs Othons : mais à tous les dessus nommés, nous pourrions merueusement bailler pour objets, nostre Clodovee, Pepin, Charles-Martel, Charle-magne, Phelippe Auguste, & autres plusieurs Princes, qui ne sont moindres aux superieurs, en tout exercice de vertu. Fut il petite emprise à Pharamond, de chasser & exterminer les Gaulois de leur terroir originaire, qui autres fois auoyent prins Rome, assiegé le Capitole, meurtri les Senateurs deuant les huis de leurs maisons, & autres lesquels les Romains ne combattirent oncques que pour leur vie? Fut il peu de cas à Clodovee de chasser les Goths, Visigoths, & Ostrogoths des Gaules, & reculer insques

aux

AV LECTEUR.

aux Espagnes & Afrique, & tuer Alaric leur Roy, qui auoit constitué son siege Royal en nostre cité de Tholozé? Fut il peu de cas à Charles-martel, d'obtenir telle victoire, qu'elle sera à toute posterité memorable?

Fut il peu de gloire à Charle-Maigne, d'estre esleu Empereur de la monarchie Occidentale, & sacré à Rome, apres que l'empire Occidental eut esté acephale depuis la mort d'Augustulus, iusques audit Charlemaigne: chasser les Lombars d'Italie, conuaincre les Saxons, parauant inconnus, & les Gascons aux estroits des monts Pyrenees, dompter les Espagnols, celebrer le Concile uniuersel de l'Eglise, releuer l'autorité d'icelle, la douer, orner & enrichir tant de biens temporels, que de bonne institution & doctrine: instituer l'Vniuersité de Paris, en laquelle tout le monde est illustré de tout bon sçauoir, à laquelle ne sçanons point de seconde, ni aucune qui la precede? Quels Princes

AN LECTEUR.

trouverons nous en la religion Chrestienne, de plus fervent zele, que fut Godefroi de Billon duc de Lorraine, & ses adherans, comme Pierre l'Hermite, le duc de Normandie, les comtes de Tarre, de S. Gille, de Foix, de Blais, de Chartres, de Flandres. Hugues le grand frere du roy de France, qui abandonnerent les delices & repos de leurs maisons, l'amour de leurs femmes & enfans, la familiarité & conversation de leurs amis & parents, leur air naturel, leur propre heriage, pour estre peletins es lieux tant lointains, & se mirent par mer, à la suietion des naufrages, & par terre à la suietion des espees des infideles? *Aeolus* les guettoit en mer, & *Bellone* en terre: mais nonobstant l'abondance des richesses, & multitude de gens, leur iuste querelle, & la grandeur de leur zele, eut telle efficace envers Dieu, que mil quatre vingts dix-neuf ans, apres le sang espendu de *Iesus Christ*, couronné d'espines, Godefroi

A V L E C T E U R.

desroi fut couronné premier Roy Chrestien en Hierusalem : non mie de couronne d'or & pierrerie (laquelle par humilité il refusa) mais de couronne d'immortalité. Et quoi que se glorifient les autres nations Chrestiennes , si ne se peuvent elles vanter d'un si memorable effort : lequel , sans aucune controuerse , est attribué à la maison de France : de laquelle estoient extraits , ou vassaux les dessusdits. Que dirons-nous d'avantage , descendant plus pres de nostre aage ? Quel trouuerons des princes Romains , auquel nous ne puissions comparer le bon roy S. Loys , qui pour le grand zele de nostre Foy passa la mer , pour combattre contre les Sarazins & infideles : dont depuis , tant pour son dit zele , que pour l'integrité de sa vie , a merité d'estre mis au cathalogue des Saints ? Cherche (ami Lecteur) tant qu'il te plaira les Histoires des autres nations , à peine trouueras-tu Prince ou Roy , qui ait eu si grand zele à no-

estre Foy que cestui: lequel pour icelle
 mit sa vie à la merci du bois flottant
 en mer: laissa son Royaume tres fertile
 pour passer maint pays desert: si som-
 ptueux palais, pour loger bien sonnée
 en petites & basses maisonnettes: ses
 vins deliciens, pour boire de l'eau
 corrompue: sa liberté, pour estre esclav-
 ne. Bref, tous les aises & plaisirs que
 pourroit Prince terrien avoir, pour
 endurer tous les malheurs, qu'infor-
 tune pourroit à un pource homme pre-
 parer, & le tout pour augmenter la
 Foy de Iesus Christ? Or (ami lecteur)
 pour autant que te vouloir au long
 declarer les louanges de ce bon & S.
 Roy, seroit outrepasser le propre &
 naturel d'une Epistre, ie te renuoye
 au present authenr, homme qui a sa-
 lué les bonnes lettres de front: & qui
 monstre bien qu'il n'est pas nai tant
 seulement pour lui, ains (comme dit
 Platon, & apres lui Cicero & le Ju-
 risconsulte) pour l'utilité & profit pu-
 blic, tant des presens que de la poste-
 rité: lequel a pris peine de mettre en
 lum

AV LECTEUR.

lumiere l'Histoire des faicts & gestes, vie & mort dudit glorieux S. Chose encore non mise en champ de publication: où tu trouueras au long & en bon ordre exptiqué ce que Gaguin, Paule Amylien, & autres Historiens n'ont peu atteindre. Et pour fin, il te plaira considerer, que ce n'est moindre louange de bien polir un diamant, ou une autre pierre fine, que de la trouuer toute brute. Pareillement, tu ne dois pas attribuer moindre louange au present Auteur, d'auoir reduit en bon ordre & elegant style, la presente Histoire, qu'à celui qui en fut premier compositeur: Te priant de la lire: & te tenir pour assuré qu'en icelle, non seulement les Princes, mais tous autres humains trouueront empraint le vrai & naïf formulaire de bonne vie, sans laquelle est impossible de bien mourir, & consequemment paruenir à souveraine felicité.



GENEALOGIE

de la maison de Bourbon.



Le roy Louis ix. canonizé, appelé Saint, couronné roy de France l'an 1226. & mort l'an 1270. le 25. iour d'Aust, eut & laissa deux fils, assauoir, Philippe iij. du nom, surnommé le Hardi, son successeur à la Couronne; & Robert, comte de Clermont. A Philippe succederent à la couronne ses descendans en droite ligne, assauoir, Philippe le Bel, Louis Hutin, Philippe le Long, Charles le Bel, Philippes de Valois, Iehan, Charles v. dit le Sage, Charles vij. Charles vij. Louis xj. Charles viij. Le fils puisné de Charles v. fut Louis duc d'Orleans, qui eut deux fils, Charles pere de Louis xij. successeur de Charles viij. decedé sans enfans; & Iean comte d'Angoulesme, pere de Charles ayeul de François j. successeur de Louis xij. son cousin. De François j. sont issus Henri ij. François ij. Charles ix. Henri ij. tué par vn Iacopin pres de Paris, le 2. iour d'Aoust, 1589. En Henri ij. est faillie la race des masles descendans du fils aîné du roy S. Louis. Robert son fils puisné, mari de Beatrix fille d'Archambaut de

GENEALOGIE.

de Bourbon, eut vn fils nommé Louis, dont les terres furent erigees en Duché l'an 1327. Louis duc de Bourbon eut deux fils, Pierre & Iaques. Pierre est du tout defailli, quant à la ligne masculine, en Charles duc de Bourbon tué en la prise de Rome l'an 1527. Iaques puisné de Louis, conestable de France, eut vn fils nommé Jean, qui espousa Catherine comtesse de Vendosme & de Castres, & dame de Condé, & autres seigneuries. Ce Jean eut trois fils, Iaques, Louis, & Jean. La lignee de Iaques est entierement defaillie il y a plus de cent ans. Louis eut deux fils, assauoir, François & Louis. Du puisné, fait seigneur de la Roche-sur-Yon, est issu le duc de Montpensier qui vit à present. Le prince de la Roche-sur-Yon, aîné de ceste branche, est mort sans enfans depuis quelques annees. François fils aîné, eut de Marie de Luxembourg sa femme trois fils, Charles, François, & Louis de Bourbon. François comte de S. Paul deceda sans hoirs males; Louis fut Cardinal: Charles l'aîné marié à Françoise d'Alençon, eut cinq fils, Antoine, François, Charles, Louis, & Jean. Antoine l'aîné espousa Ieanne d'Albret roine de Nauarre l'an 1549. D'eux est issu HENRI DE BOURBON, nai l'an 1553. le 12. iour de Decembre. Or Henri iij. dernier de la race des males descendants du fils aîné du roy S. Louis, estant decedé sans enfans, la Couronne eschet,

GENEALOGIE.

selon le droict du Royaume, à Henri de Bourbon, iij. de ce nom ; comme aussi il fut recognu par la plus saine partie des François, & salué Treschrestien Roy de France & de Nauarre, incontinent apres le trespas de Henri iij. qui peu auant sa mort le declara son legitime heritier & successeur.

*

Faut noter, que le chap. lviij. commence à ces mots; encores le Roy seiournant en Acre, &c. fol. 205. lign. 19. dont en voici le sommaire:

Autre Ambassade que le Roy receut du Prince des Beduyns, autrement dit le Vieil de la Montagne ; & des propos qu'ils eurent avec le Roy: & comme les maistres du Temple & de l'Hospital parlerent à l'Ambassadeur. des presens que ledit Prince des Beduyns enuoya au Roy, de son estat, & de sa loy.



A TRESHAVT & TRESPVISSANT

SEIGNEVR

PHÉLIPPE ROY DE

FRANCE,

filz de tressainte memorre le Roy S. Loys,

& Comte Palatin,

Ian Sire de Ionuille Seneschal de Cham-
pagne, treshumble salut.



RESHAVT & puissant Sei-
gneur, feu madame vostre
Mere, que Dieu absolue, ay-
ant singulier & affectionné
desir, que la vie & faits du

Roy S. Loys, son loyal espous, vostre Pe-
re, fust mise & reduite par escrit, pour en
icelle lisant, remettre deuant ses yeus, la
memoire de lui, & de sa sainte maniere de
viure, m'auroit plusieurs fois requis & ad-
monesté tres affectueusement, de vouloir
mettre & coucher par Histoire, la vie &
gestes de son Seigneur & espous. Sachant
tresbien, que nul autre que moi, ne pou-
uoit auoir plus ample et entiere connois-
sance de sa vie. Comme celui qui par l'es-
pace de xxij. ans, aurois suiui, rât en Fran-
ce, qu'Outre-mer, sa compagnie; et si fa-
milieremét vescu avec lui, que ses grands
et secrets affaires ne m'estoient aucune-

A

ment celés. A cette cause, voulant de tout mon pouuoir obeir au mandement et sermôce de madite dame vostre Mere, aurois reduit en ce present liure, la vie et gouuernement du Roy S. Loys, vostre treshonoré Pere ; ensemble les choses dignes de memoire , qui sont aduenues durant son regne, tant en France qu'en Egypte, lesquelles i'ai veues, ou entendues par autres que par moi, dignes de vrai resmoignage. Et pourtant que mort a prinze madite dame vostre Mere, auant que i'eusse mis fin a ce mié petit labeur, il m'a semblé chose trop plus que raisonnable, de vous satisfaire du reste de l'obligatiō en quoi i'estoi demouré redeuable enuers madite Dame; c'est de vous presenter & dedier cette presente Histoire : estant asseuré qu'elle ne vous sera moins chere qu'agreable; & qu'avous seul, entre les vifs, vous estoit iustement deuë, comme vrai successeur, tant au Royaume, qu'en vertus & prouesse, de vostre treshonoré & redouté Pere. Et aussi qu'il me sembloit que faits Royaus sont dignes de connoissāce royale. A ceste cause, Sire, il vous plaira receuoir en gré cedit mien petit liure , lequel treshumblement ie vous presente. Vous suppliant de lui vouloir donner telle faueur , qu'a vostre exemple il puisse estre miroir aus autres Princes de bien & iustement viure; & a moi que perpetuellement ie puisse demourer vostre treshumble & trespobeissant seruiteur.

CRON



CRONIQUE ET VIE du Roy Saint Loys.

*

CHAP. I.

Quel fut le Roy S. Loys; ensemble de ses conditions & bonnes meurs.



LE Roy S. Loys (la vie duquel nous voulons ici escrire) fut si parfaitement accompli & excellent en toutes vertus, que par vn commun consentement il surmon-
ta de prouesse & glorieuse renommee tous les autres Princes du monde. Et tant fut il de sainte conuersation, que non seulement ses ennemis, mais les Turcs, & Infideles auoient son Nom en grand honneur & reuerence: en sorte que plusieurs Sarazins, par le seul exemple & bonne vie de ce saint Roi, receurent la Foy & creance Euangelique. Par sa grand' & incroyable prudence il ordonna si bien de l'estat & police de son Royaume, qu'il rendit les suiers (au parauant lui tant opprimees) en repos & tranquillite. Il aimait tant droiture & iustice, que nul ne se plaignoit a lui, qu'il ne lui fist droit & equite. & par ses Loix & Ordonnances, en France establies, il pourueut si iustement a l'ordre & long traict des proces, en abolissant plu-

seurs abus, que les iuges commettoient, que le Royaume de France, qui auant son aduenement à la couronne, estoit pillé & corrompu de mauuaises coustumes, se pouuoit a bonne raison nommer dispensateur de iustice & équité. Le bon Roi fut en sa vie tant ami de verité, qu'onques ne faussa sa foy: mesmes les Sarazins, auxquels plusieurs fois promit accomplir de grandes choses, n'eurent onques occasion de l'arguer de promesse. Sa liberalité fut si tresgrande, que tous ceus qui en auoient la conoissance, l'estimoient vne grand' merueille: & plus encores donnoit il admiration a tous de sa tresgrand' sobriété: car onques en sa vie ne demanda viandes exquisés ne delicatés; mais se contentoit seulement de ce qu'on lui seruoit a table. Et tant fut il dous & gracieus en son parler, qu'onques ne lui oys dire vne mauuaise parole de sa bouche. En magnanimité & force de courage, il fut tant excellent, qu'onques crainte, n'aucune infortune, ne le foruoyèrent de raison: mais tousiours rendoit graces & louanges a Dieu, de ses aduersités. Onques voyant son armée en danger & peril, ne se voulut départir d'elle, pour sauuer sa personne: mais tousiours vouloit attendre avec ses gés les derniers hazards de fortune. Avec telles vertus & plusieurs autres, vesquit si tresbien le Roi S. Loys, qu'apres sa mort glorieuse, il fut canonisé, & mis au nombre

bre des saints Confesseurs, & bien eueus de Dieu. Et comme nostre Seigneur mourut en la Croix, pour racheter l'humain lignage, aussi le bon Roy S. Loys mourut a Carthage, croisé pour recouurer la Terre sainte, comme nous dirons par le discours de nostre Histoire qui est telle.

CHAP. II.

De la naissance du Roy S. Loys, & a quel iour, & quelle signification il refereroit de ce iour là. A quel iour il fut couronné: aussi de la bonne doctrine qu'il apprint en sa iuennesse, par le moyen de sa mere. Ensemble les bons enseignemens qu'elle mesmes lui donnoit.

L nasquit (comme ie lui ai ouy dire plusieurs fois) le iour & feste de S. Marc apôstre & Euangeliste, apres Pasques, & celui iour (disoit il) on apportoit aus Processions que l'on faisoit par toute France des Croix, que l'on appeloit les Croix noires, qui estoit vraye figure & demonstration (comme depuis il auoit pensé) que il seroit vn iour croisé & plusieurs hauts princes avec lui, pour aller recouurer la Terre-sainte, des mains des Sarazins & Infideles, comme depuis il aduint: auquel voyage plusieurs Princes Chrestiens, & infini nombre d'autres gens, moururent vrais crucifiés, tant en Egypte qu'en Carthage, ainsi qu'il vous sera recité tout au long ci apres. Le douzieme an de son aage (apres la mort du Roi Loys son pere) il fut

sacré & couronné Roi en l'Eglise nostre Dame de Reims, par l'Euesque de Soissons, pource que l'arceuesque de Reims estoit nouvellement decedé. Et n'auoit encores esté pourueu de pasteur en ladite Eglise. A son couronnement assisterent les Princes de France, faisant tout l'honneur & reuerence dont ils se pouuoient aduiser, au nouveau Roi. Et fut son sacre fait le premier iour de Decembre, l'an de grace mil deux cens vingt six: auquel iour le seruice de la messe se commence par ces mots: *Ad te leuauit animam meam, &c.* Et le bon Roi (qui depuis son enfance auoit esté bien instruit a viure saintement) oyant chanter l'Eglise en sa personne, a l'instant commença a suivre ledit verset, disant, Beau sire Dieu, j'ai leué mon ame & mon cuer enuers toi, & toute ma confiance est en toi mise. & ceci disoit-il, considerant la grand' charge qu'il venoit a prendre, en receuant le gouvernement du Royaume, qui ne peut par la prudence de l'homme estre bien conduit, s'il n'est tenu en la main de Dieu. La Roine Blanche sa mere (qui par testament du feu Roi Loys auoit esté ordonnee Regente du Royaume) par tous les moyens dont elle se peut aduiser, le fit endoctriner en ses ieunes ans, & apprendre la Loy de Dieu, en sorte que pour la grand' affection qu'elle auoit d'auancer son enfant en sciences & bonnes meurs, elle lui mit en sa compagnie les plus

plus ſçauans hommes qu'elle peut trouuer en ſon Royaume, & par eſpecial gens de Religion, leſquels elle faiſoit preſcher deuant ſon fils tous les Dimanches, & Feſtes de l'annee, lui faiſant remonſtrer continuellement comment vn Prince, auquel eſt commiſe la charge & gouuernement d'un peuple, ſe doit maintenir enuers ſes ſuiets. Et tant deſiroit la bonne Roine Blanche edifier le Roi S. Loys a bien & iuſtement viure, qu'elle lui diſoit ſouuentesfois telles paroles: J'aimerois trop mieus (cher fils) vous voir mourir deuant mes yeus, que vous voir commettre vn ſeul peché mortel, dont Dieu eſt tant offenſé. Ceſte diuine doctrine fut grandement profitable au Roi S. Loys: car comme il m'a pluſieursfois conté, il ne fut iour de ſa vie qu'il ne lui en ſouuiſſent tant peine tant qu'il lui eſtoit poſſible de la bien garder.

Et ſi bien fut eſleué & appris es inſtitutions Chreſtiennes, par la merueilleuſe ſollicitude de ſa mere, qu'il n'y auoit homme de ſon temps plus deuot, & plus religieux que lui: en maniere qu'il eſtoit l'exemple & miroir de vertu aus Princes Chreſtiens.

CHAP. III.

Comme le Comte de Tholoſe print Chasteau Sarazin, pres Tholoſe: & comme la Roine Blanche, mere du Roi S. Loys, pour reſiſter au li-

Comte, enuoya armee contre lui; & de ce qui en aduint.

INcontinent apres son couronnement, la Roine Blanche sa mere fut aduertie que le Comte raimond de Tholose (qui auoit esté declaré heretique par le Pape) estoit venu a grosse troupe de gés assieger Chasteau Sarazin, qui est aupres de la ville de Tholose, & auoit icelui prins a composition, en dechassant les François qui estoient dedans en garnison, pour la defense du lieu. A l'occasion de quoi elle delibera & print aduis de donner ordre a toute diligence, a cette nouuelle & soudaine guerre, & chastier la temeraire entreprinze dudit Comte de Tholose. Et pour ce faire aussi tost enuoya contre ledit Comte, Vmbert lieutenant du roi, & bien experimenté au fait de la guerre, accompagné de grand nombre de gens de guerre. Lequel Vmbert estant arriué a Tholose, mist le siege a la ville, & l'assaillit de tous costés, si viuement que les ennemis n'auoient loisir de se fortifier, ne de pouruoir a leur infortune. Il commença a gaster & destruire tout le país a l'environ: en sorte qu'il mit en peu de temps les villes qui estoient a l'entour de Tholose, en l'obeissance du roi. Voyans les Tholosains telle diligence, & prenant exemple a leurs voisins, furent contraints de se rendre, & receuoir en leur ville ledit Vmbert. Et considerât le Comte que fortune

une n'estoit pas des siennes, & que par là conduite d'une seule femme il auoit esté vaincu, qui tousiours auoit esté trouué inuincible, fut cōtraint faire la paix (qui estoit son dernier espoir) avec la roine Blanche, & accepter le parti & conditions que la roine lui offroit. Il auoit vne fille vnique, nommee Ianne, de l'aage de neuf ans, laquelle fut fiancée a Alphons frere du Roi, qui estoit aussi en bas aage: & fut conuenu que le Comte, sa vie durant, demoureroit possesseur du Comté de Tholose, & apres sa mort lui succederait ledit Alphons son gendre. Ainsi fut donnée fin a cette guerre, par le bon conseil de la Roine Blanche, le Roi S. Loys, estant encores sans aucune administration.

CHAP. IIII.

De l'entreprinse du Comte de Boulongne, pour auoir la Regence du Royaume de France, & l'offer a la Royne Blanche, mere du Roy S. Loys. Ensemble ceux qui tenoient le parti dudit Comte de Boulongne: & de la bonne vigilance que laditte Royne Blanche avoit pour resister a leur entreprinse.

Ces choses ainsi appaisées, fortune qui defauorisoit au Roi, lui procura nouvelle haine, & a la Roine sa mere. Philippes Comte de Bouloigne, & oncle du Roi, se tenoit grandement outragé, que

que la regence du royaume ne lui auoit esté baillée, & qu'une femme d'Espagne, & d'estrange pais, comme estoit la Roine, lui estoit preferee : parquoy resolut en soi de chasser la Roine, & prendre la regence du Roiaume. Au moien dequoy commença de faire grans brigues & factions en la Court, & tira de son parti plusieurs Princes & gros seigneurs : auxquels il fit entendre l'iniure qui leur estoit faite, tant a lui qu'a eus; c'est d'estre conduits & gouuernés par le moien d'une femme estrangere. Ceci entendu par les Princes & Seigneurs, promirent de lui aider, & secourir en tout ce en quoi il les voudroit emploier: & des l'heure le firent leur Seigneur & maistre.

Voiant donques le Comte de Bouloigne la Roine estre sans aucuns amis au Royaume de France, & le Roi estre encores en son ieune aage, delibera d'excuter ce qu'il auoit entrepris. Et pour ce faire (aiant vne partie des tresors du roi Phelippe Auguste son pere, & du roi Lois son frere dernier decedé) fist fortifier Calaix, & enuironner de murailles: pour ce qu'il voioit bien telle ville estre conuenable pour mener la guerre, & mesme-ment sur la Mer: & que de la il pouoit bien aiseement & en brief de temps passer en Angleterre, si la necessité l'en contrainoit. La Roine Blanche estant aduertie de la fortification que le Comte de Bou

Bouloigne faisoit, eut crainte qu'il ne fust aduise de quelque mauvais conseil : toutesfois il conduisoit si secrettement son affaire, qu'on ne pouuoit trouuer moien de l'accuser enuers le roi ; & d'autre part il auoit la plus grād' partie de la noblesse de France, qui du tout (comme il a esté dit) lui fauorisoit. Parquoi la roine print aduis de lui mettre au deuant vn Prince voisin, puissant en biens & renommee. Au moien dequoi elle fit amitié avec le roi Ferdinand d'Espagne, lequel nouuellement auoit esté racheté par la roine sa femme ; & par cette amitié commença l'autorité du Comte de Bouloigne a diminuer enuers les François. D'auantage elle s'aduisa (pour augmenter & renforcer sa puissance) d'attirer a soi par prieres le Comte Thibaut de Champagne, lequel de ligne paternelle descédoit de la maison de France, & de par sa mere, descendoit d'Espagne ; lequel Comte de Champagne (comme l'on vouloit dire) fauorisoit au Comte de Bouloigne. D'autre part estoient le Duc Pierre de Bretagne, & son frere Robert Comte d'Eureus, lesquels auoient tant d'ennui, qu'ils ne pouuoient trouuer repos en leur esprit, de se voir du tout priués de l'administration du royaume. Au moyen dequoi ils contrerent a l'encontre du roi, avec propos delibéré, de lui nuire a leur puissance. La cause de les induire a faire telle

trahison, furent aucuns des Barons de France, lesquels apres le couronnement du roi, auoient demandé a la roine que elle leur voulsist donner certaine quantité de terres qui estoient du domaine du roi. Et pource que la roine leur auoit refusé de ce faire, ils delibererent d'en prendre vengeance. Et vn iour s'assemblerent a Corbeil, pour parler & prendre conseil avec le Duc de Bretagne, auquel tous d'un accord promirent par grand trahison, que s'il vouloit entreprendre de faire la guerre contre le roi, qu'ils seroient a son aide, & tiendroient son parti: lui promettant d'auantage, que si le roi dressoit armee contre lui, & qu'ils y fussent mandés, qu'au mandement du roi, ils s'y trouueroient: mais qu'ils ne meneroient avec eus que deus hommes de guerre chacun, affin de plus legerement le roi conuaincre. Et comme ils auoient promis au Duc, ne faillirent de tenir leur promesse, ainsi qu'il vous sera recité ci apres.

c. vendre
veinca.

CHAP. V.

Ce que voulurent faire les Duc de Bretagne & Comte d'Eureux son frere en la dite conspiration a l'encontre du Roy S. Loys, & qui fut cause de rompre leur entrepryse.

Donq

DOnques le Duc de Bretagne, & le Comte d'Eureus son frere, pour le commencement de la guerre, prindrent deus fors Chasteaus, c'est assauoir S. Jacques de Beuron, & Belesme, qui estoient en l'obeissance du roi. Lesquels le roi son pere, en allant contre les Albigeois, auoit baillé en garde au Duc de Bretagne. Par la prise de ces deus Chasteaus, la trahison fut descouuerte: au moien dequoi, les deus freres furent accusés de trahison enuers le roi & desloiauté. Le roi, par le conseil de sa Mere, les enuoia deffier, delibérant leur courir sus a grand' puissance, pour les punir de leur meffait. Mais le Comte de Champagne, voiant que le Duc de Bretagne auoit trop peu de resistance, pour la force du roi, moienna d'appaiser le roi, lui remontrant qu'il deuoit premierement faire appeller lesdits conspirateurs par deuant lui, & entendre leur cause par eux mesmes. Le roi trouua bon ce conseil: parquoi manda au Duc de Bretagne, & a son frere, qu'ils vinssent parler a lui, pour s'excuser de la trahison: autrement qu'ils deliberassent d'auoir la guerre en brief. Le duc & son frere firent responce, que la Paix leur estoit tresaggreable: suppliant au roi qu'il lui pleust assigner le iour & lieu, pour se trouver par deuers lui, pour defendre leur cause, & traiter de la paix. Le lieu leur fut assigné a Chinon: mais au iour accordé

ils firent défaut , & ne comparurent point. Parquoi de rechef appellés, promirent venir a Vandosme , & la (selon le vouloir du Roi) se purger de ce dont ils estoient coupables. Le Roi partit de Paris pour aller a Vendosme : & le Duc & son frere estants bien aduertis du parlement du Roi, excogiterent vne plus grande trahison , & firent resolution de prendre le Roi par force a ce voyage , & le tenir a leur puissance , hors des mains & gouvernement de sa Mere. Et pour mettre fin a leur entreprinse, firent vne embusche de Gens d'armes a Estampes, pour attendre & guetter le Roi , & le prendre quant il passeroit par la. Le Roi estant arriué a Montlehéri, fut aduerti, par le moyen du Comte de Champagne, de cette trahison qu'on auoit brassée contre lui: delibera de ne passer plus outre. Et pour ce que l'on lui fit entendre que la plus grand partie des Barons ses ennemis estoient assemblés a Corbeil, pour lui porter dommage : il n'osa partir de Montlehéri pour retourner a Paris, craignant que ses ennemis ne lui vinssent au devant. Parquoi soudain enuoya a sa Mere, lors estant a Paris, pour l'aduertir du danger ou il estoit. Laquelle après auoir entendu le peril de son Fils, delibera sans aucune demeure, lui donner secours. Au moyen de quoi subitement incita les Parisiens a se mettre en armes, pour aller don

donner aide a leur Roi. Les Parisiens assemblèrent grosse troupe de gens, & tirent droit a Montleheri ou estoit le Roi: & quant les insidiateurs conurent la venue des Parisiens, ils se retirerent secretement, sans mot dire. Et le roi estant mis hors de danger, fut amené & conduit par les Parisiens, iusques en la ville de Paris. Plusieurs fois lui ai ouy dire, que depuis Montleheri iusques a Paris, les chemins estoient pleins & serrés des deux costés de Gens d'armes, & autres gens qui estoient venus la pour le defendre: & croient tous a haute vois, que Dieu lui voulist donner longue vie & prosperité, & le garder des mains de ses ennemis.

CHAP. VI.

Comme les ennemis du Roy tascherent par diuers moyens d'attirer a eus Thibaut, comte de Champagne, ou bien de le mettre en la male grace du Roy.

VOyans doncques les ennemis du Roy, qu'il leur estoit eschappé, & que leur trahison auoit esté descouuerte, par le Comte Thibaut de Champagne, furent grandement marries & indignés contre icellui Comte Thibaut. A l'occasion de quoi, delibererent de prendre vengeance de lui, & le desheruer: se deliberoient d'enuoyer querir la Roynie de Chypre.

pre, a laquelle par droit de succession appartenoit le Comté de Champagne, comme nous dirons apres. Toutesfois ce conseil ne fut pas trouué bon d'aucuns Barons: parquoi cette entreprise (pour l'heure) delaissee, prindrent autre aduis. C'est de moyenner la Paix entre le Duc de Bretagne & le Comte de Champagne, esperans par ce moyen attirer a eux ledit Comte, & le rendre ennemi du roi: & quant bien il ne voudroit leur fauoriser, si pensoient ils bien qu'il encourroit la male grace du roi, pour auoir fait la paix avec le Duc de Bretagne. Et pour donner effet a leur conseil, chercherent tous les moiens, dont ils se peurent aduiser, pour paruenir a faire ladite paix. Et tant fut pourparlé d'un costé & d'autre, que le Duc de Bretagne promit donner a femme Blande sa fille vnique, a Ian fils du Comte de Champagne: & fut accordé que l'on ameneroit a certain iour la Damoiselle en la ville de Vaulferre, pres Chasteau-Thierry, pour la faire espouser audit fils du Comté de Champagne. Le Duc de Bretagne se partit de son pais, accompagné de la plus grand' partie des Barons de France, qui estoient ses parens, pour conduire sa fille iusques au lieu assigné. Et quant il fut arriué a Vaulferre, il manda au Comte de Champagne qu'il amenast son fils, pour faire les esponsailles de lui & de sa fille, selon qu'ils auoient
prom

promis l'un a l'autre. Le Comte de Champagne ayant receu le message du Duc, delibera incontinent de l'aller trouver audit Vaulserre, pour lui tenir sa promesse: mais ainsi qu'il s'apprestoient pour partir, vint arriuer (selon que j'ai depuis entendu par ceus qui estoient presens) par deuers lui, messire Geoffroi de la Chapelle, qui lui presenta des lettres de par le roi: par lesquelles le roi lui rescriuoit qu'il auoit entendu l'alliance & amitié faite entre lui & le Duc de Bretagne son ennemi, & qu'il estoit bien informé du mariage, qui se deuoit faire entre son fils & la fille du Duc, lequel auoit tousiours conspiré & tasché a dommager le roi, depuis qu'il estoit venu a la couronne, & lui faire tout le mal qu'il auoit peu. Parquoi lui deffendoit expressement, par lesdites lettres, sur peine d'encourir sa male grace, & de perdre tout ce qu'il tenoit en France du roi, de n'accomplir point ledit mariage. Le Comte Thibaut de Champagne (apres auoir fait lecture desdites lettres) estant informé du vouloir du roi, delibera d'obeir & obtemperer a son mandement. Au moyen dequoi, manda au Duc de Bretagne, qu'il s'en retournaist sans plus l'attendre, & que quelque incident lui estoit suruenue: parquoi il ne pouuoit entendre a l'accomplissement dudit mariage.

CHAP. VII.

Comme le Duc de Bretagne, & autres Barons de France, se trouuans deceus et trompés de leur entrepriſe, manderent la Roynie de Chyppre pour faire la guerre contre Thibaut Comte de Champagne.

Quant le Duc de Bretagne, & les Barons de France, qui estoient (comme ie vous ai dit) attendans le Comte de Champagne, furent aduertis qu'ils estoient trompés & deceus de leur intention, ils conceurent mortelle haine a l'encontre dudit Comte: & par grand despit manderent la Roynie de Chyppre; lui promettans aide & faueur, pour recouurer le Comté de Champagne, dont elle estoit vraye heritiere, lequel estoit a tort par ledit Comte usurpé. Ces promesses meurent la Roynie de Chyppre; en sorte qu'elle se retira par deuers eus. Mais auant que passer plus oultre en mon histoire, il m'a semblé conuenable de vous declarer comme ledit Comté de Champagne appartenoit a la Roynie de Chyppre.

CHAP. VIII.

Incident, auquel est traité du droit du Comté de Champagne, querellé par la Roynie de Chyppre: ensemble d'aucunes choses faites sans par le Roy Phelippes, que par le roy Richard d'Angleterre, en un voyage d'Oltre-mer.

Henr

HEnri le Large, Comte de Champagne, espouza pour femme, Marie sœur du roi de France, & du roi Richart d'Angleterre, duquel mariage il eut deus enfans, Héri qui estoit l'aîné, & Thibaut. Celui Henri s'en alla croisé en la Terre sainte, avec Phelippe roi de France, & le roi Richart d'Angleterre: & a leur venue prindrent la Cité d'Acre. Mais le roi Phelippe s'en retourna incontinent en France, & demoura en Acre le roi Richart, & avec lui le dit Henri: la ou ils firent tant de beaus faits d'armes sur les mescreans & Sarazins, que leurs histoires en sont toutes plaines. Et tant estoit rempli de prouesse icelui roi Richart, qu'il fut plus craint & redouté des Sarazins, que ne fut onques Prince Chrestien: en sorte que quant les petis enfans des mescreans se prenoient a pleurer, les mères (pour les faire taire) leur disoient: taisés vous, voicle le roi Richart qui vient pour vous querir: & incontinent les petis enfans, oyans nommer le dit roi Richart, se taisoient, sans plus prier. Et semblablement les Turcs & Sarazins (si leurs cheuaus auoient paour de quelque ombre) en les piquant leur disoient, & cuides-tu que ce soit le Roi Richart? Par le moien d'icelui roi d'Angleterre Henri de Champagne espouza la Roine de Hierusalem, qui estoit droite heritiere d'icelui Royaume: & de ce mariage eut deus filles,

dont la premiere fut Roine de Chippre, & l'autre fut mariee au Comte Heirat de Brienne, dont sortir grand lignage, tant en France qu'en Champagne. Cette Roine de Chippre, de laquelle ie veus parler, estoit (comme vous poués voir) vraie Comtesse de Champagne, estant ledit Comte Thibaut puisné seulement.

CHAP. IX.

De la venue de la Roine de Chippre, & de ce qui fut fait, tant par ceux qui tenoient son parti, comme de la part du comte Thibaut.

Estant donques la Roine arrivee deuers les Barons, fut par eus receuë tres honorablement : & lui declarerent leur entreprise ; laquelle elle trouua tresbonne. A cette cause firent incontinent apres assembler & mettre en ordre leurs gens de guerre, pour aller assaillir le Comte Thibaut : mais auant que partir, ils attirerent de leur costé le Duc de Bourgoigne, qui auoit a femme la fille du Comte Robert de Dreus, lequel leur promit d'entrer a grosse armee en Champagne, du costé de la Bourgoigne, pour destruire les pais du Comte Thibaut. Et s'assignerent iournee pour assembler leurs armees, deuant la ville Troye, pour la prendre. Le Duc de Bourgoigne mit ses gens en pais, tirant droit en Champagne,

gast

gastant & bruslant tout ce qu'il rencontroit en son chemin. Les Barons entre-
rent du costé de la France, en Brie, & com-
mencerent a faire grand dommage par là
ou ils passoient, mettant le feu aus villes
& forteresses. Le Comte Thibaut se voi-
ant ainsi durement assailli de deus costés,
par si grand nombre d'ennemis, delibera
de pourvoir a sa nouvelle infortune, &
resister contre les assaillans. Si manda au
Roi la necessité ou il estoit, le suppliant
de lui enuoier secours. Le Roi n'y faillit
pas, mais fit dresser soudainement son ar-
mee, & lui mesmes en personne se mit en
chemin, pour aller au secours du Comte
Thibaut. Ce pendant le Comte brusta &
destruit plusieurs villes & fortes places de
Champagne, comme Espernai, Vertu,
Cedane, & autres. A celle fin que si icelles
villes estoient prinſes par les ennemis,
qu'ils ne trouuaſſent point viures dedās,
ne lieu pour se fortifier a la retraite. Le
Duc de Bourgoigne arriua deuant Troye
le iour assigné, & se campa lui & ses gens
en la prerie: & le lendemain deuoient ar-
riuer aussi les autres Barons. Les bour-
geois de Troye se voyans n'estre point se-
cours de leur Seigneur le Comte Thi-
baut, manderent incontinent a Simon,
Seigneur de Ionuille, le danger ou ils es-
toient: le priant de les venir secourir. Le
Seigneur de Ionuille ce iour mesmes que
les Barons se deuoient trouuer deuant

Troye, arriua deuant l'aube du iour deuant la ville, & entra dedans. Les Barons a leur arriuee assaillirent asprement la ville, cuidans la prendre d'assaut; en sorte qu'il y eut dur conflit d'une part & d'autre: mais la ville fut si bien deffenduë, a l'aide & conduite du Seigneur de Ionuille, que les ennemis furent contrains cesser l'assaut, & se reculer pour se ioindre avec le Duc de Bourgoigne, qui (comme dit est) estoit desia campé.

Ne tarda gueres apres que le Roi vint arriuer avec son armee aupres de Troye: & estant aduerti que ses ennemis estoient en la prerie, delibera de les aller assaillir, & les combattre. Si tira droit a eus; mais les Barons voyans que le Roi estoit en personne en la bataille, se retirerent en leur parc, & ne voulurent ioindre a lui, pour le combattre. Si manderent supplier au Roi, que son plaisir fust de ne se trouver point en la bataille; & qu'ils iroient volontiers combattre le comte de Champagne, & le Duc de Lorraine qui estoit en sa compagnie, a trois cents hommes d'armes moins que le comte & le Duc n'auoient. Le Roi leur fit responce, qu'il n'auoit point deliberé de mettre ses gens en bataille, si lui-mesmes n'y estoit en propre personne: & qu'il vouloit tenter le hazard de la guerre, comme son ami, qu'il estoit venu secourir. De cette responce furent les Barons grandement esbahis; en
forte

sorte qu'ils ne sçauoient quel conseil ils deuoient prendre : car ils ne vouloient point porter armes a l'encontre du Roi. Et craignans de ne courroucer le Roi d'auantage, lui manderent de rechef, que volontiers ils trouueroient moyen de faire entendre la Roynie de Chippre a faire la paix, avec le Comte de Champagne, si le Comte aussi y vouloit entendre de son costé. Mais le Roi leur respondit qu'il n'entendrait aucunement a faire la paix, & ne permettroit aussi que le Comte de Champagne s'y accordast, que premiere-ment ils ne deslogeassent, & vuidassent de tout le pais de Champagne. Les Barons (apres auoir entendu l'intention & vouloir du Roi) leuerent incontinent leur camp, & se vindrent tout d'une traite loger a Illes, mais le Roi les chassa de là. Parquoy s'en allerent parquer au dessous de Iulli, ou le Roi les poursuiuit tousiours. Au moyen dequoy, voyans la grand' diligence du Roi, se retirerent en la ville de Langres, qui estoit au Comte de Neuers, qui tenoit de leur parti. Et ainsi le Roi deschassa ses ennemis du pais de Champagne, a grand' honte & confusion.

CHAP. X.

*L'appointement fait par le Roy S. Loys,
entre la Roine de Chippre, & Thibaut*

Comte de Champagne.

Estans donques (comme dit est) les Barons retirés a Langres, firent continuer le traitement de la paix entre la Royne de Chippre, & le Comte de Champagne. & tant fut l'affaire poursuivi, que par le moyen du Roi, la paix fut conclüe & accordée. que le Comte de Champagne donneroit a la Royne de Chippre, pour le droit de son partage successif, deus mille liures en terre de reuenu, & quarante mille liures en argent comptant, pour rembourser la royne de ce qu'elle auoit fraié pour le fait de la guerre. Lesquels quarante mille liures, le roi paya depuis a la royne. & lui vendit le Comte de Champagne pour icelle somme, les fiefs & Seigneuries qui s'ensuiuent : C'est assauoir les fiefs des Comtés de Blois, Chartres & Sanxerre, avec le fief du Vicomté de Chasteaudun, Combien qu'aucuns vouloient dire que le roi tenoit lesdittes terres en gage seulement: mais ie le demandai vn iour au roi, nous estans Outre-mer, lequel me respondit qu'il les auoit acheptees purement & simplement, sans aucune condition.

Les terres que le Comte bailla a la Royne, tient au iourdhui le Comte de Brienne, qui a present est, & le
Comte

Comte de Ioingni, pource que l'ayeule du Comte de Brienne fut fille de la Roine de Chyppe, & femme du present Comte Gautier de Brienne. Et pource qu'il vient a propos, ie n'ai voulu mettre sous silence, comme appartenoint au Comte de Champagne les terres & seigneuries qu'il bailla au Roy. Le grand Comte Thibaut qui gist a Laigni eut trois fils, dont le premier s'appelloit Henri, le second eut nom Thibaut, & l'autre Estienne. celui Henri, qui estoit l'aîné fut depuis Comte de Champagne & de Brie: & pour la grand' largesse & liberalité dont il vsoit envers tous, fut appelé le Large. Et entre autres largesses qu'il fit, en ai voulu escrire ici vne, qui est digne de memoire. Il y auoit vn tresriche Bourgeois a Troye, nommé Artaut, auquel le Comte Henri donnoit plus de foy qu'a nul autre de son conseil, & tant amassa de deniers icelui Artaut, qu'il feit bastir le Chasteau de Nogent, dont depuis a esté appelé Nogent l'Artaut. Or aduint qu'une feste de la Pentecoste comme le Comte alloit a S. Estienne de Troye, pour ouyr Messe, qu'un pauvre Gentilhomme ayant deux filles avec lui, se mit a genous deuant le Comte, lui suppliant au nom de Dieu, de lui vouloir aider pour marier ses deus filles, lesquelles il monstroït au Comte. Et Artaut de Nogent qui venoit derriere, sans attendre la response du Comte, commen-

ça a reprendre le pauvre Gentilhomme, lui disant qu'il auoit tort de demander argent au Comte, qui en auoit tant donné; qu'il n'auoit plus dequoi. Et le Comte ayant entendu ce qu'auoit dit Artaut, se tourna deuers lui, en lui disant: Sire vilain, vous mentés faussement de dire que ie n'ai plus que donner. si ay dea, & encores vous-mesmes que ie donnerai tout a present. Et incontinent le print & dit au Gentilhomme: Tenés (mon ami) ie le vous donne, & le vous garantirai. Le pauvre Gentilhomme ne fut point estonné; mais soudainement empoigna mon Bourgeois bien estroitement, & ne le laissa oncques aller iusques qu'il lui eust baillé cinq cens liures pour marier sesdites deus filles. Le second frere d'icelui Henri le Large estoit Thibaut, qui fut Comte de Blais: & le tiers fut Estienne, qui fut Comte de Sanxerre. Et ces deus freres ici tindrent leurs Comtés & heritages de leur frere aîné Henri le Large, & leurs hoirs apres eux, iusques à ce que le Comte Thibaut les vendit (comme dit est) au Roy Sire Loys.

CHAP. XI.

*De la guerre de Bretagne, faise par le Roy,
& quelle fin elle eut.*

A Pres que le Roy eut donné fin a cete guerre, il s'en retourna a Paris, pour aller courir sus au Duc de Bretagne, qui

qui estoit encores en armes contre le Roi. Mais auant que de mouuoir, par l'aduis & conseil de la Roine Blanche sa mere, pour diminuer la force du Duc, il attira a son amitié Robert Comte d'Eureus, lequel vint vers le Roi, & obtint de lui pardon. Et vous assure que lon mettoit plus grand' diligence d'un costé & d'autre de solliciter & gagner des amis, qu'a faire la guerre par armes. A cette cause, le Duc de Bretagne se voyant delaisé du Comte de Eureus son frere, fut contraint aller querir loingtain secours. Au moyen dequoi, il s'allia avecq' Henri Roi d'Angleterre, pour faire la guerre au Roi S. Loys. Et lui promit le Roi d'Angleterre de passer la Mer (avecq' grosse troupe de gens) au Printemps prochain, pour se ioindre avec lui. Cest accord fut fait au commencement de l'hiuer. Et le roi S. Loys en estant aduertí, delibera d'y pouruoir diligemment, & n'attendre point d'assaillir le Duc iusques a ce qu'il eust renforcé sa puissance. Parquoi estant au meillieu de l'hiuer, assembla grosse armee, & tira droit a Angers, que le roi Loys son pere auoit rescoué des Anglois, & l'auoit baillé au Duc de Bretagne. A la venue du roi, les Angeuins se rendirent a lui. Et le roi parti de là, alla prendre plusieurs autres villes a l'entour, que le Duc de Bretagne tenoit des rois de France. Et comme le roi vouloit passer outre, pour entrer en

la Bretagne plus auant, le Duc se voyant auoir peu de resistance aima plus experimenter la benignité & clemence du roi, que tenter la fortune de la guerre. Parquoy s'en vint deuers le roi, pour lui requerir pardon. Lequel (aus prieres de Robert son frere) lui fut octroïé. Il promit tenir en foy & hommage du roy, le Duché de Bretagne, & lui en fit le serment de fidelité deuant tous les Princes. Dequoy les Bretons lui dōnerent grand blafme despuis, l'appellans le Duc Mauclerc: mais ie ne sçai si a iuste cause les Bretons lui donnerent tel nom, yeu qu'il denoit estre bien sage, puis qu'il auoit si long temps estude a Paris. Ainsi print fin la guerre de Bretagne, par la grand' diligence & prouesse du roi S. Loys.

CHAP. XII.

Comme le Roy estant en Paix, bailla le Comté de Poitou a son frere Alphons: qui fut moyen qu'Hugues Comte de la Marche, sa Femme, & autres s'esleuerent contre le Roy, qui fut commencement d'une grand' guerre.

* Auisé que
l'Auteur

en parlant

de Poitou,

le nomme

quasi par

tous Com-

sé, & non

Duché.

ET se voyant le roi estre en paix, & au dessus de tous ses ennemis, lui print auis & vouloir de visiter son royaume: quasi par & en le visitant erigea plusieurs Comtés, & Duchés: & par especial il erigea le Comté de Poitou en Duché, & le donna a Alphons son frere: & commanda a tous les

Seig

Seigneurs de Poitou de faire foy & hommage de leurs terres & Seigneuries au nouveau Duc: par ce moyen estoit requis a Hugues Comte de la Marche (qui estoit enclose au Duché de Poitou) de reconoistre pour Seigneur le Duc Alphons: mais sa femme lui dissuadoit tousiours de ce faire, & remonstroit que ce n'estoit point chose raisonnable qu'un pere de roi (comme estoit le Comte de la Marche) deuint homme lige du Duc Alphons. D'avantage, qu'elle estoit mere de roi, & avoit esté femme de roi, car elle avoit esté mariee au roi d'Angleterre, & qu'encores elle portoit le nom, & estoit appelée roine: parquoi (disoit elle) ie ne voi aucun droit par quoi le Duc Alphons doive avoir Seigneurie aucune sur nous, ne que ie soye tenue de faire reuerence a Ianne sa femme. Toutes ces remonstrances faisoit elle au Comte de la Marche son mari. Et encores d'avantage, elle sollicita le Comte Geoffroi de Luzignen, de ne point obeir au Duc Alphons, lui reduisant a memoire comment il avoit eu deus freres, qui avoient esté l'un roi de Hierusalem, & l'autre roi de Chypre. Au moyen de quoi seroit indigne & mal seant a la maison de Luzignen, qui estoit de ligne royal, de recevoir pour seigneur le Duc Alphons. Par ces persuasions, le Comte de Luzignen delaisa la foy & amitié du roi, deliberant de ne reconoistre aucun droit de subie-

Æion au Duc de Poitou : parquoy secrettement commança a fauoriser au Comte de la Marche : lequel desia (sans que personne s'en apperceust) donnoit ordre de faire assemblee de gens pour se deffendre, si le Roi le vouloit contraindre a faire hōmage au Duc de Poitou. Or aduint il vn iour ce temps pendant que le Roy estant en la ville de Saumur, qu'il tint vne grand' court & maison ouuerte. Et vous veus ie bien faire certains (pource que i'y estois present) que ce fut vne chose de si grand' magnificence & appareil (veu l'abondance de toutes choses & richesses qui y estoient) que lon eust sceu onques voir. A la table du Roi mangeoient le Duc de Poitou son frere, lequel auoit esté fait nouvellement Cheualier, le Duc Pierre de Bretagne, les Comtes d'Eureus nouvel Cheualier aussi, & de la Marche. Et en vne autre table deuant le Roi, a l'endroit du Comte d'Eureus estoit assis le Roi de Nauarre, qui estoit tresrichement accoustré de drap d'or en cotte & mantel, la sainture, fermail, & le chapeau d'or fin, deuant lequel ie seruoie d'Escuyer. Deuant le Roi S. Loys, seruoit le Comte d'Artois, & son frere, & le bon Comte de Soissons, qui trenchoit du couteau. Et pour garder la table du Roi estoient ordonnés messire Imbert de Beauieu, qui puis fut fait Connestable de France, & messire Honnorat de Couci, & messire

Archib

Archibaut de Bourbon. Derriere ces trois Barons y auoit bien trente de leurs Cheualiers en cotte de drap de soye : & apres ceus ici grand nombre d'Huissiers d'armes & de salle, qui estoient au Comte de Poitiers, portans ses armes batues sur sandail. Le Roi y estoit si tres-richement habillé qu'il seroit chose merueilleuse & longue a le racompter. Et ai ouy dire a plusieurs de la compaignee, que iamais ils n'auoient veu tant de sercots, ne d'autres garnimens de drap d'or, comme il y auoit en celle feste. Apres vn temps le Roi se partit de Saumeur, voulant conduire le Comte son frere iusques a Poitiers, pour lui faire reprendre ses fiefs & seigneuries de la Comté. Quant il fut arriué a Poitiers, il ne demoura gueres que lon lui apportast nouuelles que le Comte de la Marche (qui auoit mangé a sa table a Saumeur) auoit assemblé grosse trouppes de gens, & se tenoient en armes a Luzignen. Ce message entendu par le Roi, lui donna grand' crainte de quelque trahison, & comme il m'a dit depuis, il eust bien voulu estre a Paris. Apres ces nouuelles, il fut quinze iours dedans la ville de Poitiers, qu'il n'osoit sortir, doubtant le Comte de la Marche, qu'il ne lui courust sus. Et disoit on que le Roy, & le Comte de Poitiers auoient leur paix mal faite avec le Comte de la Marche. Le Roi pour sortir hors du danger ou il estoit, fut contraint d'aller

parler au Comte de la Marche, & a la Roine d'Angleterre sa femme : & fut fait entr'eus quelque accord fourré, lequel ne dura gueres apres, comme vous verrés ici.

CHAR. XIII.

De la guerre que le Roy fit contre les Comtes de la Marche, & de Luzignen: & comme le Roy d'Angleterre vint à leur aide: ensemble des aguets que la Comtesse de la Marche dressa contre le Roy: & quelle fin print celle guerre.

A Pres cest accord le Roy partit incontinent de Poitiers, pour retourner en France: mais le Comte de la Marche avec ses alliés refusoit tousiours l'obeissance au Comte de Poitiers: parquoy le Roy fit dresser grosse armée, & tira droit en la Marche: & a sa venue assiegea Montreuil, & Berme, & les print d'assaut, & y mettant garnison, vint assieger Fonçai, ou estoit Geoffroi Comte de Luzignen: & apres y auoir tenu le siege quelques iours, il le print a force d'armes, & entra dedans. Durant ces sieges, & que le Roy victorieusement mettoit a fin toutes ses entreprises, fut assailli d'un autre costé, dont il ne prenoit point de garde. La Comtesse de la Marche, usant de la malice des femmes, songea de faire mourir le Roy par poison. Parquoy elle trouua aucuns familiers, auxquels fit de riches dons, qui lui promirent d'empoisonner le Roy. Et ayant receue la
poison

poison par les mains de la Comtesse, s'en vindrent là ou estoit le Roy. Et voulans exccuter leur damnable malice, furēt trou- nés & prins sur le fait, en iettant les pou- dres venimeuses par dessus les viandes du Roy. La verité confesse'e furent pendus & ostranglés. La Comtesse conoissant que sa meschanceté estoit descouuerte, entra- en si grand rage de despit, qu'elle mesmes se voulut tuer, n'eust esté qu'aucuns de ses domestiques l'engarderent. Neantmoins elle demoura tousiours en son mauvais- cueur, en sorte que le bruit courut ius- ques à la conoissance du Roi, qu'elle a- uoit attitrés aucuns pour le tuer. Au- moien dequoi, le Roi auoit tousiours à l'entour de sa personne grand nombre de gens armés, & ne parloit à lui aucun hom- me inconnu, qu'il ne fust premierement bien visité, s'il portoit aucun harnois. En ce mesme temps, icelle Comtesse enuoyà en Angleterre certain nombre de gens, lesquels sous l'ombre de prescher la pa- role de Dieu, incitoient les Anglois à pren- dre les armes à l'encontre des François: disans que le Roy S. Loys molestoit par guerre toute la noblesse, & mesmement celle qui descendoit du Roi d'Angleter- re, & auoit deliberé de l'abolir & perdre du tout. D'auantage (disoient-ils) il a chassé à tort les Anglois du pays de Nor- mandie, & s'efforce encores occuper sur eus le Duché d'Aquitaine: il a spolié le

Comte de Luzigné de tous ses biens: & nō
cōtent de ce, veut a present chasser le Cō-
te de la Marche de ses pays, & priuer les
enfants, qui sont freres de Roy, de leur vrai
heritage, sans estre meū de pitié pour
leurs ieunes ans, & sans auoir esgard a la
noblesse dont ils descendent. Parquoi en-
treprendre la guerre contre le Roy de
France, seroit plus iuste & raisonnable,
qu'aller guerroyer les Sarazins & infide-
les. Ces preschemens faisoit-on aus An-
glois, par le moyen de la Comtesse. A cet-
te cause le Roi d'Angleterre print haine
au Roi S. Loys, & mettant sus vne grosse
armee (apres l'auoir desfié) passa en Fran-
ce, ou il conut depuis, qu'il auoit affaire a
vn sage & puissant Roi. Auant que l'An-
glois fust descendu en France, le Roy al-
la mettre le siege a Fontenai: lequel fut
tresbien defendu par ceus qui estoient
dedans, & ne pouuoit le Roi les domma-
ger grandement: parquoi commanda fai-
re vne haute Tour de bois, par laquelle
on pouuoit aisement voir dans la ville, &
y ietter pierres & dards: mais ne tarda
gueres que ceus de la ville jeterent le feu
dans ladite Tour, & la bruslerent. En ce
conflict fut nauré le Comte de Poitiers au
pied, dequoi le Roi grandement irrité, fit
donner l'assaut plus dur que deuant, en
forte qu'en brief de temps la ville fut prin-
se & mise a sac, & ne demoura que les E-
glises, que tout ne fut razé. Le fils du
Comte

Comte de la Marche fut trouué dedans & prins prisonnier. Apres le roi print & abatit Villiers appartenant a Guy de Rochefort, qui tenoit le parti de l'Anglois.

Le roi d'Angleterre s'auançoit tousiours pour venir ioindre au Comte de la Marche, & leur armées assemblees, se vindrent camper aupres de Taillebourg, ou passe vne riuere qu'on appelle Tarante*, ** a presens en laquelle n'auoit qu'un petit pont de pierre bien estroit pour passer. Et estant aduertí le roi, que ses ennemis l'attendoient, il leua son camp, & tira droit a Taillebourg: le Comte de Poitiers conduisoit l'aduantgarde, & le Roi venoit apres en l'arrieregarde, quant Richard frere du Roi d'Angleterre, qui auoit la charge de deffendre le pont, & le passage de la riuere, entedit que le Comte de Poitiers estoit en l'aduantgarde, & que le Roi estoit bien loin encores, il tendit & haussa le bras defarmé, & appella le Comte de Poitiers, & faisant signe qu'il vouloit parler avec lui: mais le Comte voyant que c'estoit contre la discipline militaire, sans le congé du Roi, ne voulut pour parler a celui Richard. Ne tarda gueres que le Roi yint arriuer au bord de la riuere: a son arriuee y eut dur conflit d'une part & d'autre, les vns pour prendre le pont, les autres pour les engarder: toutesfois les François furent vne fois repoussés: car les Anglois auoient de leur costé le Chasteau*

de Taillebourg, qui leur donnoit grand^e aide. Ce que voyant le Roi, se mit le premier pour gagner le pont. & tant fit d'armes, que malgré les ennemis il print le pont, & passa outre: mais pource que le passage estoit bien estroit, il fut suivi de bien peu de ses gens. Au moyen dequoi (estant desia le Roi d'Angleterre arriué en la bataille) le Roi S. Loys se trouua en grand peril de sa personne. Car pour un homme qu'il auoit quant & lui, l'Anglois en auoit bien cent. Ce pendant que le Roi soustenoit le fais de cette bataille, ses gens passoient tousiours la riuere, les vns sur le pont, les autres sur bateaus. Et quand ils furent passés, les Anglois furent assaillies de telle furie, qu'ils reculerent, & commencerent à branler, pres à eus mettre en routte. Ce que preuoyant le Roi d'Angleterre, donnoit courage a ses gens, les admonnestant de bien faire, & que grand^e honte leur seroit, s'ils estoient vaincus par les François: mais tout cela ne lui seruit de rien, car les François faisoient tant de faits d'armes sur leurs ennemis, que l'Anglois commença a chercher le moyen pour se sauuer: & a l'instant tourna le dos, & s'en fut droit a Xaintes, pour gagner la ville. Les Anglois furent si viuement poursuivis par nos gens, que si le Roi n'eust commandé de prendre prisonniers, ceus qui se rendroient, il ne s'en fussent gueres sauues. Et tant fut la poursui-

te

te chaude, que plusieurs François, premier que se reconoistre entrèrent a Xaintes, quant & les Anglois, lesquels furent dans la ville prins prisonniers. En cette bataille moururent grand nombre d'Anglois, & en furent prins prisonniers bien quatre mille ou enuiron. Celle mesme nuit (comme plusieurs m'ont dit) que le Roi d'Angleterre se fut retiré a Xaintes, il manda le Comte de la Marche, & se courrouça fort a lui : lui reprochant qu'il l'auoit fait venir en France, & l'assurant qu'il trouueroit grand'aide & faueur, entre les François. Parquoi la nuit apres ensuiuant, il fit mettre en armes ses gens, & commanda que les portes de la ville fussent ouuertes: & faignant d'aller assaillir les François, tourna son chemin & tira droit à Blaye, dont il'estoit premier parti. Apres le partement de l'Anglois, la ville se rendit au Roi : qui receut les habitans gracieusement. Le Comte de la Marche se voyant seul, & de tous delaisé, delibera de ne plus prester l'oreille aus folles paroles de sa femme. Au moyen dequoi, prenant ses enfans, & sa femme, se vint rendre a la merci du roi, lui requerant pardon de son meffait & felonnie. Le roi par les prieres des Seigneurs, & en faueur de ses enfans, lui pardonna: avec condition que tout ce qu'il auoit prins sur lui par droit de guerre, demoureroit au Comte de Poitiers, pour qui la guerre auoit esté entreprise.

Aussi que le Comte quitta au Roy dix mille liures parisis de rente qu'il prenoit chacun an sur lui. Et demouroit seulement au Comte de la Marche Meffin, Cretoye, & Estarde: lesquels Chateaus il tiendroient du Comte de Poitiers, & lui en fit le serment de fidelité.

CHAP. XIIIII.

Le different qui fut entre les Comtes de Tholose, & de Prouence, qui fut cause dont ne l'un ne l'autre se trouuerent avec le Comte de la Marche, a la rencontre qui fut faite a Taillebourg. Et les alliances que fit ledit Comte de Prouence es Rois de France & d'Angleterre. Aussi de la guerre & paix faite avec le Comte de Bessiers.

Estant donques la paix ainsi faite entre le Roy & le Comte de la Marche; le Roy d'Angleterre (qui estoit desia retiré a Bordeaux) ordonna ses Ambassadeurs vers le Roy, pour auoir treues avec lui: lesquelles lui furent accordees par le moyen de la roine Blanche, qui estoit sa tante. Le Comte de Tholose estant marri d'auoir perdu la domination de son Comté (comme dessus vous a esté recité) deuoit tenir le parti du Comte de la Marche, & du Roy d'Angleterre, & se fust trouué en la bataille precedente: mais la fortune l'appella en autres affaires. Les Prouençais mal traités de leur Comte Raimond, par

par plusieurs fois lui remōtrèrent le mau-
uais traitement qu'il leur faisoit, & pour-
ce qu'il ne vouloit entendre a s'amēder,
ils le chasserent hors de la ville de Mar-
seille, estans resolus de le mettre hors de
toute la Prouence : parquoi enuoyerent
querir le Comte de Tholose (qui estoit le
plus prochain parent du Comte de Pro-
uence) pour le faire leur Seigneur. Et cet-
te guerre s'esmeut entre le Comte de Pro-
uence & le Comte de Tholose, qui les em-
pescha tous deus qu'ils ne se trouuerent
point en la iournee des Anglois. Par là
paix qui fut entre le Roi S. Loys, & le Roi
d'Angleterre, icelui Comte de Prouence
fit alliance avec les deus Rois. Il auoit
quatre filles, c'est assauoir Marguerite que
il donna pour femme au Roy S. Loys : A-
lienor la seconde que le Roy d'Angleterre
espousa : la tierce que Richart frere du
Roy d'Angleterre eut a femme : & Beatrix
la derniere, qu'il ne voulut encores ma-
rier. Et par le moyen de ces mariages, le
Comte remit en son obeissance la ville
de Marseille : mais pour l'iniure qu'il en
auoit receue, d'en auoir esté expulsé, il n'y
voulut onques plus entrer : mais vsa le de-
mourant de sa vie avec le Comte de Sa-
uoye, qui auoit espousé sa sœur : parquoi
ne restoit plus des ennemis du Roi, qui
fussent en armes, que le Comte de Besiers,
lequel estoit venu assieger Carcassonne, &
auoit desia prins les faulx-bourgs, dont il

battoit fort la ville, quand le Roy y vint pour faire leuer le siege. Le Comte de Beliers ayant peu de force pour se deffendre, vint vers le Roy pour obtenir pardon. Le Roi (qui n'eut onques pareil en clemence & douceur) le receut, & lui pardonna son offense. Et ainsi demoura le Roy paisible en son royaume, sans auoir aucun ennemi.

CHAP. XV.

L'empeschement qui fut fait au Comte de Tholose, a ce qu'il n'espousast Beatrix, la quatrième fille du Comte de Prouence: & comme apres la mort du Comte de Prouence, Charles frere du Roy fut marié avec elle: puis apres reduit le Comté de Prouence a lui, & depuis les Provençaux le receurent pour leur Comte.

VOUS aués entendu, par le chapitre precedant, que le Comte de Prouence auoit encores vne fille a marier. Le Comte de Tholose la vouloit auoir a femme, & le pere de la fille y donnoit son consentement: mais pource qu'ils estoient prochains parens, fut besoin premiere-ment d'enuoyer à Rome, pour auoir dispense: mais le Pape (faueurisant au Roi, & a Alphons son frere, qui deuoit succeder au Comte de Tholose) ne voulut accorder icelui mariage. Et cependant que l'affaire se demenoit à Rome, le Comte de Prouence deceda: parquoi du consente-
ment

ment du Comte de Sauoye, Beatrix fut mariee a Charles frere du Roy S. Loys. Ainsi furent mariees les quatre filles du Comte de Prouence, les deus a rois, & les autres qui seront appellees roines comme verrés, par le discours de nostre histoire. Les Prouençais par la mort de leur Comte auoient reprise leur liberté, de laquelle ils abusoient, & les villes de Prouence estoient en discord, l'une contre l'autre : parquoy Charles, a la faueur du roi, alla en Prouence, laquelle il reduit d'un tout en son obeissance. & pource qu'il auoit espousé la dernière fille du Comte de Prouence, comme nous auons dit, par le vouloir du roi, les Prouençais le receurent pour leur Comte & Seigneur : & d'auantage lui bailla le roi les Comtés d'Anjou, & du Maine : & a Robert son plus ieune frere, donna le Comté d'Arras.

CHAP. XVI.

Ce que faisoit le Roy S. Loys, apres auoir mis fin aux guerres precedentes: & des bonnes Loix qu'il establit en son Royaume: ensemble de ses vertus & bonne vie. Le voyage que firent les Comte de Champagne, & Duc de Bretagne en Asie, & aussi de celui du Roy d'Angleterre en Afrique.

Ces choses par le roi ainsi ordonnées, se voyant en meilleur repos & tranquillité qu'il n'auoit encores esté depuis

le commencement de son regne, delibera du tout s'appliquer au bien public de son Royaume, & donner police de bien viure a ses suiets. A cette cause, il se dedia entierement au seruice de l'Eglise, & fit plusieurs belles & saintes Loix, par lesquelles il abolit grand nombre d'abus, qui estoient en France: & entre autres choses il chassa de son Royaume tous Basteleurs, & autres ioueurs de passe-passe, par lesquels venoient au peuple plusieurs lasciuetés: & en ce temps, comme l'un mal accumulo l'autre, le Royaume de France fut griefuement opprimé de Peste & Famine: & comme le Roi, pour sedertant de maus, cherchast tous les moyens entre les hommes dont il se pouuoit aduiser, voulut aussi requerir l'aide de Dieu. Au moyen dequoy, apres auoir fait plusieurs Processions, lui-mesmes se mit a faire ieusnes & abstinences, & chargea sur sa chair la haire, & se battoit secretement a tout des verges, ainsi qu'il fut manifestement coneu, par ceus qui viuoient pres de lui: qui est vne chose digne de grand' admiration, qu'un Roi pour la santé de son peuple, voulsist endurer tant de peine, comme faisoit le Roy S. Loys. Et si bien & iustement se monstroient en toutes choses equitable, qu'il estoit de tous reputé & tenu pour Saint homme: en sorte que le populaire l'appelloit, vrai Pere: la Noblesse, iuste Prince, & conseruateur des Loix: la Fran

France, Roy véritable : & l'Eglise, Tuteur & deffenseur de son oppression. Il estoit aux estrangers paisible, & grandement debonnaire, & aus siens se monstroït liberal par tous moyens. Et ne doit-on prendre esbahissement, s'il viuoit si saintement, vou qu'au commencement de ses ieunes ans, il auoit esté tant bien instruit par la Roine Blanche sa mere : & aussi que lon tenoit pour certain, que le Roy Loys son pere, qui regnoit en vn temps de tout plaisir & volupté, auoit vescu si chastement, qu'il n'auoit onques eu accointance d'autre femme que de la sienne. Au moyen de quoi, & par iuste raison, tels parens de bonne vie, deuoient auoir vn tel fils, comme le Roy S. Loys. Tous ceux qui auoient porté armes à l'encontre de lui, comme par vne maniere de grand' repentance, tournerent leurs forces à l'encontre des ennemis de la foy Chrestienne. Le Comte de Champagne, & le Duc de Bretagne nauigerent en Asie. Le Roi d'Angleterre, avec grand nombre de François, alla en Afrique, pour domter ceus du pays, qui ne cessoient de courir en Espagne, & la piller tous les iours. Et ioignant le Roi d'Aragon son armee avec le roi d'Angleterre & les François, donna la bataille à ceus qui estoient passés d'Afrique, pour venir en Espagne, & demoura victorieus de ses ennemis : & reprit sur eus Valence, qu'ils auoient occupee. En cette bataille

les François eurent le los & prix de toute prouesse. parquoy le roi d'Aragon les colauda grandement, & leur fit plusieurs dons, avec lesquels, & ensemble les despouilles qu'ils auoient gaignees sur les ennemis, les François s'en reuindrent a grand honneur en France.

CHAP. XVII.

D'une maladie du Roy S. Loys. & comme il se croisa pour aller contre les ennemis de la Foy: & qui furent ceux qui se croiserent avec lui: & comme il s'embarqua à Marseille.

VOUS aués entendu, par le chapitre precedant, comme le roi S. Loys s'estoit du tout dedié seruir a Dieu, ayant tousiours l'œil sur le gouvernement de son peuple, pour le tenir en paix. Au moyen dequoy, discourant en son esprit qu'il estoit en la fleur de son aage, (car encores n'auoit-il regné que vingt ans) & qu'il estoit tant heureux en mere, en femme, en freres, & enfans, abondant en richesses, & que sa renommee estoit espandue par tout le monde: Considerant aussi que plusieurs Princes Chrestiens estoient allés, les vns en Sytie, les autres en Egypte, contre les ennemis de nostre foy, lui sembloit chose indigne que lui seul demourast en repos, sans faire seruice tres-agreable a Dieu: parquoy delibera de faire le Saint Pelerinage d'Outre-mer. Et comme il estoit sur
le

le point de faire le veu, avec plusieurs autres Princes, lui estant a Paris, cheut en vne tref-griefue maladie, qui le mit iusques a l'extremité: en sorte qu'un iour entre les autres, il fut de sa maladie si tref-fort pressé, qu'il perdit la parole du tout, & si ne lui voyoit-on aucun mouuement ne sentiment, au moyen dequoi on le tenoit pour mort: quand vne Dame qui le gardoit en sa maladie vint pour lui cuider couvrir le visage, pensant qu'il fust trespaslé: mais de l'autre costé du liét (ainfi que le bon Roi lui-mesmes m'a compté) y auoit vne autre Dame qui empescha que son visage ne fut conuert, disant qu'il n'estoit point encores mort. Et comme ces Dames estoient en contention, nostre Seigneur lui rendit la parole: & la premiere chose qu'il dit, fut, qu'il demanda que la croix du S. voyage lui fust apportee: laquelle incontinent lui apporta l'Enesque de Paris. Et le Roi la receuant tref-dignement se croisa, & feit le veu d'aller contre les infideles. Et si la Roine Blanche sa mere fut ioyeuse, quand elle ouyt que le roi auoit recouuré la parole, elle cheut en grand mal-aise: ayant entendu qu'il estoit croisé. Avec le Roi se croiserent ses trois freres, le Comte de Poitiers, Charles Comte d'Anjou, & Robert Comte de Artois: Hugues Duc de Bourgoigne, le Comte Guillaume de Flandres, Guion de Flandres son frere, lequel mourut a

Compiègne, & ne se trouua point avec le Roi, le vaillant Hugues de S. Pol, Messire Gautier son neveu, lequel fit de grandes prouesses Outre-mer, & eust beaucoup valu s'il eust vescu longuement, le Comte de la Marche, Messire Hugues le Brun & son fils, le Comte de Sallebruche, & Messire Gaubert d'Apremont & ses freres, avec lesquels (pource que r'estois leur parent) ie passai la mer. Et quand le Roi fut prest a partir, il manda tous les Seigneurs & Gentilshommes de France, pour se trouuer a Paris: & quand ils furent arrivés, apres leur auoir faites plusieurs remonstrances, il leur fit faire foy & hommage, & iurer qu'ils tiendroient loyauté a ses enfans, s'il aduenoit aucune mauuaise chose de sa personne au Saint voyage d'Outre-mer. Si me manda le Roi aussi: mais pourautant que ie n'estois pas de ses suiets, ie ne voulus point faire le serment. Et d'autre part que mon vouloir n'estoit pas de demourer par deça. Il donna la charge du Royaume a la Roine Blanche sa mere, & la fit gouuernante, lui laissant ses principaus amis, & ausquels il auoit plus de confiance: & receut la Roine le gouuernement du Royaume, sans enuie aucune: pourautant qu'au commencement du regne du Roi, on auoit bien connu sa foy & prudence: & que maintenant (ses ieunes ans estans passés) elle auoit plus d'aduis & de bon conseil qu'elle n'auoit

uoit eu en sa ieunesse. Le Roi auoit delibéré de laisser la Roine sa femme en France : mais elle ne voulut iamais l'abandonner : & disoit que quelque part que le Roi allast, elle le suiuroit. Et autant en disoyent les Comtesses de Poitiers & d'Anjou de leurs maris. Parquoi le Roi partit de Paris accompagné de sa mere, & de sa femme la Roine, & tira droit à Marseille & en trauersant pays, il salua le Pape Innocēt a Lion ou il se tenoit, pour la crainte de l'Empereur Federic : & fit le Pape vn Legat, lequel il enuoya en Egypte avec le Roi. Quand le Roi fut arriué a Marseille, ils s'embarqua le septieme iour du mois d'Aoust, mil deus cens cinquante quatre, auquel iour on celebre la feste du roy S. Loys, depuis qu'il a esté Canonizé par le Pape. Apres que le Roi fut embarqué, la Roine Blanche sa mere s'en retourna en France, ou elle mourut apres, sans voir plus le Roi son fils. Le Comte de Poitiers ne partit pas avec le Roi, pource que la mort du Comte Raimond de Tholose son beau pere, retarda son partement. Le Roi donques estant parti de Marseille, fit faire voile droit en Chippre : ou ie le laisserai nauiger sans vous conter de ses aduentures sur mer, pourautant que ie n'estois pas en sa compagnie : mais ie vous diray de ce qui aduint a moi & a mes compagnons.

CHAP. XVIII.

Ici descript l'Auteur les choses qu'il fit sur la deliberation de son voyage d'Ouer-mer : & les choses qui lui aduindrent depuis Champagne iusques a Marseille, & depuis Marseille iusques en Chippre, ou il vint trouuer le Roy S. Loys.

QVand ie fus prest a partir (apres auoir donné ordre a ma maison) (i' enuoyai querir le bon Abbé de Cheminon, qui estoit tenu & reputé le plus preud'homme de tout l'ordre Blanc, pour me reconcilier à lui : & ayant fait mon deuoir, le bon Abbé me bailla & saignit mon escharpe, & me mist mon bourdon en la main : & cela fait ie partis de Ionuille, laissant ma femme & mes enfans a grand regret. Et le Comte de Sallebrusche & moi, vinsmes dîner a la Fontaine l'Archeuesque deuant Dongeus, ou l'Abbé de S. Vrbain nous vint voir, & nous donna de beaux ioyaus. Partant de là, vinsmes a Auxonne, ou nous nous mismes sur la Sonne, faisant mener nos cheuaus par terre iusques a Lion. Et de là entraimes dans le Rosne, pour aller a Alles le Blanc. Et me souuiant tres-bien qu'en la riue du Rosne, nous trouuasmes vn Chasteau (qu'on apeloit la Roche Glui) que le Roi auoit fait abbattre en passant : pource que le seigneur du Chasteau, appellé Rogier, estoit vn homme de mauuaise vie, en sorte qu'il

qu'il auoit destrouffés & pillés plusieurs marchans & pelerins, qui passoient par là. Et estant arriué à la Roche de Marseille, nous embarquasmes là, & avec nous grand compaignie d'autres pelerins. Et aussi tost que fusmes dans la Nauire, le maistre d'icelle fist monter en la hune sous les prestres qui estoient quant & nous, & leur fait chanter, VENI CREATOR SPIRITVS, tout du long: & en chantant les Nautonniers firent voile, & singlerent en Mer, si qu'en brief nous perdismes la terre de veue. Nous nauigeasmes, ayant tousiours bon vent, iusques en Barbarie, ou nous vinsmes arriuer vn iour, enuiron l'heure de vespres, & passasmes aupres d'une grand' montagne toute ronde, qui estoit assise vis à vis de la Barbarie. Apres que nous eusmes passé celle montagne, nous tirasmes outre, toute la nuit sans cesser: & le matin, pensant auoir fait lx. lieues, nous trouuasmes encores deuant la montagne: de quoi nous fusmes grandement esbahis, n'ayans conoissance de nostre empeschement. Et tantost nauigeasmes comme deuant, tout celui iour: & la nuit apres ensuiuant, mais il nous aduint comme à la premiere fois, & nous trouuasmes encores deuant la montagne: & ainsi fut-il à la troisieme fois. Au moyen de quoi, nous fusmes plus esbahis que deuant, pensans estre tous morts: & nous disoient nos Nautonniers, que tan-

roist les Sarazins de Barbarie nous viendroient courir sus, pour nous mettre a mort. Alors nous ne sçauions quel conseil prendre: quant vn bon homme d'Eglise, qu'on appelloit le Doyen de Mauru, nous vint dire: Seigneurs, i'ai sçeuenance, que moi estât en ma paroisse, quand nous auions grand' seicheresse d'eaus, ou que nous en auions trop habondamment, nous faisons trois processions, par trois diuers Samedis, & iamais ne passoit le dernier Samedi, que Dieu ne nous enuoyast sa grace. Parquoi (disoit le preud'hôme) ie serois d'aduis que nous fissions Processiōs a Dieu deuotement, lui priant qu'il nous vueille deliurer de ce dāger. Ce conseil fut de tous trouué bon: & a l'instant, qui estoit vn iour de Samedi, commençasmes a faire procession a l'entour des mats de nostre Nauire: & pource que i'estois griefuement malade, ie m'y fis amener par dessus les bras. Incontinent que nostre procession fut faite, la Nauire commença a bouger, & nauigeasmes sans aucun empeschement iusques en Chippre, ou nous arriuasmes le tiers Samedi d'apres que fut faite nostre troisieme procession.

CHAP. XIX.

Le grand appareil de viures que le Roy auoit en l'isle de Chippre. Du different des deux Arceuesques dudit lieu de Chippre, & vn Grec l'autre

*l'autre Latin. La cause du long sejour du Roy
audist lieu de Chippre. De l'Ambassade qu'il
eut du Roy de Tarsarie, & de la responce que
il lui fit. Et des autres nouvelles qu'il eut de
Syrie, que lui enuoyoit le maistre des Tem-
pliers.*

ET comme vous aués entendu, le Roi estoit parti de Marseille, & vint arriuer en Chippre le vingtiesme iour de Septembre apres son partement. Le Roi de Chippre lui vint au deuant, & le receut treshonorablement: lui faisant offre de tout son bien. Et quant nous arriuasmes en Chippre; nous trouuasmes le Roi qui auoit fait faire prouisions de viures, en telle abondance, que tout le monde s'en esbahissoit. Car en plusieurs lieux sur les champs, il y auoit tant de tonneaus de vin l'un sur l'autre, que les François auoient des deus ans au parauant achetés & fait apporter là, que de loing ils ressembloient de grands maisons. Et les greniers de fromens, orges & autres grains, ressembloient de hautes montagnes, tant les monceaux estoient grans parmi les chāps: & a vrai dire, vous eussies dit que c'estoient montagnes: car la pluye qui estoit cheute dessus, des long temps, les auoit fait germer: en sorte que lon ne voyoit que l'herbe verte par dessus: & quant on les voulut leuer de là, pour les amener en Egypte, on osta les crouites, & l'herbe qui estoit en la superficie: & dessous les bleds

furent trouués si beaux, comme si lon les eust battus nouuellemēt. En Chippre il y auoit deus Arceuesques, l'vn Latin & l'autre Grec. Le Latin vouloit auoir autorité sur l'autre, & lui commander : mais le Grec, pource qu'il ne lui vouloit obeyr, fut contraint de s'en aller, & se retirer en Grece. Au moyen dequoi, l'Arceuesque Latin fit interdire le diuin seruice aus Euesques Grecs, qui estoient suffragans, d'icelui Arceuesque de Grece, & declara heretiques la plus grand' partie de la noblesse du pays : & ainsi estoit troublee & moleste l'isle de Chippre quant nous y arriuasmes, par la mauuaise opinion que auoient de nostre foy aucunes gens du pays : mais le Legat du Pape r'apella l'Arceuesque Grec, & fit faire le diuin seruice par toute l'isle de Chippre. Le Roy auoit grand desir de tirer droit en Egypte, sans faire long seiour en Chippre, & fust parti (comme lui ai ouy dire) avec bien peu de compagnie : mais les gens de son conseil lui remonstroient qu'il deuoit encores attendre ses gens, qui n'estoient encores tous arriués : mais ce pendant que le Roy seiournoit en Chippre, la peste se meit au Camp : au moyen dequoi le Roy fut contraint de diuiser son armee, & l'enuoyer en garnison par les villes de Chippre, attendant que la maladie eust fait son cours. En ces temps que le Roy seiournoit, vindrent en Chippre, par de-

uers

vers lui, les Ambassadeurs du Roi de Tartarie. Lesquels lui apporterent des lettres, escrites en langues & caracteres Arabes, que leur Prince enuoyoit au Roi : par lesquelles lui mandoit qu'il auoit esté auparavant idolatre : mais que maintenant il estoit deuenu Chrestien, & s'estoit fait baptiser, parquoy presentoit au Roy toute sa puissance, pour lui aider a conquerir la Terre sainte. Cette Ambassade fut par le Roi, a tresgrand ioye, receuë, ayant entendu que tel Prince estoit deuenu Chrestien. Parquoy il enuoya de ses Ambassadeurs au Roi de Tartarie, & lui rescriuit en cette maniere: qu'il estoit grandement ioyeux, d'auoir entendu qu'il estoit reuocé de l'erreur Payenne: lui prioit de demourer tousiours en la foy Chrestienne, & augmenter icelle par bonne vie. Avec ces lettres lui enuoya le Roi vne Tente d'escarlate, faite en maniere d'vne chapelle, qui estoit mout riche: & fist faire vne image de l'Annonciation nostre Dame, avec plusieurs autres representans les articles de nostre foy. & les lui enuoya par deux Cordeliers, qui parloient le langage Sarazinois: ausquels donna charge de prescher en Tartarie, la parole de Dieu, & le S. Euangile: mais ces Cordeliers ne furent pas long temps a reuenir. Le Pape Innocent y enuoya de Lyon grand nombre de gens de religion, pour prescher: lesquels firent tresbien leur deuoir: & atti-

rerent le peuple de Tartarie a croire l'E-
uangile. Et comme tous les iours ils pres-
choient le Pape, disans qu'il estoit vicaire
de Dieu en terre, le Roi de Tartarie deli-
bera d'enuoyer au Pape Innocent ses Am-
bassadeurs, pour entendre si ce que ces
gens de Religion lui auoient presché, e-
stoit veritable: mais les Prescheurs em-
pescherent le voyage: conoissans que si les
Ambassadeurs venoient en France, qu'ils
verroient tout autrement viure le peu-
ple, qu'ils ne leur auoient dit & presché,
qui pourroit estre cause de reprendre leur
erreur Payenne. Les Ambassadeurs que
le Roy Saint Loys enuoya au Roy de
Tartarie, furent deux ans a reuenir: & se-
roit longue chose a vous raconter, com-
me ils furent receus (ainsi que ie leur ai
ouy dire) & des grands merueilles qu'ils
virent estans par delà. Les Ambassadeurs
du roi de Tartarie, promirent au roy S.
Loys, que leur prince seroit l'esté apres
ensuiuant en Asie, a toute sa puissance,
pour guerroyer les ennemis du roi, qui
occupoient la Terre sainte. Toutes-fois le
roy de Tartarie ne tint pas la promesse: &
croi qu'il fut veritable, ce qu'aucunes
gens de bien auoient dit, quand ils virent
arriuer les Ambassadeurs deuers le roi:
c'est que leur venue porteroit plus de
dommage a leur nouvelle foy, que de
bien aux Chrestiens, attendu qu'ils pou-
uoient voir tout vice abonder entre nous,
qui

qui leur donnoit occasion de faire mauuais rapport de nous Chrestiens, a leur Prince le roi de Tartarie.

Le Roy, seiournant encores en Chippre, receut des lettres que le maistre des Templiers lui escriuoit de Syrie: par lesquelles lui mandoit que le Souldan d'Egypte auoit enuoyé par deuers lui vn de ses Admiraus, pour parler de la paix, si le roi y vouloit entendre. Et comme le roi tenoit son conseil, pour deliberer de la responce qu'il deuoit faire, le roi de Chippre qui estoit tant sage, & conoissant la finesse du maistre des Templiers, dit au roi S. Loys: qu'il estoit bié asseuré que le maistre des Templiers auoit enuoyé premierement deuers le Souldan, & qu'il auoit attiré a soi celui Admiral qui estoit arriué vers lui: laquelle chose estoit grandement a blasmer: attendu que par ce moyen le Souldan se tiendrait plus fier, quāt il entendroit que le Roi demanderoit la paix pour s'en retourner en France. A cette cause, le Roi deffendit au maistre des Templiers, de ne receuoir aucun Ambassade du Souldan, ne de parler a eus, en quelque maniere que ce fust. Ainsi se conduisit le Roi, durant le temps qu'il estoit seiournant en Chippre, iusques au mois de Mars, qu'il delibera de partir, pour aller en Egypte. Mais auant que bouger, ie vous conterai vn peu des Princes d'Oltre-mer, & de leur estat & puissance.

CHAP. XX.

Des Princes d'Oltre-mer, & de l'estat & puissance du Souldan de Comue, & aussi de celui de Babyloine : & en quel estat estoient lors leurs affaires.

LE Soldan de Comue estoit tenu le plus puissant & riche roi de toute la Payennie, & pour monstrier son grand auoir, il fit faire vne chose merueilleuse, il fit fondre vne partie de son or, de quoi il fit faire de grands vaisseaus, en façon de pots de terre ou l'on met le vin Outre-mer, & chacun de ces pots d'or, tenoit bien enuiron trois ou quatre muis de vin, & en fit faire iusques a six ou sept. Apres il fit rompre & mettre par pieces lesdits pots, & furent lesdites pieces d'iceus mises au descouuert en vn Chasteau: en sorte que tous ceus qui entroient la dedans, les pouuoient aisément voir & toucher: & le Souldan se delectoit aucunesfois a les regarder, sans les employer en autre usage. Et sa richesse apparut encores en vn pauillon, que le Roi d'Armenie enuoya au Roi S. Loys, estant en Chippre, lequel estoit estimé valoir cinq mille liures: & disoit le Roi d'Armenie, que l'vn des Ferrais du Souldan de Comue lui auoit donné ledit pauillon. Et deués sçauoir, que ce Ferrais estoit celui qui auoit en garde & gouvernement les pauillons du Souldan, & qui auoit la charge de lui faire net-
toyer

seuer chacun iour ses Salles & Maisons. Et estoit le roi d'Armenie homme suiet du Souldan, qui le tenoit en grand seruage : parquoi vn iour il se retira au grand roi de Tartarie, pour lui demander secours a l'encontre du Souldan, & lui promit de deuenir son homme, s'il lui vouloit aider. Le roi de Tartarie lui accorda sa demande, & lui bailla grosse troupe de gens, pour aler assaillir le Souldan. Et le roi d'Armenie s'en part a toute sa gent, & vint donner la bataille au Souldan, & le descôfit, a l'aide des Tarrarins: parquoi il demoura hors de seruage. Il y eut beaucoup de nos gens, lesquels aians entendu que la bataille se deuoit donner entre le Souldan & le roi d'Armenie, partirent de Chippre, pour se trouuer en la bataille: mais onques puis n'en reuint aucun de ceus qui y estoient allés.

Le Souldan de Babyloine estoit vn autre puissant Prince, & pensoit que le Roi S. Loys voulsist faire la guerre au Souldan de Hamault, qui estoit son ancien ennemi, & attendoit de se ioindre au Roi le printemps venu. Mais quant il conut que le roi ne venoit point vers lui, il alla mettre le siege deuant la Cité de Hamault, on estoit le Souldan. Quant le Souldan de Hamault se veit ainsi assiegé, il fut bien esbahi, en forte qu'il ne sçauoit quel conseil prendre pour se sauuer: car il sçauoit bien que si le Souldan de Babyloine

regnoit longuement, qu'il le conquer-
roit, & mettroit en prison. Si s'aduifa de le
faire empoisonner; & pour ce faire il
trouua moien de parler a vn des valets de
sa chambre auquel il promit faire de
grands biens s'il vouloit empoisonner
son seigneur le Soudan de Babyloine. Ce
que le valet lui promit de faire, aussi tost
qu'il en trouueroit l'occasion. Et la ma-
niere de l'empoisonnement fut telle; le
Soudan souuentefois apres qu'il auoit
ioué aus eschets, se couchoit sur des nat-
tes, qui estoient au pié de son lit, & le va-
let qu'on appelloit en office Ferrais, estant
bien aduertit de la coustume du Souldan,
enuenima de poisons toute celle natte,
sur laquelle il se couchoit. Or aduint que
le Soudan se vint vn iour coucher sur la
natte, aiant les iambes nues, & en l'une de
ses iambes il auoit vne escorcheure, & en
se tournant il mit icelle escorcheure con-
tre la natte, & incontinent le venin lui
entra dans le corps: en sorte qu'il deuint
perclus de tout le costé du corps de celle
iambe: & quant le venin lui venoit a
monter au cueur, il en estoit si tresfort
passionné qu'il en perdoit la parole, & de-
mouroit bien deus iours sans manger. Et
quant ses gens virent tel accident estre
arriué sur leur Seigneur, ils le prindrent,
& le ramenerent en Egypte. Par ainsi le
Soudan de Hamaut demoura en Paix.

CHAP

CHAP. XXI.

Comme le Roi partit de Chippre pour venir en Egypte: & comme il arriva deuant la ville de Damiette. Des fortunes qu'eut sur mer son armee: & comme la ville de Damiette fut prise.

POUR reuenir donques au Roi S. Loys, qui estoit en Chippre. Quant le mois de Mars fut venu, le Roi fit recharger toutes les nauires de viures, pour estre prestes a partir quant il le commanderoit. Ce qui fut fait incontinent: toutes-fois le Roi ne partit pas au printemps, comme il cuidoit; pource qu'il attendoit encores ses gens qui auoient eu fortune de Mer, comme lon sceut apres. Et le Vendredi deuant la Pentecoste, le Roi s'embarqua en son Nauire, & se mit sur Mer; & fit crier que le lendemain chacun fust prest a partir pour le suivre droit en Egypte. Le lendemain, qui estoit iour de samedi, vigile de la Pentecoste, tout le monde se mit a nauiguer, chacun en son Nauire, en tel nombre qu'il y auoit dix-huit cens vaisseaus, que grans que peris, qu'il faisoit tresbeau voir; car on voioit tant de voiles en l'air, que toute la Mer que lon pouuoit voir, sembloit estre couuerte de toilles. Le iour de la Pentecoste, le Roi vint arriuer au bout d'un terre qu'on appelloit la pointe de Limeçon, & les autres vaisseaus qui estoient partis

quant & lui. Si descendit le Roi a terre, & ouit Messe, pensant attendre la toute son armee: mais on lui vint apporter nouuelles que les Nauires qui estoient parties apres lui, auoient eu vn vent contraire en venant du costé d'Egypte, en sorte que la tempeste de la Mer les auoit separees & iettees en Acre, & en autres pais: dequoi le Roi fut tresgrandement marri, & sa compagnie aussi: & demourerent tout ce iour bien tristes & dolens, d'auoir perdu tant de gens. Car de deus mille huit cens Cheualiers qui s'estoient mis en mer, apres le Roi, ne s'en trouua a terre avec lui, que sept cens, & cuidoit le Roi qu'ils fussent tous mors & peris, & ne les reuit le Roi de long temps apres.

Le lendemain de la Pentecoste, aiant le vent assés propre, le Roi se remit en Mer, & toute sa compagnie; & faisans voile droit en Egypte, vinsmes rencontrer le Prince de la Moree, & le Duc de Bourgoigne ensemble, lesquels auoient seiourné tout l'hauer en la Moree, & faisoit bon voir leur equipage. Si tirasmes tousiours auant, sans auoir aucun empeschement, iusques au iedi apres la Pentecoste, que nous vinsmes arriuer a Damiette, ou nous trouuasmes toute la puissance du Soudan, qu'il auoit fait mettre là, pour la defense du lieu: & pour empescher nostre descente; & a les voir ils estoient tresbelles gens, & en bon equipage pour le fait de

de la guerre: & y estoit le Souldan en personne, qui portoit ses armes de fin or, qui estoient moult reluisantes, quant le Soleil y frappoit. Quant les Turcz & Sarazins nous apperceurent, a l'instant ils se mirent a faire grant bruit, & sonnerent leurs Cors & Macaires, si tresfort que c'estoit vne chose bien estrange & espouuantable aus François, d'ouir vn tel tumulte. Ce voiant le Roi, fit appeler tous ses Barons & Conseillers, pour entendre d'eux comme il se deuoit gouuerner en cest affaire, et ils lui conseillerent qu'il ne se deuoit point hazarder a prendre terre: attendu qu'il auoit peu de gens avec lui, & qu'il deuoit encores attendre que le reste de ses gens fussent arriués. Mais le Roi ne trouua pas bon ce conseil. Au moien de quoi ne si voulut onques accorder: & disoit que les ennemis, qui de leur nature sont presomptueux, voians nostre crainte hausseroient leur courage, & leur donneroit on occasion & loisir de prendre aduis, & de se renforcer. Aussi qu'il ne ueroit point aucun port pres de là, ou il se peust tenir seurement, en attendant ses gens. & finalement que s'il demouroit longuement en Mer, comme il estoit, que il pourroit se leuer quelque horrible vent & tempeste de Mer, qui pourroit separer ses gens, & les ietter bien loing les vns des autres, comme il estoit aduenu n'auoit gueres au partir de Chippre. Parquoi il

deliberoit de ne differer d'auantage a prendre terre & de combattre visuellement ses ennemis, s'ils se presentoient au deuant de lui. Tous ceus qui estoient au conseil, commencerent a ployer du costé du Roi. Au moien dequoi fut conclud selon l'aduis du Roi: & que le Vendredi deuant la Trinite apres ensuiuant, on descendroit pour aller assaillir & donner la bataille aus Sarazins qui estoient sur le bord de la Mer.

Et commanda ce iour le Roi a monsieur Ian de Briemont de faire bailler vne Galee a monsieur Airat de Brienne & a moi, pour descendre nous & nos Gens d'armes: car les grans Nefz ne pouuoient venir iusques en la riuée de la Mer. Et le vendredi venu, que nous deuions saillir, monsieur Airat de Brienne & moi, allasmes vers le Roi tous armés, pour auoir nostre Galee qu'il nous auoit promise: mais monsieur Ian de Briemont nous respondit, present le Roi, que nous n'aurions point de Galee. Si n'en fist le Roi a l'heure autre semblant, car ie vous assure qu'il auoit beaucoup plus de peine d'entretenir ses gens en paix & amitié, qu'il n'auoit a supporter ses ennemis & infortunes. Mais a l'instant ie trouuai autre secours: car vne Galee mienne vint arriuer, laquelle ie pensois auoir perdue, avec mes richesses qui estoient dedans. Et quant nos gens virent que nous reuenions

nions de chés le Roi, sans amener aucune Galee, ils se laisserent cheoir a grand' force dans la barque de Canters, qui m'estoit nouvellement venue: en sorte que la barque affondroit peu a peu. Les Mariniers voians le peril, habandonnerent la barque, & se mirent en la nef: & aiant entendu par le rapport des Mariniers, que la barque estoit trop chargée de dix huit hommes d'armes, ie la fis descharger de tel nombre de gens, & les fis mettre en la nef ou estoient mes gens: & en se remuant vn Cheualier de monsieur Airat de Brienne, nommé Plonquet, cheut en la Mer, lequel fut bien regretté. Et vous veus compter vne merueille qui aduint en ma petite barque: i'auois prins avec moi deux vaillans Bacheliers, dont l'un se nommoit Villains de Verzi, & l'autre Guillaume de Dommartin, lesquels auoient tant de haine l'un a l'autre, qu'impossible seroit de plus: en sorte qu'ils estoient desia battus par plusieurs fois, & n'auoit on sceu par aucun moien les accorder. Mais quant se vint que ma barque vouloit partir pour aller a terre, soudainement ses deus Bacheliers, sans auoir autres paroles, se vindrent embrasser l'un l'autre par grand' amour en pleurant & demandant pardon chacun de son offense: qui est pour monstrier que le danger de la mort, chasse toute inimitié & rancune.

Ce pendant le Roi & ses gens s'appro-

stoient & se mettans en equipage, pour aller prendre terre, & entra le Roi dans son grand nauire. Et alors commēçasmes tous a nauiguer, & estoit l'enseigne de S. Denis qui alloit la premiere. Quant les gens du Roi virent que ie m'aduançois trop, ils m'escrierent que i'allasse descendre là ou estoit l'enseigne de Saint Denis: mais ie feis semblāt de ne les auoir point entendus: & vins arriuer deuant vne grosse bataille de Sarazins, ou il y auoit bien six mille hommes a cheual ou environ: lesquels aussi tost qu'il nous virent, frapperent des esperons, & vindrent courir par grand' roideur droit a nous: & quant nous les vismes arriuer, nous fichasmes nos lances contre terre metans le fer contre nos ennemis, pour les bien receuoir. Mais quant ils virent nostre deffense, & que nous prenions tousiours terre en auant, ils tournerent le doz tout court, sans nous donner autre assaut. Et soiēs certains, que quant ie fu descendu a terre, ie n'auois nul de mes gens avec moi, de ceus que i'auois amenēs de mon païs. Au moien dequoy, me voiant en si peu de compagnie, ie n'osois aller combattre celle grand' bataille de Sarazins, qui estoit denant moi. Mais a l'instant que messire Baudoin de Raims fut en terre, il me manda par vn Escuier que ie l'attendisse, ce que ie feis volontiers. Car vn tel vaillant homme comme lui, meritoit bien d'est

d'estre attendu : dont depuis m'en sceut bon gré toute sa vie : & n'arresta gueres après qu'il se vint ioindre avec nous, bien accompagné de mille Cheualiers. A nostre costé de la main fenestre, vint a border le Comte de Iaphe, qui estoit cousin germain du Comte de Montbellial, & du lignage de la maison de Ionuille : & fut celui qui plus noblement descendit a terre, que nul autre de nostre compagnie; car sa Gallee estoit toute peinte & dedans & dehors a escussions de ses armes, qui estoient d'or a vne Crois patee de gueulles, ce que faisoit beau voir. Il auoit en sa Gallee bien trois cens Mariniers d'élite, portans chacun d'eus vne grande targe a ses armes, & a chacune targe y auoit vn penonceau aussi de ses armes, fait a or battu. Et tellement estoit équipé le Comte de Iaphe, que quand sa Gallee alloit sur mer, elle sembloit proprement voller, tant la contraignoient les Mariniers a force d'auirons. Si menoient tant de bruit les penonceaus, & le son des tabours & cors Sarazinois, qui estoient en la Gallee, qu'il sembloit que tout deust perir. Et quant le Comte de Iaphe & ses gens furent descendus en terre, ils s'en vindrent droit a nous, pour se joindre a nos gens, & furent ses pavillons incontinent tendus; & si tost que les Sarazins les virent dressés, ils se mirent en grosse troupe pour reuenir courir sur nous : mais

quant ils virent que nous ne bougions de nos places, les attendans, ils tournerent bride en arriere. A vne portée d'arbaleste pres de nous, a la main dextre, estoit desia arriuee la Gallee de l'enseigne S. Denis; & aduint que si comme elle fut a terre, vn Sarazin s'en vint contre les gens qui descendoient de la Gallee, & ne sçai pourquoi il le faisoit, ou qu'il ne peust arrester son cheual, ou bien s'il cuidoit auoir secours de ses gens. Mais le pauvre homme fut tantost decouppé & mis en pieces. Et quant le Roi fut aduertit que l'enseigne S. Denis estoit arriuee a terre, il sortit incontinent de son vaisseau, qui estoit ià pres de la riuë: & tant auoit grãd desir de combattre les Sarazins qu'il n'eut pas loisir d'attendre que son vaisseau fust a terre, ains se ietta outre le gré du Legat qui estoit avec lui, en la Mer, en sorte que il se trouua en l'eau iusques aus espaules: mais il sortit soudain de l'eau; & ayant l'escu au col pendu, & son glaïue en la main, voulut aller droit aus Sarazins pour les combattre: mais ses gens le firent arrester, & attendre que tous ses gens d'armes fussent en leurs places. Quant les Sarazins virent que le Roi, avec toute son armee, estoit desia descendu en terre, ils l'enuoierët dire au Soudan par trois fois: mais il ne leur fit aucune responce.

Quoi voyans les Sarazins, pensans que leur Souldan fut mort, ils habandonnerent

nerent la cité de Damiette, & se mirent en fuite. Les nouuelles vindrent au Roi de ceci: parquoi il enuoya iusques a Damiette, pour sçauoir la verité: & celui qui estoit allé, reuint tantost rapporter au Roi que le Souldan estoit mort pour certain, & qu'il auoit esté iusques dans les maisons, & que tous les Sarazins auoient laissé la ville. A cette cause le Roi fist incontinent appeller le Legat, & tous les autres Prelats qui estoient en nostre compagnie, & leur fist chanter *Te Deum* tout du long. Cela fait, le Roi monta a cheual, & s'en vint loger lui & sa gent deuant Damiette. Quant nous fusmes en la ville, nous trouuasmes encores les pôs tous entiers, que les Sarazins auoyent faits de neuf: & n'auoient point eu aduis au partir de les rompre, qui nous eust donné grand empeschement, s'ils l'eussent fait: combien que par autre moyen ils nous firent grand dommage: car auant qu'ils habandonnassent la ville, ils mirent le feu par tous les endroits de la Fonde, là ou toutes leurs marchandises & richesses estoient, & le firent par grand' malice, afin que de tels biens nul de nous n'en fust auancé: & fut vne telle chose, comme qui mettroit le feu au petit pont de Paris. En cette maniere la ville de Damiette demoura en l'obeissance du Roi, & entraimes dedans. en quoi lon peut facilement connoître que Dieu estoit a

nostre aide, & batailloit pour nous. Quand premierement nous descendismes en terre, sans auoir aucun empeschement de nos ennemis, qui estoient deuant, & qui pouuoient aysement nous courir sus, & mettre beaucoup de nos gens a mort, auant qu'ils eussent prins terre. Et d'autre part que sans attendre le siege, ils s'en fuirent, & nous laisserent la ville de Damiette, laquelle a force d'armes est imprenable, si la famine ne la contraignoit rendre. Et n'estime point qu'un Capitaine de guerre sceust receuoir plus grand grace de Dieu, que quant il obtient victoire sur son ennemi, sans frapper coup d'Espee, & sans respendre le sang de ses gens. Mais comme vous sera dit ci apres, nous recogneusmes mal cette grace : & croi veritablement que Dieu s'en courrouça, comme il fit aus enfans d'Israel, qui l'oublierent apres qu'il leur eut donne la possession de la terre de Promission : & commencerai a le vous monstrier, en la personne du Roi mesmes.

CHAP. XXII.

De ce qui fut fait en la ville de Damiette, pendant que le Roi y sejournoit.

Quant nous fumes entrés en la ville de Damiette, comme aués peu entendre, le Roi fit assembler tous ses Barons, & les Prelats qui estoient venus quant & lui, pour deliberer & prendre
conf

conseil d'eus, de ce qu'il deuoit faire des biens qui auoient esté trouués & prins a Damiette, & comme il les deuoit departir. Vn Patriarche qui estoit là present, se mit a parler le premier, & dist au Roi: Sire, il me semble selon mon aduis, qu'il seroit tresbon, & grandement profitable, que tous les fromens, orges, ris, & autres viures qui ont esté trouués, fussent par vostre commandement retirés & despendus, selon raison, & la necessité de la guerre: a celle fin que la ville de Damiette ne demeure despourueuë de viures: & au regard des autres meubles, ils doiuent estre apportés en la maison du Legat, & y contraindre ceus qui les ont, sur peine d'excommuniment. Ce conseil fut trouué bon, & ainsi l'accorda le Roi, & tous les autres qui estoient assistans. Si commanda le Roi qu'il fust ainsi executé, comme il auoit esté conclud. Au moien de quoi, tous les meubles furent apportés en la maison du Legat: & furent estimés a six mille liures seulement. Apres l'estimation faite, le Roi enuoia querir le bon preud'homme messire Ian de Valeri, auquel il dit tout ce qui auoit esté fait: & qu'il auoit esté trouué par conseil, que le Legat lui feroit deliurance des sis mille liures, que valoient les meubles: afin qu'il les despartist a ceus qui en auroient affaire, & tout ainsi qu'il lui sembleroit estre a faire par raison. Sire, respondit le

preud'homme, ie vous remercie tres-humblement, de l'honneur qu'il vous plaist me faire, de me donner telle charge: toutesfois i'ai aduisé pour le present, que ie ne puis telle offre executer, sans mon grand deshonneur: d'autant que ie ne voudrois contreuenir aus louables & anciennes coustumes, qui ont esté obseruees par nos predecesseurs, estans en la Terre-saincte comme nous sommes: lesquelles coustumes sont telles. Qu'ayant nos predecesseurs prise sur les ennemis quelque ville, ou gaigné aucun gros butin, de tous les biens meubles qu'on trouuoit en la cité, le Roi, ou le conducteur de l'armee n'en prenoit que la tierce partie, & les autres deus pars, estoient departies entre les Pelerins. Et telle coustume fut tresbien gardee par le Roi Ian, quant il print la ville de Damiette, comme vous auez maintenant: & si ai ouy dire plusieurs fois a mes ayeux, que le Roi de Hierusalem, qui estoit deuant le Roi Ian, garda cette coustume entierement, sans y faillir d'un point. Mais aduisés (Sire, disoit le preud'homme) s'il vous plaist de me faire bail-
ler les deus parts des grains, & autres meubles, qui ont esté trouués en la ville de Damiette, volontiers ie les despartirai aus Pelerins pour l'honneur de Dieu. Quant le Roi entendit telle responce, il ne la trouua pas bonne, & ne voulut onques faire ce que le preud'homme lui a-
uoit

noit conseillé. Au moien dequoi la besongne demoura ainsi, sans prendre autre fin: dont plusieurs se tindrent mal contens du Roi, de ce qu'il auoit transgressé les bonnes & anciennes coustumes: ainsi le Roi commença a deuenir oblieus de la grace que nostre Seigneur lui auoit faitte, de lui donner victoire sur ses ennemis. Quant les gens du Roi furent logés dans Damiette, se voyans estre a leur aise, commencèrent a mal viure, faisant toutes les pilleries, & extortions dont ils se pouuoient aduiser aus pources Marchans, & Viuandiers qui suiuoient l'armee: en sorte qu'ils tenoient occupés par force tous les lieux & places de la ville, & iceus bailloient a ferme aus Marchans, pour dreser leurs estaus & ouuroirs: dont ils prenoient grande somme de deniers: en maniere que les marchans commencerent a se plaindre grandement de telles mauuaises inuentions: si que le bruit en courut par tous les païs a l'entour: de sorte que les Marchans, & autres qui auoient de coustume d'amener viures au Camp, laisserent d'y venir. dont il nous aduint vn tresgrand dommage, pour la faute que nous eufmes des viures.

Les Barons, Cheualliers, & autres Seigneurs qui estoient au Camp, qui deuoient sagement garder leur bien, & esparagner icelui pour s'en aider, & l'employer a la necessité, commencerent a le despendre

dre follement : faisans grands & exquis banquets, les vns aus autres, prenant tous les plaisirs & passetemps dont ils se pouuoient aduiser : en sorte qu'en peu de temps tout leur argent fut despendu : puis commencerent a opprimer & forcer le commun peuple, & les piller par tous moiens. Il n'y auoit femme ne fille qui ne fust violee, & mise a honte. Les bourdeaux estoient espandus par tout le Camp, en sorte que le Roi mesmes trouua plusieurs bourdeaux que ses gens tenoient a l'entour de son pauillon, a vn iet de pierre. & de ce aduertit le Roi donna congé a plusieurs de ses officiers. Et tant d'autres maus estoient commis & perpetrés au Camp, qu'il seroit chose de grand' horreur qui les voudroit raconter. Ainsi donques tout le monde estoit mal viuant : mais nous en endurâmes la peine, comme sera dit ci apres.

CHAP. XXIII.

Comme le Souldan avec grand nombre de Sarrasins vint assaillir les Chrestiens: & de ce qui fut fait pendant que l'un camp estoit deuant l'autre.

CE pendant que nous viuions ainsi delicieusement, le Souldan faisoit grand' assemblée de gens de toutes pars, pour venir assaillir nostre Camp: & aiant faite grosse arme, s'en vint droit a nous, & nous commença d'assaillir par terre
bien

bien vigoureusement. Et tout incontinent que le Roi en fut aduertí, il se fit armer, faisant mettre tous les gens en point, pour combattre, a telle fin de defendre que les Turcs ne se missent dans nos loges, que nous auions faites aus champs. Apres que ie fus armé, ie m'en vins vers le Roi, lequel ie trouué pareillement armé & plusieurs Cheualiers avec lui, qui estoient assis sur des formes, & lui requis humblement qu'il me donnast congé d'aller avec mes gens hors de l'ost, pour courir sus aus Sarazins: mais incontinent que messire Ian de Beaumont, qui estoit lá present, eut entendue ma requeste, sans attendre la response du Roi, il s'escria a haute voix, & me defendit de par le Roi, que ie ne fusse si hardi de sortir hors de ma loge, iusques a ce que le Roi le me commanderoit. Et deués sçauoir que le Roi auoit en sa compagnie huit bons & vaillans Cheualiers, qui plusieurs fois auoient eu & gaigné le pris d'armes, tant Outre-mer, que par deça, & les appelloit on communement les bons Cheualiers du Roi. Entre lesquels estoient messire Geoffroi de Sergines, messire Mahon de Marby, messire Phelippe de Nantueil, & messire Ymbert de Beauieu, Connestable de France. Celui iour ils n'estoient pas avec le Roi, mais estoient allés aus champs hors de l'ost, & le maître des Arbalestiers avec eus, qui auoient

D

mené grosse trouppes de gens d'armes, pour garder que les Turcs n'approchassent de nostre camp. Au moien de quoi, le Roi se tenoit encores en son Pauillon, attendant les nouuelles de ce qu'iceus bons Cheualiers exploiteroient. Si aduint pendant ce temps, que messire Gautier d'Antrache se fit armer, & monta a cheual dans son Pauillon, & piqua roidement droit contre les Turcs, sans qu'il fust suivi de personne, fors que d'un sien homme, nommé Chastillon : mais il lui aduint si tres-mal, que son cheual le ietta par terre tout estendu, en sorte qu'il ne se pouuoit releuer : pource que la plus part des Sarazins estoient montés sur des iuments, le cheual qui les sentoit, se print a courir droit a eus. Incontinent que les Turcs virent la cheute du Seigneur d'Antrache, il en y eut quatre qui vindrent courir sur lui, qui encores gisoit a terre, & en passant & repassant par deuant, lui donnoient de grands coups de masse, en sorte qu'il estoit en grand peril de mort, si lo Connestable de France, avec plusieurs autres, ne le fussent allé secourir : & ayant perduë la parolle, des grands coups qu'il auoit receus, fut ramené par dessous les bras, iusques dans son Pauillon : & furent les Medecins & Chirurgiens incontinent mandés : & pource qu'il leur sembloit aduisqu'il n'estoit point en danger de mort, ils le firent saigner du bras, dont mal lui

en

en print: car ce soir mesmes il rendit son esprit, qui fut grand dommage: car il estoit de grand' hardiesse, & bien adroit aus armes:& fut de plusieurs grandement regretté. Quant le Roi en fut aduertí, il respondit que par sa faute il s'estoit fait tuer: & qu'il ne voudroit point auoyr beaucoup de tels gens, comme le Seigneur d'Antrache, qui ne voulussent point croire & obeír a ses commandemens. Ainsi demourasmes certains iours, nous escarmouchans les vns les autres aucunes fois.

Or deués entendre que le Souldan fit crier en son camp, qu'il donneroit vn besant d'Or, pour chascune teste de Chrestien que lon lui apporteroit. Au moien de quoi, ces trahistres Sarazins, conuoiteus de gaigner, entroient la nuit secretement en nostre camp, & couppoient la teste aus Chrestiens qu'ils trouuoient dormans ça & là: & s'en apperceut on, pource qu'vn soir ils tuerent la guette du Seigneur de Courcenay, & prenant la teste laisserent le corps sur vne table. La maniere qu'ils auoient pour entrer en nostre camp, c'estoit qu'ils auoient connoissance de nostre train, & que nostre guet estoit fait tous les soirs a cheual. Au moien de quoi, aussi tost que le guet estoit passé, ils venoient entrer dans nostre camp, faisant des maus innumerables. Le Roi en estant aduertí, ordonna que ceus qui auoient

accoustumé de faire le guet a cheual, le feroient desormais, a pied: & estoit nostre Camp si serré les vns contre les autres, qu'il n'i auoit pas vne place vuide. Et craignant le Roi que les Turcs n'entraissent a Cheual en nostre camp, il fit clorre tout le Parc a l'entour de grands & larges fossés, & sur iceus estoient ordonnés grād nombre d'Arbalestiers, & d'autres gens pour faire le guet toute la nuit: en cette maniere nous demourasmes longuement deuant Damiette: car le Roi ne trouuoit pas par son conseil, qu'il deust tirer plus outre, iusques a ce que le Comte de Poitiers son frere (que le vent auoit reietté en Acre, comme i'ai dit) fust reuenu: car il auoit avec lui tout l'Arriere-Ban de France: & fut la feste Saint DENYS passée, auant que le Roi en sceust entendre aucunes nouuelles. Au moien dequoi lui & nous ceus de l'armee en estoient a grand mal-aise; car on doutoit grandement qu'il fust mort, pource qu'il tardoit si longuement a reuenir. Et comme nous estions en telle peine, il me vint en memoire du bon Doyen de Mauru, duquel ie vous ai parlé deuant. Au moien dequoi ie deliberé en auertir le Legat, ce que ie fis: & lui contai comme par trois processions qu'icelui Doien nous auoit fait faire sur la Mer, Dieu nous auoit deliurés d'vn grand peril ou nous estions: parquoi ie conseillai au Legat de faire faire

faire le semblable, pour le Comte de Poitiers. Si creut le Legat mon conseil: & incontinent fit crier trois Processions, que lon feroit au camp, par trois Samedis. Et commença la premiere procession a la maison du Legat, & allasmes au monstier nostre Dame, dans la ville de Damiette, que le Legat auoit dedié en l'honneur nostre Dame, en la Mahommerie des Turcs: & a chacune procession qui fut faite, le Roi estoit tousiours present, & tous les autres gros Seigneurs, ausquels le Legat preschoit & donnoit courage de mettre a fin leur entreprinze. Au tiers Samedi arriua le Comte de Poitiers, avec tous ses gens: de quoi lon fit grand' ioye par toute l'armee: mais durant les deus premiers Samedis, il y eut si grand' tourmente en la Mer, deuant Damiette, qu'il sembloit que tout deust perir; en sorte qu'il y eut bien douze vingts vaisseaus, tant grands que petis qui furent tous brisés & perdus, & les gens qui les gardoient, tous noyés. Parquoi Dieu fit grand' grace au Comte de Poitiers, qu'il n'arriua point durant la tempeste de Mer, car autrement il eust esté mort & peri.

CHAP. XXIIII.

Comme apres que le Comte de Poitiers fut arriué à Damiette, le Roi delibera avec son conseil d'aller en Babyloine: & de ce qui lui aduint sur le chemin.

Quant le Comte de Poitiers fut arriué au camp, le Roi manda querir tous les Seigneurs & gens de son conseil, pour sçauoir s'il deuoit tirer plus outre, & quel chemin il deuoit prendre. & quant ils furent tous assemblés, le Roi leur demanda leur aduis, s'il deuoit aller en Alexandrie, ou en Babyloine.

Le Duc de Bretagne, avec plusieurs autres furent d'aduis que le Roi deuoit aller en Alexandrie, pource qu'il disoit que deuant icelle ville auoit vn beau port, ou les nauires pourroient arriuer seurement, & que par la aussi facilement on pourroit auoir des viures, pour aitailler le camp. Le Comte d'Arthois ne fut point de cette opinion: ains disoit que premier on deuoit aller assaillir la ville de Babyloine: & disoit vne raison tresbonne; c'est que Babyloine estoit la principale ville du Royaume d'Egypte, & que si elle estoit bien vigoureusement assaillie, on pourroit donner grand' crainte au Soudan, & a tous ceus d'Egypte; & en fin, que si la ville estoit prise, le demeurant se viendroit rendre au Roi sans attendre plus grand' guerre. D'auantage, que quant on veut mettre a mort le Serpent, on lui vient premierement a escacher la teste, ou est sa principale force, afin que le reste du corps soit de moindre resistance. Parquoi disoit il, ainsi deuons nous faire du Royaume d'Egypte. Le Roi trouua ce conseil meilleur

leur, que l'opinion du Duc de Bretagne, parquoy il delibera de le suiure. Si fit mettre tous ses gens en equipage pour aller: & partismes de Damiette enuiron le commencement du mois de Decembre. & n'allasmes pas longuement, quant nous trouuasmes vn fleuue qui sortoit de la grand' riuiere, qui estoit mal-aise a passer: parquoy le Roi fut contraint de sejourner la vn iour, attendant que le fleuue fust estouppé: ce qui fut fait assés aisement, rés a rés de la grand' riuiere. Ce pendant que le Roi seiournoit aupres du fleuue, le Soudan s'aduisa d'vne grand' finesse, pour empescher que nostre armee ne passast plus outre: Si enuoia au Roi cinq cens de ses Cheualiers Turcs les mieus montés, & mieus en ordre qu'il sceut eslire en son Camp: lesquels dirent au Roi qu'ils auoient laissé le Soudan, comme mal contans de lui, & qu'ils estoient venus pour le secourir. Le Roi les reçut benignement, sans faire semblant de rien: combien qu'il entendoit bien pourquoy ils estoient venus. Si donnoient a entendre au Roi qu'il ne deuoit point aller en Babyloine, attendu que toute la puissance du Soudan estoit la: mais qu'il deuoit le combattre au pais où il estoit. Le Roi, sans prendre esgard a ces paroles, fit marcher son armee le iour S. Nicolas: & fit faire defense a tous ceus du camp, sur peine de rebellion, qu'il n'y eust per-

sonne qui mist la main sur les Turcs qui estoient venus du Soudan : mais il s'en repentit bien puis apres. Car quant iceus Turcs virent que nostre camp estoit parti, & que le Roi auoit defendu de ne leur mal-faire, ils s'en vindrent tous de grand courage courir contre vne grosse troupe de Templiers qui estoient en l'aduantgarde; & y eut vn des Turcs, qui alloit deuant les autres, qui vint frapper d'un coup de masse vn Cheualier des Templiers, & l'abatit par terre, deuant le Mareschal du Temple, qui en fut fort courroucé. Au moien de quoi, il s'escria qu'on courust apres ces Sarazins, pour les mettre a mort, & lui-mesmes piqua le premier, & tous les gens apres: les Turcs qui se veirent de toutes pars enuironnés, se voulurent mettre en fuite: mais nos Cheualiers estoient plus frais que les leurs: par quoi ils furent tous mis a mort, ou noyés en la Mer, sans qu'il en reschappast vn seul. Apres celle desconfiture, nostre armee tira tousiours auant, iusques a ce que nous vinsmes loger entre le fleuve de Damiette, & le fleuve de Rexi; mais auant qu'aller plus outre en mon histoire, ie vous veus comter du grand fleuve du Nil, afin que vous puissies mieus entendre ce que ie dirai ci apres.

CHAP. XXV.

Description du fleuve du Nil, et des choses merueilleses d'icelui.

Le

LE fleuve du Nil passe par le pays d'Egyte, & comme l'on dit il vient de Paradis terrestre : il est profond, & de grand' largeur, & court assés lentement : il est diuers entierement des autres riuieres : car il vient & court tosiours d'une mesme maniere, & ne croist point pour quelques eaus qui viennent choir dedans. Quant il est en Egypte, il fait sept branches, qui sont grans riuieres courans par toute l'Egypte : & quant se vient enuiron la S. Remi, ces sept branches s'epandent parmi le pays ; en sorte que tous les champs sont couuers d'eaus, & demeurent ainsi par aucun temps ; puis se viennent a retirer, comme elles estoient au parauant. Et a l'heure les Laboureurs du pais labourent leurs terres, a tout des charrues sans rouës, & y sement de toutes manieres de grains, qui se font si tres-beaus & fertiles, qu'on n'y scauroit demander d'auantage. Et ne scait-on la cause dont vient cette creuë d'eaus, sinon que Dieu l'a ainsi ordonné, sans aucune vertu naturelle. Et si le Nil n'arrousoit ainsi la terre, soiés certain qu'aucun fruit ne croistroit au pais d'Egypte, pource qu'il n'y pleut que de loing a loing, & les chaleurs y sont si tresgrandes, que tout seroit brullé autrement. Quant ce vient sur le soir, les gens du pais y viennent de toutes pars, pour auoir de l'eau pour boire : mais elle est si trouble, tant de sa nature,

D s

que pour la grand' presse & foule que lon y fait, que lon n'en sçauoit incontinent boire : mais ceus qui en puisent, y mettent dedans quatre amandes, ou quatre feues pillees, & le lendemain elle est claire & bonne a boire. Quant celui fleuve entre en Egypte, il y a des gens tous expres & acoustumés, qui se tiennent aupres de l'eau; comme vous pourriés dire les pescheurs des riuieres de ce pays ici, lesquels au soir iettent leurs rets au fleuve, & le matin quant ils les tirent, ils y trouuent plusieurs sortes d'espicerie, que lon vend par deçà au poix: comme Canelle, Gynembre, Reubarbe, Lignum aloës, & plusieurs autres. & me disoient les gens du pays, que toutes ces choses venoient du Paradis terrestre, & que le vent les abat des arbres qui y sont, ne plus ne moins comme il fait choir les fruits & arbres secs es forests de ce pays ici. Et ce qui cheoit dans le fleuve, l'eau l'ameine tant qu'il est arresté par les rets qui sont tendus, comme dit est. Et i'entendis de plusieurs au pays de Babyloine, que le Souldan auoit voulu sçauoir dont venoit icelui fleuve; & pour trouuer la source, furent ordonnés aucuns bien experts, lesquels estans bien equippés, de tout ce qui leur estoit necessaire, se mirent à suivre le haut du cours d'icelui fleuve, & furent si auant, comme il leur fut possible: & rapporterent iceus commis au Souldan, que ils auoient cheminé tant contremont

Peau, qu'ils estoient venus iusques a vn grand tertre de roches taillees: sur lequel tertre, il n'estoit possible de monter, tant il estoit difficile & mal raboté; & de ce haut tertre, disoiēt ils, que cheoit le fleuve; & leur sembloit aduis qu'au sommet de la montagne y auoit grand' quantité d'arbres: & sur le tertre ils virēt plusieurs belles sauages, de diuerses manieres, & façons estranges: comme Lyons, Oliphans, Serpens, & autres bestes qui les venoient regarder dessus la riue de l'eau, ainsi qu'ils alloient contre-mont. L'une des branches dudit fleuve vient passer en Alexandrie, & l'autre a Thubis, l'autre a Rexi, & la quatriesme a Damiette.

CHAP. XXVI.

Comme le Roi estant logé entre le fleuve de Rexi, & celui qui vient de Damiette, rencontra l'armée du Souldan qui lui empescha le passage.

POUR reuenir donques a nostre hystoire, le Roi avec toute son armee, vint loger entre celle branche qui vient de Rexi, & celle qui vient de Damiette: & trouua mes tout le pouuoir du Soudan, comme dit est, de l'autre costé de la riuiere de Rexi, pour nous garder & deffendre le passage: ce qu'ils faisoient bien aiseement: car il n'y auoit aucun passage, & n'eust-on sceu passer la riuiere sans nager: parquoi toute l'armée estoit arrestee, sans pouuoir aller plus outre.

A cette cause, le Roi trouua par con-

seil, qu'il deuoit faire vne chaussee au tra-
uers de la riuere, pour passer outre les
gens, & pour garder que les Sarazins qui
estoint de l'autre costé, ne fissent dom-
mager a ceus qui feroient ladite chaus-
see. Il fit faire deus beuffrois, qu'on appe-
loit Chats Chateils; pource qu'il y auoit
deus Chateils, deuât les Chas, & puis deus
maisons derriere, qui estoient pour rece-
voir les coups que les Sarazins iettoient
a tout des engins qu'ils auoient fait faire,
iusques au nombre de seize, lesquels de-
mouroient tous droits, & iettoient de
grosses pierres a merueilles, en sorte que
ils nous dommagerent grandement. Et
quant le Roi vit cela, il fit faire d'autres
engins, iusques a dixhuit, dont fut inuen-
teur & fauteur vn nommé Iousselin de
Cournault. & avec les engins nous com-
mençâmes a tirer les vns contre les au-
tres; mais ie n'ous onques dire que les
nostres fissent vn beau coup. Et fut com-
mencee la chaussee a faire la semaine del-
* c. gardoit uant Noel: & le Comte de Poitiers* guer-
toit de iour lesdits Chats, & nous autres
Cheualiers la nuit. Mais autant de chaus-
sees que nos gens pouuoient faire, autant
en deffaisoient les Sarazins de leur part.
Car ils firent de leur costé de grand' ca-
ues par terre, & comme l'eau se reculoit
pour la chaussee qui se faisoit deuers
nous, icelles fosses se remplissoient d'eau
dont aduenoit, que tout ce que nous fa-
isions fait en trois semaines ou en vn

mois, les Sarazins gastoient tout en vn iour, ou en deus, & a coups de trait ils tuoient tous nos gens qui portoient la terre pour faire ladite chauffee.

CHAP. XXVII.

Le Souldan de Babyloine mort, les Sarazins esleurent Scecedun: & des faictis des deux costés.

ET deués sçauoir, qu'apres la mort du Soudan de Babyloine, qui mourut de la maladie qui lui print deuant la ville de Hamault, comme vous a esté conté ci dessus, les Turcs & Sarazins firent leur gouuerneur vn Sarazin, qu'on appelloit Scecedun, fils du Seic, qui vaut autant a dire en leur lāgage comme, Fils du Vieil: lequel estoit tenu l'un des meilleurs & vail lants Cheualiers de toute Payennie, & lui portoient grād hōneur les Sarazins, pour la prouesse qu'il auoit tousiours eue. Il portoit en ses banieres les armes de l'Empereur, qui l'auoit fait Cheualier: & estoit sa banniere bandee, dont en l'une des bandes il portoit pareillement les armes du Soudan de Halappe: & en l'autre bande de l'un costé estoient les armes du Souldan de Babyloine. Celui donques Scecedun s'aduisa d'une grand' entrepri se: si enuoia vne partie de ses gens par de uers Damiette, pour passer la riuere, en vne petite ville nommee Sourmesac, qui est sur le fleue de Rexi: & le propre iour de Noel vindrent arriuer aupres de nostre camp, & commencerent a nous es-

carmoucher ; en sorte qu'ils nous vindrēt assaillir iusques en nostre Parc : & plusieurs de nos gens qui s'estoient escartés par les champs , furent par les Sarazins mis a mort , ou detenus prisonniers. Et moi estant a table pour disner , avec mon compaignon Pierre d'Auallon , a l'heure que lesdits Sarazins arriuerent , me fist soudainement armer , pour aller contre eus , & mon compaignon aussi , avec grand' troupe de nos gens ; & estans venus au lieu ou les Sarazins combattoient , trouuasmes qu'ils auoient desia mis par terre , a force de grands coups , monsieur Peron nostre hoste , & le seigneur du Val son frere , qui estoient allés aus champs , & les emmenoiēt liés tous deus ensemble : mais il leur aduint si bien , qu'a nostre venue , par nostre moien , ils furent si bien secourus , qu'ils furent rescous d'entre les mains des Sarazins ; & ramenastes ces deus bons Cheualiers en nostre ost. Les Templiers qui entendirent les cris de la meslee , vindrent au secours , & le firent si tres-bien que merueilles , en sorte que nonobstant quelque resistance , les Sarazins furent contrainsts se retirer : mais tous les iours ils nous venoient donner l'alarme en nostre camp , iusques a ce que le Roi l'eust fait clorre de fossés du costé de Damiette , depuis le fleue qui vient dudit costé de Damiette , iusques au fleue de Rexi. En ce mesme temps , le Roi fut aduertī , par ses Espies , que Scecedun

s'estoit vanté qu'il mangeroit en la tente du Roi dedans le iour de la S. Sebastien, qui prochainement venoit. A cette cause le Roi delibera d'y prendre garde: si fit serrer ses gens-d'armes dans le camp: & donnant ordre a tout son equipage, commit le Comte d'Artois son frere, pour garder les Beuffrois & engins de guerre. Et lui, avec le Comte d'Anjou, furent pour garder le camp, du costé deuers Babyloine. Le Comte de Poitiers, & nous Seneschal de Champagne, fumes ordonnés pour la garde du costé de deuers Damiette; & cela fait ne tarda gueres que Scecedun fist passer ses gens en l'isle qui estoit entre le fleuve de Damiette, & le fleuve de Rexi, en laquelle isle estoit nostre camp logé: & fit icelui Scecedun ordonner ses batailles, qui tenoient depuis l'un des fleuves, iusques a l'autre. Le Comte d'Anjou, qui auoit ses gens logés vis a vis de la venue des Sarazins, leur courut sus vaillamment: en maniere qui les mit en fuite, & en furent plusieurs tués, & les autres noyés dans lesdits fleuves. Combien qu'encores en ladite isle demoura grand' troupe desdits Sarazins, que nos gens n'osoient approcher, a cause de plusieurs & diuers engins qu'ils auoient, dont ils nous faisoient grand dommage, en tirant tousiours contre nous. En ce conflict le Comte Guy de Ferrois estoit en la compagnie du Comte d'Anjou, & fit de merueilleus faits d'armes: en sorte que lui &

ses Cheualiers passerent la premiere bataille des Sarazins, maugré eus, & vindrent iusques a la seconde bataille, ou ils firent de grans prouesses: mais en fin ledit Comte Guy fut mis par terre, & eut la iambe brisée, & fut ramené par deus de ses Cheualiers hors de la bataille. Et vous assure qu'a grand' peine peut on tirer de la bataille le Comte d'Anjou, tant il estoit aïpre & courageus; en sorte que plusieurs fois ie le vis en danger de mort. & depuis celle iournee il fut tousiours tenu pour vaillant Prince. Du costé ou le Comte de Poitiers estoit, vint arriuer vne grand' bataille de Sarazins, qui nous assaillirent vigoureuement; mais foies certains qu'ils furēt tresbien receus, & seruis de mesme; en sorte que besoin leur fut de s'en retourner par la mesme voye dōt ils estoient venus, avec grosse perte de leurs gēs, que les nostres auoient deffaits & mis a mort; & nous retournaśmes en nostre cāp, avec peu de perte de nos gens.

CHAP. XXVIII.

De fen Gregeois ietté par les Sarazins.

VN soir aduint, que les Sarazins amenerēt vn engin, qu'ils appelloient la Perriere, qui estoit grand & terrible, pour le dōmage qu'il nous faisoit; & fut mis ice lui engin vis a vis de nos Chats Chateils, desquels auōs parlé ci dessus: & quāt messire Gautier de Curelle bon Choualier, & moi qui auois la charge de garder lesdits

Chats Chateils, vismes ledit engin, nous
fusmes grandement esbahis: car les Sara-
zins commencerent a ietter contre nous
Feu gregeois, en si tres-grande quantite,
que c'estoit la chose plus espouuantable
que ie veisse oncques. Quant le bon Che-
ualier messire Gautier mon compaignon,
vit le gros danger ou nous estions, il s'es-
crie, disant: Seigneurs nous sommes tous
perdus a iamais, si Dieu ne nous aide. Car
si les Sarazins brulent nos Chats Cha-
teils, incontinent nous mesmes serons au-
si ards & brusles, & ne scaurions euitel tel
inconuenient. D'autre part si nous lais-
sons ici nos gardes, & nous retirons, nous
serons tenus pour Cheualiers recreus, &
viurons a grand' honte le demeurant de
nostre vie. Parquoi me semble qu'il vau-
mieux mourir vertueusement, que viro
deshonorablement. Et pource qu'il n'est
aucun qui nous puisse garentir de ce grand
peril, que Dieu seul, ie vous conseille, &
vous prie tous, que toutesfois & quantes
que les Sarazins nous ietteront le feu gre-
gois, que chascun de nous se iette sur les
coudes, a genous, & criens merci a nostre
Seigneur, en qui est toute puissance, qu'il
nous deliure du danger ou nous sommes
a present. Et tantost que les Sarazins com-
mencerent a ietter le premier coup de
feu, nous nous mismes a genous sur les
coudes, ainsi que le preud'homme nous au-
oit enseigne, & cheus le feu cette premie-

se foït entre nos deus Chats Chateils, en vne place qui estoit deuant, laquelle nos gens auoient faite pour estoupper le fleuve: & incontinent fut estaint le feu, par vn homme qu'auions propice a ce faire. Et la maniere de ce feu Gregois estoit telle, que quant il estoit ietté, il estoit gros deuant comme vn tonneau, & par derriere faisoit vne queue longue d'vne aune & demie: il faisoit tel bruit a venir, qu'il sembloit que ce fust foudre du Ciel, & me sembloit vn grand Dragon volant en l'air: & si rendoit si grand' clarté, que dans nostre Camp il faisoit si cler comme le iour, tant y auoit grand' flamme de feu. Et celle nuit nous en fut ietté trois fois, avec ladite Perriere, & quatre fois avec l'arbaleste a tour. Et toutes les fois que le bon Roi S. Loys voyoit que les Sarazins nous iettoient ainsi le feu, il se iettoit par terre, & tendoit ses mains, la face leuee au ciel, criant a haute vois a nostre Seigneur, & en pleurant a grosses larmes, disoit: Beau sire Dieu omnipotent, garde moi, & toute ma gent, & croi certainement que les prieres du bon Roi nous sortirent de ce grand peril, & a chascune fois que le feu estoit cheut deuant nous, il nous enuoyoit vn de ses Chambellans, pour sçauoir en quel estat nous estions, & si le feu nous auoit point greués.

Vne fois que les Turcs tirerent le feu, il vint choir aupres des Chats Chateils, que

que les gens de monsieur de Courtenai gardoient : & frappa en la riuë du fleuve qui estoit la deuant, & venoit droit a eus tout ardent : & راستoft vint vers nous courant vn Cheualier de celle compagnie, criant hautement : Aidés nous, Sire, ou nous sommes tous ards : car voici vne grand' haye de feu Gregeois, que les Sarazins nous ont ietee, qui vient droit a nostre Chateil. Incontinent nous accourusmes celle part, & estaignismes le feu, a grand mal-aïse : car les Sarazins nous tiroient de l'autre part tout a trauers traits & pilots, dont nous estions tous plains. Le Duc d'Anjou guettoit de iour les Chats Chateils, & faisoit tirer avec arbalestes de carreaus dans le Camp des Sarazins. Et moi, & ceus de ma compagnie faisons le guet de nuit, qui nous tenoit en grand' peine & souci : car les Turcs auoient desia brisé & froissé nos taudeis & gardes. Si aduint que ces trahistres Sarazins amenèrent deuant nos gardes, leur Perriere en plain iour, & commencerent a ietter force Feu gregeois sur la chaussée du fleuve, vis a vis de nos taudeis & gardes : tellement que nul de nos gens ne s'osoïent monstrier ne trouuer enuiron nos Chats Chateils : & tant continuellement nous ietterent le feu, qu'ils bruslerent nosdies Chats Chateils : dequoi le Duc d'Anjou, qui en auoit la garde, fut si marri, qu'il se vouloit mettre dans le feu pour l'estain-

dre, mais il fut retiré par ses gens. Et de cette infortune aduenue le iour, louasmes Dieu moi & mes Cheualiers: car si les Sarazins eussent attendu a la nuit de faire leur entreprise, nous eussions esté tous ards & bruslés.

Le Roi voyant lui & ses gens en telle destresse, en danger de tout perdre, voulut pouruoir a tel inconuenient. Au moyen dequoi (pource qu'on ne pouuoit trouuer aucun bois la pres) il fit dire que chacun apportast tout le marrain des vaisseaux qu'ils auoient sur Mer, chacū pour sa part, pour faire vn autre Chat Chateil: ce qui fut fait: & chacun apporta dudit marrain selon son pouuoir. & fut estimé valoir dix mille liures quant tout fut assemblé. Au moyen dequoi ie laisse a penser aus lecteurs, combien de bastiaus furent gastés, & en quel danger nous estions detenus. Quant le Chat Chateil fut fait & accompli, le Roy ne voulut pas qu'il fust mis ne planté, que iusques au iour que le Comte d'Anjou son frere deuoit faire le guet, & commanda qu'il fust mis au propre lieu ou les deux autres auoient esté bruslés: & ce faisoit il, afin de recouurer l'honneur de sondit frere: au guet duquel (comme dit est) auoient esté bruslés les deus autres: & ainsi qu'il pleut au Roy, il fut fait. Quant les Sarazins virent nostre Chat Chateil, ils tirerent tous leurs engins, dont ils en auoient seize, & les couplèrent

plerent ensemble, en façon que tous tiroient contre nostre Chat Chateil: & tellement besongnerent que nos gens commencerent a craindre, & n'osoient aller ne venir a l'entour dudit Chat Chateil, pour la doute des pierres qu'ils tiroient. Et quant les Sarazins coneuvent la crainte de nos gens, ils adresserent leur Perriere droit a nostre Chat Chateil, en sorte qu'en peu de temps, il fut bruslé comme les autres.

CHAP. XXIX.

Comme vn Beduyn enseigna vngué pour passer la riuiere: & comme le Comte d'Archois ayant baillé la course a ceus qui gardoient le gué, & poursuui au trauers la ville de la Massourre, fut tué en repassant par ladite ville: & de la cruelle bataille qui fut faite par le Roy contre les Sarazins: & comme le Roy celle nuit logea au lieu dont il auoit chassé les Sarazins.

LE Roy estant aduertí que le Chat Chateil estoit bruslé, lui & tous ses gens furent en grand trouble. Au moyen dequoi il fit appeler tous les Barons, pour auoir conseil de ce qu'il deuoit faire. Et estans assemblés lesdits Barons deuant le Roy, ne scauoient quel conseil lui donner: car ils voyoient bien qu'il n'estoit pas possible de faire chaussee pour passer aux Turcs & Sarazins, par ce que nos gens

n'en pouuoient tant faire d'une part, comme les Sarazins en desrompoient de l'autre part. Et alors messire Imbert de Beauieu Connestable de France, yvint dire au Roi, qu'un homme Beduyn estoit venu a lui, & lui auoit dit que si lon lui vouloit donner cinq cens besans d'or, qu'il nous enseigneroit un bon gué a passer a cheual bien aiseement. A quoi le Roi respondit, que tres-volontiers il s'accordoit, pourueu que le Beduyn dist verité. Si fut amené ledit Beduyn deuant le Roi: mais oncques il ne voulut monstrier le gué, que premier il n'eust les cinq cens besans qui lui auoient esté promis: & de fait il fut arresté que le iour de Carefme prenant, icelui Beduyn nous monstreroit le gué. A cette cause le Roi ordonna que le Duc de Bourgogne, avec les seigneurs d'Outre-mer, garderoient nostre Camp, de peur des Sarazins, & que lui & ses trois freres, avec leurs gens a cheual, iroient voir & essayer le gué que le Beduyn leur deuoit monstrier. Quant se vint donc ledit iour de Carefme prenant, le Roi avec ses gens se mit en bon equippage de guerre, & cheuauchasmes droit au gué, ainsi que le Beduyn nous conduisoit: & en allant, il y auoit aucuns de nos gens qui se tiroient pres de la riuie du fleuve, & pource que la terre y estoit lubrique & mouillée, ils cheoient dans le fleuve, & en furent plusieurs noyés en telle maniere: & entre les autres se noya

noya messire Ian d'Orleans le vaillant Cheualier, qui portoit baniere. Quant nous fusmes arriués au gué, nous aperceumes de l'autre part du fleuve, bien trois cens Sarazins montés a cheual, qui estoient là pour garder le passage. Mais sans crainte nous entraumes dedans le fleuve, & trouuerent nos Cheuaus assés bon gué, & ferme terre. Si tirasmes tousiours contre mont le fleuve, iusques a ce que nous vinsmes a l'autre rive, & passasmes sans aucun danger: & quant les Sarazins nous virent ainsi passés, ils tournerent le dos, & se mirent en fuite. Le Comte d'Arthois, frere du Roi, qui conduisoit la seconde bataille, courut apres avec ses gens: de quoi les Templiers, qui estoient a l'avantgarde, furent fort marris a l'encontre du Comte d'Arthois, pource qu'il leur faisoit honte & villanie, d'aller deuant eus: & commencerent a lui crier, qu'il auoit grand tort. Toutesfois le Comte n'en fit aucun semblant. Et quant les Templiers virent cela, pour euitier plus grand' infamie, ils se mirent a courir tous d'un accord apres le Comte d'Arthois, & suivirent les Sarazins qui s'enfuyoient deuant eus, & les firent passer parmi la ville de la Massourre, les mettant aus Champs par deuers Babyloine: mais quant nos gens cuiderét retourner arriere, les Turcs leurs lançoient par atrauers des rues qui estoient fort estroites, force traits, & gros-

ses pierres: en sorte que le Comte d'Arthois y fut tué, & le sire de Couci, qu'on appelloit Raoul, & plusieurs autres Cheualiers, iusques au nombre de trois cens. Et les Templiers, ainsi que le maistre Capitaine me dit, perdirent bien enuiron quatorze vingts hommes d'armes & de Cheual. Au lieu ou j'estois avec mes gens d'armes, vindrét arriuer vne grosse troupe de Sarazins, qui estoient fortis de leur camp, pour venir secourir les autres: mais nous les contraignismes a force d'armes de reculer: & les chassâmes iusques en leurs loges. Et en cette chasse i'apperceus vn grand Sarazin qui montoit sur son Cheual, & lui tenoit le frain de son Cheual vn sien Cheualier, & ainsi qu'il mit les mains a la selle pour vouloir monter, ie lui donnai de mon espee par dessus les esclles, tant comme ie la peus mettre auant: en sorte que de ce coup il cheut mort par terre. Quant le Cheualier qui lui aidoit a monter vit son seigneur mort, il l'abandonna, & me vint guetter au retour, si me donna de son glauiue si grand coup entre les espaules, qu'il me ietta sur le col de mon cheual: & me tenoit si pressé, que ie ne pouuois tirer mon espee que i'auoye ceinte. Au moyen dequoy, ie fus contraint de tirer vne autre espee, qui pendoit à la selle de mon cheual, laquelle me fit bien mestier. Mais quant le Sarazin vit que i'auois mon espee au poing, il tira son

son glaiue a lui, que i'auoye saisi, & s'en fuit. Or aduint que moi & mes Cheualiers nous trouuasmes hors de l'ost des Sarazins, pour nous cuider retirer: & en retournant, trouuasmes par ci & par là, bien pres de six mille Sarazins, qui s'estoient mis aus champs, & auoient abandonné leurs loges: & quant ils nous eurent apperceus ainsi a l'estart, ils nous vindrent courir sus tres-vigoureusement, & nous firent si grief assaut qu'ils tuerent messire Hugues de Trichetel, seigneur Desconfians, qui portoit la baniere de nostre compagnee: & pareillemēt prindrent prisonnier messire Raoul d'Vbanon de nostre compagnee, lequel auoit esté abatu a terre: & ainsi que les Sarazins l'emmenoient, & moy & mes Cheualiers le reconumes, & l'allasmes recourre & deliurer d'entre les mains desdits Sarazins. Et en reuenant de celle bataille, plusieurs de nos gens se commencerent a rallier, & se mettre ensemble avec nous: mais les Sarazins nous reuindrēt a courir sus a grand force: & a leur arriuee me donnerent de si grans coups, que mon Cheual s'agenoilla par terre, du grand pois qu'il sentoit, & me iesterent outre par dessus les oreilles de mon cheual: & m'eussent tué les Sarazins, n'eust esté messire Arnaud de Comenge Vicomte de Couzerans, qui me vint secourir tres-vaillamment: & pour la grand' vertu & prouesse qui estoit en

E

lui : il auoit laissé ses Arbalestiers qu'il conduisoit au Camp , avec le Duc de Bourgoigne , & auoit suivi le Comte de Poitiers, lequel il ne vouloit abandonner en aucun grand affaire. Et depuis qu'il m'eut donné ce secours , il ne fut iamais en iour de ma vie, que ie ne l'aimasse tres-affectueusement.

Après que ie fus rescous des Sarazins, ledit Vicomte de Couzerans & moi, pour attendre le Roi qui venoit , nous retirâmes auprès d'une maison qui auoit esté abatuë, & ce pendant ie trouuai façon de recouurer vn Cheual. Mais ainsi que nous estions auprès d'icelle maison , voici venir derechef vne grosse troupe de Sarazins courans contre nous : & pource que ils virent nos gens au derriere de nous, ils passerent tout outre, pour aller a eus : & en passant, ils me ietterent a terre, mon escu hors de mon col , & passoient dessus moi, cuidans que ie fusse mort, dont il n'en faillait gueres. Et quant ils furent passés, icelui messire Arnaud de Commenge, après auoir bien combatu les Sarazins , reuint vers moi, & me releua sus : & puis nous en allâmes tous deus , iusques aus murs de celle maison deffaitte.

A ces murs, se vindrent rendre a nous messire Hugues Descoffe , messire Ferreis de Loppei , messire Menaut de Menoncourt , & plusieurs autres : & là les Turcs nous vindrent assaillir de toutes parts, de
plus

plus grand' force que iamais: en sorte que la plus grand' partie d'eus entrèrent iusques dedans la maison ou nous estions, & combattirent longuement contre nous main a main: tellement que pour le grand nombre qu'ils estoient, nous eusmes grâd' peine a nous deffendre. Mais les Cheualiers qui estoient avec nous se mirent a frapper si couragement sur les Turcs, que c'estoit merueilles: dont ils furent grandement loués de tous ceus qui les virent, & qui en oyrent parler. Là fut nauré messire Hugues Descoffe, de trois grand's playes au visage, & en autres endroits de son corps. Messire Raoul, & messire Ferreis furent aussi blessés par les espauls; tellement que le sang sorroit de leurs playes a grand randon. Messire Corat d'Esmercy fut nauré parmi le visage, d'une espee qui lui couppa le nés, tant qu'il cheoit sur la bouche. Messire Arnaud de Commenge fut nauré en deus lieux de son corps, aus espauls, & sur l'un des bras. Nous estans en ce dur conflit, messire Errat me vint dire: Sire, si vous ne pensiez que ie le fisse pour m'en fuyr, & vous abandonner, ie vous irois querir monsieur le Comte d'Anjou, que ie voi là en ces champs. & ie lui respondis: messire Errat, vous nous feriez grand bien & honneur, si vous nous alliés querir aide pour nous sauuer les vies, car la vostre est bien en aduventure: aussi disois-je vrai, car il mou-

rut de celle blessure, & tous furent de cette opinion qu'il nous iroit querir secours. Lors messire Errat s'en courut au Comte d'Anjou, lui requerir qu'il nous voulsist secourir, au danger ou nous estions. Il y eut vn grand Seigneur avec lui, qui le voulut garder de venir a nostre aide: mais le bon Comte n'en voulut rien faire: ains soudain tourna son Cheual, & accourut droit a nous, avec plusieurs de ses gens qui le suivirent. Et quant les Sarrazins les veirent venir, ils nous laisserent, & se mirent en fuite, en emmenant avec eus messire Raoul d'Vbanon, lequel fut soudainement rescous, & ramené blessé en plusieurs endroits, & en piteux point.

Nous n'eulmes gueres attédu là, quant vismes arriuer le Roi, accompagné de grand nombre de gendarmerie, faisant si grand bruit, qu'il sembloit que le Ciel & la terre se deussent assembler, tant il y auoit de trompettes, clérons, & cors qui sonnoïét. Il s'arresta sur vn haut chemin, & fit arrester toute sa gent aussi, & commença de les enhorter & prier de bien faire. Son heaume estoit tout doré, & en sa main tenoit vne espee d'Almaigne toute nue: & vous promets que ie ne vis onques si bel homme comme il estoit: car il apparoiſſoit par dessus tous les autres depuis les espaules: & seroit chose difficile a croire, comme tous les Gensdarmes prenoient

noient grand courage de batailler, voyant le Roy en tel estat: en maniere que plusieurs Cheualiers, sans attendre le Roi, se vindrent meller parmi les Turcs, & les assaillirent courageusement. Le Roi s'auancoit tousiours: & quant il fut pres des Turcs, la bataille recommença si durement que c'estoit vne chose bien estrange a regarder: & deus le auoir qu'a ce coup là, lon vit faire plus de beaux faits d'armes, que l'on ne fit oncques, en tout le voyage d'Oltre mer, tant d'un costé que d'autre. Car nul ne tiroit dard ne trait, ne autre * artillerie: mais se combattoit on ^{c. engin} main a main, tout melle l'un parmi l'autre, a grands coups d'espees, & de masses. ^{de force.} Et me rardoit mout grandement, & a mes Cheualiers, tous blessés que nous estions, que nous n'estiôs a la bataille avec les autres. Et tantost reuint vers moi vn mien Escuyer, qui s'en estoit fuy a toute ma baniere, par le moyen duquel ie fus remonté sur vn cheual Flamant qu'il m'amena, & sans faire arrest, m'en courus droit ou estoit le Roi, & me mis a son costé. Le Roi faisoit merueilles de combattre: en sorte que plusieurs fois se voulut aller frapper au fort de la bataille: mais le bon preud'homme messire Ian de Valleri, l'en retiroit tous les coups: & lui conseilla qu'il se tirast a costé a main dextre, vers le fleuve: afin que si aucun danger suruenoit, qu'il peust auoir secours du Duc de

Bourgoigne, & de l'armée qui gardoit le Camp, que nous auions laissé au partir. Et aussi afin que ses gens se peussent refreschir, & auoir a boire: car il faisoit vn extreme chaut. Alors le Roi fit retirer ses Barons & Cheualiers, & autres gens de conseil, qui estoient en la bataille des Turcs: & tantost qu'ils furent venus deuers lui, il leur demanda conseil de ce qu'il deuoit faire: & plusieurs responderent, que le bon Cheualier messire Ian de Valleri, qu'il auoit avec lui, l'auoit tresbien conseillé, & qu'il le deuoit ainsi faire. Lors le Roi se tira vers le fleque: mais il n'y eut gueres arresté, quant voici venir messire Imbert de Beauieu, Connestable de France, qui dit au Roi, que son frere le Comte d'Arthois estoit en grand' presse, & durement assailli des Turcs, en vne maison a la Massourre, & se deffendoit a merueilles: toutesfois qu'il auoit grand besoin d'estre secouru, & supplioit le Roi lui donner aide. Le Roi respondit au Connestable qu'il picquast deuant, & il le suiroit apres. Je di aussi au Connestable, qu'en tel affaire ie voulois estre de ses Cheualiers, pour le suivre: dont il me mercia de bon cœur. Et incontinent commençastes à picquer vers la Massourre, passant parmi la bataille des Turcs: au moyen de quoi plusieurs de nostre compagnie furent tantost departis l'un de l'autre, par la grand' force des Turcs. Et vn peu apres

voici

voici venir vn Sergent a masse au Conestable, avec qui i'estois, & lui dit que le Roy estoit arresté des Turcs, & en grand danger de sa personne: & a l'heure qui fut bié esbahis, ce fut nous: en sorte que nous estions en grand' peine pour le Roi: car entre le lieu ou il estoit, & nous, y auoit bien enuiron mille ou xii. c. Turcs parmi lesquels il nous conuenoit passer: & nous n'estions que six de nostre part. Lors ie m'aduisé de dire au Conestable, qu'attendu que nous ne pouuions passer parmi la foule des Turcs, qu'il seroit bon d'aller passer au dessus d'eux: ce que nous fismes incontinent, & nous mismes a courir tout au long d'un grand fossé qui estoit entre nous & les Turcs: & soyés certains que s'ils se fussent aduisés de nous, ils nous eussent tués & occis sans merci: mais ils entendoient au Roi, & aux autres grosses batailles. Et ainsi que nous arriuasmes, nous vismes que le Roy s'estoit retiré au haut du fleuve, & que les Turcs en emmenaient les autres batailles, & s'assembloyent toutes leurs batailles, avec les batailles du Roi sur le fleuve, & là y eut vne pitieuse assemblée: car la pluspart de nos gens, pource qu'ils se tenoient des plus foibles, cuidaient passer a nous deuers l'ost ou estoit le Duc de Bourgoigne, mais il ne leur estoit possible: car les Cheuaux estoient si las & trauaillés, & la chaleur estoit si grande, qu'ils n'auoient puissance

de rompre la force de l'eau. Au moyen de-
quoi, plusieurs estoient noyés & peris : en
sorte que nous voyons l'eau toute couuer-
te de picques, lances, escus, gens, & che-
uauls qui perissoient & se noyoyent. Quāt
nous vismes cette grand' infortune, & pi-
teux estat, qui couroit sur nos gens, ie
vins au Connestable, & lui di: qu'il seroit
bon que nous demourissions deça le fleu-
ue, pour garder vn petit pont, qui estoit là
pres : car (disois- ie) si nous le laissons sans
garde, les Turcs viendront charger sur le
Roy par deça : & si nos gens sont assaillis
vne fois par deus lieus, nous pourrions
bien auoir du pire. A mon conseil s'arre-
sta le Connestable, & demourasmes par
deça le fleuue, pour garder icelui petit
pont. Et soyés certains que celle iournee
le Roi fit des plus' grands faits d'armes,
que iamais l'aye veü faire en toutes les
batailles ou ie fus onques : & disoit-on a-
pres la bataille, que si n'eust esté sa per-
sonne, nous eussions esté tous perdus, &
morts a celle iournee: & ne croi point que
a l'heure sa vertu & force ne lui fust dou-
blee, par la grace de Dieu : car il ne se fai-
gnoit point de se mettre aus dangers &
perils de la bataille : & là ou il voyoit ses
gens en destresse, il se venoit frapper par-
mi, pour les secourir : & tant donnoit de
coups d'espee, & de masse, que les Turcs
n'osoient approcher de lui. Et me conte-
rent vn iour le sire de Courtenay, & mes-
sire

frere Ian de Salonay, qu'ils auoient veu que six Turcs s'estoient adressés au Roi celui iour, & l'auoient prins a force par le frain de son cheual, & l'emmenoient: mais le vertueus Prince, voyant le danger ou il estoit, s'esuertua de tout son pouuoir, & par grand courage frappa sur les Turcs qui le tenoient, en maniere que lui seul, se deliura de leurs mains en bres.

Après que nous eusmes demouré vn peu audit poncez, pour garder que les Turcs ne passassent, le bon Comte Pierre de Bretagne vint arriuer à nous, qui venoit de deuers la Massourre, là ou il y auoit eu vne autre merueilleuse escarmouche, & estoit tout blessé au visage, tellement que le sang lui sortoit de la bouche en grand abondance, comme s'il eust voulu vomir de l'eau, qu'il eust eue en la boueche: il estoit monté sur vn gros courtaut, qui estoit assés farouchie, & estoient routes ses renes brisées & rompues, atachees à l'arçon de sa Selle, & tenoit son cheual a deus mains par le col, de paour que les Turcs qui le suiuoient derriere, ne le fissent choir de son cheual: toutesfois il sembloit bien qu'il ne les doutoit pas grandement, car souuent il se tournoit vers eus, & leur disoit paroles en signe de moquerie. Enuiron la fin de celle bataille, vindrent encores vers nous le Comte Ian de Soissons, & messire Pierre de Nouille, qu'on appelloit Cayer, qui assés auoient

souffert de coups , a celle iournee , & estoient demourés derriere : & quant les Turcs les virent venir , ils cuidèrent aller au deuant d'eus : mais quant ils nous eurent apperceus , gardans le poncel , il les laisserent passer. Quant le Comte de Soissons , qui estoit mon cousin germain , fut arrivé au poncel , ie lui di : Sire , ie vous prie que demouries ici pour garder ce pont , & vous ferés très bien : car si vous le laissés , les Turcs que vous voyés là deuant nous , se viendront frapper parmi ; & ainsi le Roi demourera assailli par derriere & par deuant. Et alors il me demanda s'il demourroit , si ie voudrois aussi demourer avec lui : & ie lui respondis qu'ouy volontiers. Et a l'heure le Connestable , ayant entendu nostre accord , me vint a dire , que ie gardasse bien ce passage sans partir : & qu'il nous alloit querir secours. Et ainsi que i'estois là entre mon cousin le Comte de Soissons , & messire Pierre de Nouille , voici venir un Turc , qui venoit de deuers l'armee du Roi , qui vint frapper par derriere messire Pierre de Nouille , & lui donna si grand coup d'une grosse masse pesante , qu'il le coucha sur le col de son cheual : & puis print la course par atrauers du pont , & s'en fut deuers la gent , cuidant que nous le suivrions apres , & abandonnerions le pont , afin qu'ils le peussent gagner. Mais quand les Turcs virent que nous ne voulions pas laisser le pont , ils se mirent

mirent a passer le ruisseau, en sorte qu'ils demourerent entre le ruisseau & le fleuve. Et quant nous les vismes passés, nous nous approchâmes d'eux: en maniere que nous estions prests & delibérés de leur courir sus, s'ils se fussent plus auancés pour venir vers nous.

Au deuant de nous, il y auoit deux Heraus du Roi, dont l'un auoit nom Guillaume de Bron, & l'autre Ian de Gaymaches, lesquels furent durement assaillis des Turcs qui auoient passé le ruisseau: & amenerent grand nombre de gens de pied, qui estoient villains du pays; qui leur iettoient mortes de terre, & grosses pierres a tour de bras: & en fin ils allerent querir vn autre villain Turc, qui leur ietta trois fois le feu Gregois, & a l'une des fois, le feu prit a la robe de Guillaume de Bron: mais tantost il l'estaignit, dont besoing lui fut: car s'il se fust allumé, il l'eust tout brulé. Et ne cessoient ces Turcs, de tirer pilles & traits a ces deus Heraus: en sorte que nous estions tous couuerts des traits, qui eschappoient ausdits Turcs. Or m'aduint que ie trouuai la pres, vn gaubison decouppé, qui auoit esté a vn Sarazin, lequel ie prins, & mis le fendu deuers moi, pour en faire escu, & me seruit bien a ce besoing: car autrement i'estois mort, & encores fus-je blessé en cinq lieux de mon corps, & mon cheual en quinze. Vn peu apres arriua vers moi vn

de mes Bourgeois de Ionuille, qui m'apporta vne banniere a mes armes, & vn grand cousteau de guerre, dont ie n'auois point pour l'heure. Et estant ainsi équipé, ie me mis a courir droit a ces villains Turcs, qui tenoient en presse les deus Heraus : mais quant ils nous virent venir, ils s'en fuirent, sans nous oser attendre.

Aduint que sur le soir enuiron Soleil couchant, le Connestable nous amena les Arbalestiers du Roi, a pied, lesquels se rengerent au deuant de nous: & nous qui estions a cheual, descendismes, & nous mismes a pied, en l'ombre des Arbalestiers : & quant les Sarazins nous apperceurent ainsi en ordre, ils s'en fuirent incontinent, & nous laisserent en paix : & lors me dit le Connestable, que nous auions tref-bien fait d'auoir ainsi gardé le poncel, & que ie m'en allasse deuers le Roi sans aucun doute, & que point ne l'abandonnasse iusques a ce qu'il seroit descendu en son pauillon, ce que ie fis : & tantost que ie fus arriué deuers le Roi, vint a lui messire Ian de Valleri, & lui fit vne requeste, qui estoit: que le Sire de Chastillon lui supplioit qu'il lui donnast l'arriere garde: ce que le Roi lui ottroya moult volontiers: & cheminoit tousiours le Roi pour s'aller rendre a son pauillon: & ie lui leuai son heaume de la teste, & lui baillai mon chapel de fer: qui estoit beaucoup plus leger, afin qu'il prinst vent

vent. Et comme nous cheminions ensemble, vint vers nous frere Henri, prieur de l'hospital de Ronnay, qui auoit passé la riuere, & s'adressant au Roi, lui baisa la main toute armee, & lui demanda s'il sçauoit aucunes nouvelles de son frere le Comte d'Artois : & le Roy lui respondit, qu'ouy bien : c'est assauoir qu'il sçauoit bien que son frere estoit en Paradis : & alors frere Henri le cuidant reconforter de la mort de sondit frere, lui dit : Sire, onques si grand honneur n'aduint a Roi de France, comme a vous aujourd'hui, car par grand courage & hardiesse, vous & toute vostre gent, aués passé a nou vne grand' & roide riuere, pour venir combattre vos ennemis. Et tellement aués fait, que vous les aués chassés, & gagné le camp, avec leurs engins, dont ils vous faisoient grand' guerre, & si coucherés encore a ce soir en leurs logis : & le bon Roi lui respondit, que Dieu fust loué de ce qu'il lui enuoyoit : & en disant cela, lui commencerent a choir des yeus les grosses larmes a grand abondance : en maniere que tous ceus qui estoient presens, voyans ainsi plorer le Roi, par grand pitié & compassion, se mirent a plorer comme lui, en louant le nom de Dieu. Nous arriuasmes a nos logis, si trouuasmes vne grosse troupe de Sarazins a pied, qui tenoient les cordes d'une tente, laquelle ils destendoient a force, contre plusieurs de

nos gens qui la vouloient rendre: & le maistre du Temple qui auoit l'auant garde & moi, courusmes sus a cette chenaille, en sorte que nous les mismes en fuitte, & demoura la tente a nos gens: toutesfois il y eut dure meslee, & plusieurs gens qui estoient en grand' boubince, se trouuerent a grand' honte, les noms desquels ie ne mettrai point ici, & m'en deporterai pour le present, pource qu'ils sont maintenant morts, & nul ne doit mal dire des trespassez. Mais de messire Guyon Maluoisin, vous veus-je bien dire qu'il fit de grandes prouesses celle iournee: car le Connestable & moi le rencontraumes en chemin, venant de la Massourre, bien se maintenant, & si estoit assés poursuiui & pressé de pres: & ne plus ne moins que les Turcs auoient rebouté & chassé le Comte de Bretagne & sa baraille (comme ie vous ai denant dit) ainsi chassoient ils monsieur Guyon Maluoisin & sa gent. Toutesfois il eut grand los de celle iournee, car il se monstra vaillant & toute sa gent aussi, & n'estoit pas de merueilles: car i'ai depuis ouy dire a ceux qui scauoient & connoissoient bien son lignage, & tous les gens d'armes a peu pres, qu'il n'en falloit gueres que tous les Cheualiers ne fussent de son lignage, & gens qui estoient ses hommes, de foi & hommage lige: parquoy beaucoup plus grand courage auoient-ils a leur Capitaine.

Après

Après que nous eusmes chassés & desconfits les Turcs, les Beduyns, qui estoient grosse trouppes de gens, se vindrent ferir dans l'ost des Sarazins, & prindrent & emporterent tout ce qu'ils peurent trouver, & quo les Sarazins auoient laissé: dont ie fus grandement esbahi: car iceus Beduyns sont suiets & tributaires aus Sarazins. Toutes-fois ie n'ouis iamais dire, que pour auoir pillé les biens des Sarazins, qu'ils en eussent pis. Et disoient-ils, qu'ils auoient tousiours de coustume de courir aus plus foibles, & qu'ils estoient de la nature des chiens: que quant il en y a vn qui est battu d'un autre, & qu'il se met a crier, tous les autres lui courét sus. Et d'autant que l'occasion se presente a parler des Beduyns, ie ne veus mettre sous silence a vous dire quelles gens ils sont, & de leur condition.

CHAP. XXX.

Quelles gens ce sont que les Beduyns: de leur Loy, habitation & façon de faire.

Les Beduyns donques, sont gens qui viuent & habitent avec les Sarazins: mais ils tiennent autre maniere & façon de viure, car les Beduyns ne croient point en Mahomet comme font les Sarazins: mais ils tiennent & gardent la Loy Hely, qu'ils disent estre Oncle de Mahomet. Ils se tiennent aucunes fois es montagnes

& deserts: & croient fermement entr'eus, que si l'un d'eus endure la mort pour son Seigneur, ou pour quelque autre bonne intention, que son ame va en un autre meilleur corps, & plus parfait, & est dans icelui corps a plus grand' aise qu'elle n'estoit auparavant. Au moyen dequoi ils ne font cote de s'offrir à la mort. Par le commandement de leurs anciens, & superieurs, ils n'ont ne Ville ne Cité, ou ils se puissent retirer: mais demourēt tousiours aus champs & aus deserts: & quand il fait mauuais temps, ils fichent par terre vne façon d'habitable, qui est fait de tonnes & de cercles, liés a des perches, ainsi que font les femmes, quand elles sont secher leur lessive, & par dessus ces cercles & perches, ils iettent des peaus de grands moutons, qu'ils portent tousiours sur eus, que l'on appelle peaus de Dammas, courroyees en Alun, & eus mesmes portent des pelices qui sont a grand poil, qui leur couure tout le corps: & quant se vient au soir, ou qu'il fait mauuais temps, ils s'encloyent & se retirent en leurs dites pelices: puis le lendemain ils les estendent au Soleil, & les frottent quand elles sont seches, en sorte qu'il n'appert point qu'elles ayent esté mouillees. Ceux qui suivent les guerres, sont communement a cheual, & le soir ils tiennent leurs cheuaux aupres d'eus, & ne font que leur oster les brides, & les laissent paistre de l'herbe, sans leur donner

donner autre chose: ils ne sont iamais armés, quand ils vont combattre: pource que ils disent & croient, que nul ne peut mourir qu'un certain iour, qui lui est ordonné: & a cette cause ils ont vne façon entr'eus, que quand ils veulent maudire leurs enfans, ils leur disent en cette maniere: Tu sois maudit, comme celui qui s'arme de peur de mort. Et en bataille, ils ne portent qu'un glaive, fait a la mode de Turquie, & sont presque tous reuestus de linge blanc, comme si c'estoient sourpelis. Ils sont laides gens, & hideus a regarder: car ils ont les cheueus longs & les barbes, & noirs outre mesure. Ils vivent du lait de leurs bestes, de quoi ils ont grand'abondance. Ils sont en si grand nombre, que nul ne sçauroit estimer: car il en y a au Royaume d'Egypte, de Hierusalem, & par toutes les autres Seigneuries que les Sarazins tiennent, ausquels ils payent grands tributs par chacun an.

CHAP. XXXII.

Les efforts que firent les Sarazins, pensant recouurer les Engins que le Roy auoit gaigné sur eus: & de ce que fit vn Prestre a l'encontre des Sarazins.

Pour reuenir a ma matiere, & icelle poursuiuir, aduint que ce soir mesmes, que fusmes retournés de la pitieuse bataille, comme ie vous ai descrit ci de-

uant, & que nous fusmes logés au lieu
mesme dont nous auions chassé les Sara-
zins : mes gens m'apporterent de nostre
ost vne tente (que le maistre des Tem-
pliers, qui conduisoit l'auant-garde, m'a-
uoit donnee) laquelle ie fis tendre vis a
vis des Engins que nous auions gagnés
des Sarazins. & pour le grand trauail &
playes que nous auions endurés tout au
long du iour en la bataille, chascun se
vouloit reposer : mais les Sarazins qui
veilloient tousiours, pour nous surpren-
dre, ne nous laisserent pas longuement en
tel repos : car auant que le iour fust arri-
ué, on commença en l'ost a crier alarme,
& moi aiant entendu le bruit, fis soudai-
nement leuer mon Chambellan pour al-
ler voir que c'estoit : mais ne tarda gueres
qu'il retourna vers moi tout effroyé, m'e-
scriant, Sire, armés-vous tost, car voici les
Sarazins qui ont desia desconfits & tués
ceus que le Roi auoit ordonnés a faire le
guet, & garder les Engins que nous auions
gagnés sur les Sarazins. Et auoient esté
mis lesdits Engins deuant les Pavillons
du Roi, & de nous, qui estions proches de
lui. Si me leuai sur pieds, au cri de mon
Chambellan, & iettai ma cuirasse sur le
dos, & vn chapel de fer sur la teste : & a-
iant assemblé mes gens, tous blessés com-
me nous estions, courusmes sus aus Sara-
zins : & si bien fismes nostre deuoir, qu'en
peu de temps nous les repoussasmes hors
de

de deuant les Engins qu'ils vouloient recourre. Et pource que nous ne pouuions vestir nos haubers, le Roi nous enuoia messire Gautier de Chastillon, pour nous emparer, lequel se logea entre nous & les Turcs, pour estre au deuant des Engins. Durant lequel temps, les Sarazins s'essaierent plusieurs-fois a les desrober de nuit: mais messire Gautier de Chastillon les rebouta si tresfort, que plusieurs en perdirent la vie. Et quant les Sarazins virent qu'ils ne pouuoient rien gagner sur nous, ils se retirerent a vne grosse bataille de leurs gens a cheual, qui estoient arangés deuant nostre ost, pour garder que nous ne les surprissions de nuit. Apres cela, six des Chefuetaines des Turcs, mout bien armés, se descendirent & vindrent faire vn taudeys de grosse pierre de taille, afin que nos Arbalestiers ne les blesassent de leurs traits: & quant ils furent descendus, ils commencerent a tirer a la volée parmi nostre ost: en sorte que plusieurs de nos gens en furent blessés: & quant moi & mes gens-d'armes, qui auons a garder a celui endroit vismes leurs taudeys de pierre, nous deliberaſmes ensemble, que la nuit venue, nous irions deffaite leur-dits taudeys, & emporterions les pierres. Or auois-ie vn Prestre, nommé messire Ian d'Vbayſi, qui ouït nostre conseil & entreprise, & de fait il n'attendit pas la nuit, ains se departit de

nostre compagnie tout seul, & alla voir les Sarazins, (sa cuirasse vestue, & son chapel de fer sur la teste, & son espee sous l'esselle, de peur qu'on ne l'apperçust) & quant il fut pres des Sarazins qui ne pensoient point en lui, pource qu'il estoit tout seul, il leur courut sus asprement, & lieue son glaive & frappe dessus, en sorte qu'ils n'eurent loisir de soi pouuoir defendre, tellement que force leur fut de prendre la fuite. dont de ce furent moult esbahis les autres Turcs & Sarazins. Et quant ils virent ainsi leurs Seigneurs s'en fuir, ils piquerent des esperons, & coururent a mon Prestre qui se retourna vers nostre ost: incōtinent partirent bien cinquante de nos gens-d'armes, pour aller contr'eus: mais les Turcs ne voulurent joindre a nos gens, ains gauchirent par deuant eus par deus ou trois fois: si arriua a vne des fois qu'un de nos gens-d'armes ieta sa dague, a l'un de ces Turcs, laquelle le vint frapper dedans les costes, & emporta le Turc la dague en son corps, dont il mourut bien tost apres. Quand les autres Turcs virent cela, ils n'oserent plus acourir contre nous: & adonc nos gens emporterent toutes les pierres de leur taudeys: & desormais fut mon Prestre bien connu en nostre ost: & lui disoit-on quand on le voioit: Voiés-ci le Prestre qui a tout seul desconfit les Sarazins!

CHAP. XXXII.

Ce qui aduint en vne bataille que le Roi eut contre les Sarazins: & quel ordre fut tenu, sans de la part du Roi, que de celle de ses ennemis.

CEs choses dessusdites aduindrent le premier iour de Carefme: & celui jour mesmes firent les Sarazins nouveau Capitaine, qui estoit vn tres-vaillant Sarazin, pource que leur Chefuetaine nommé Scecedun (dont ils vous a esté parlé ci deuant) estoit mort en la bataille, le jour de Carefme prenant: là ou semblablement fut occis le bon Comte d'Arthois, frere du Roi. Icellui nouveau Chefuetaine, fit regarder les morts qui gisoient par terre, & entre les autres fut trouué le corps du Comte d'Arthois, qui estoit richement habillé, comme a vn Prince appartenoit, si print ledit Chefuetaine la cotte d'armes dudit d'Arthois, & pour donner courage aus Turcs & Sarazins, la leua haut deuant eus, leur donnant a entendre que c'estoit la cotte d'armes du Roi leur ennemi, qui estoit mort en la bataille; & pourtant Seigneurs (disoit-il) vous vous deués esuertuer, & prendre courage de vaincre & chasser vos ennemis: car attendu qu'ils sont sans Seigneur, ils ne sçauroient durer contre nous; & tout ainsi que le corps, sans teste, demeure otieus, & ne vaut rien, aussi l'ar-

mee qui est sans Prince ou Capitaine, ne se peut maintenir longuement. A cette cause, ie vous conseille, que Vendredi prochain chacun soit prest & en armes, pour aller courir sus nos ennemis, & les desconfire: en sorte qu'ils n'aient puissance de reuenir a nos pays, & vous prie de le vouloir faire ainsi: car soiés certains, que puis qu'ils ont perdu leur Roi, ils n'auront duree contre nous. Et a ce conseil & deliberation s'accorderent tous les Sarazins. Or deués sçauoir, qu'en leur ost, le Roi auoit plusieurs Espies, qui sçauoient leurs entreprinſes, & tout ce que ils deliberoient de faire. Au moien de quoy, aucunes desdites Espies, estans aduertis de l'entreprinſe des Turcs, s'en vindrent vers le Roi, lui conter les nouuelles, & comme les Turcs pensoient qu'il fust mort en la bataille. Et adonc le Roi fit venir a lui tous les Capitaines de son armee, & leur commanda qu'ils fissent armer tous les gensd'armes, pour se tenir prests, & qu'a la minuit chacun sortist hors des tentes & pauillons, pour aller iusques au deuant de la lice, laquelle auoit esté faite, afin que les Sarazins n'entrassent a cheual, & en grand nombre, en l'ost du Roi. Et tantost les Commissaires firent ainsi que le Roi leur auoit commandé: & soiés certains qu'ainsi que le Chefueraine auoit ordonné & conclud, que pareillement se mit en diligence d'exce

d'executer le fait; de sorte que le Vendredi arriué, enuiron l'heure de Soleil leuär, il vint arriuer a tout quatre mille Cheualiers bien equipés, lesquels il fit tous arranger par bataille, tout au long de nostre ost, qui estoit au long du fleue qui venoit de deuers Babyloine, & passoit pres de nostre ost, & tirant iusques a vne Ville qu'on appelle ressin. Quant icelui Chefueraine eut ainsi ordonnés en bataille ces quatre mille Cheualiers, deuant nostre ost, tantost il nous amena vne grand' armee de Sarazins a pied, en sorte qu'ils nous enuironnoient du tout de l'autre costé de nostre ost: & apres qu'il eut rengees celsdites deus armees, comme dit est, il fit venir aupres de lui tout le pouuoir du Souldan de Babyloine, pour lui aider & secourir s'il en auoit affaire. Et apres qu'il eut ainsi mis en ordre toutes ses batailles, il venoit lui-mesmes tout seul vers nostre ost, monté sur vn petit roussin, pour voir & aduiser nostre maniere, & les ordonnances & departement de nos batailles: & selon qu'il voioit que nos batailles & armees estoient, en aucuns endroits les plus fortes, il renforçoit ses batailles cõtre les notres. Ces choses faites, il fit passer bien trois mille Beduyns (desquels i'ai deuät parlé) par deuers l'ost que le Duc de Bourgoigne gardoit, qui estoit entre deus fleues, & ce faisoit-il, cuidant que le Roi eust partie de ses gens-d'ar-

mes en l'ost du Duc, & que l'armee du Roi qui estoit avec lui en fust plus foible, d'autant que les Beduyns garderoient que nous n'aurions point secours du Duc de Bourgoigne. Auant que ces choses fussent ainsi faites, l'heure de midi estoit desia venue, & alors le Chefuetaine fit sonner leurs macaires, & tabours tres-somptrueusement a la mode Turquoise, qui estoit vne chose mout estrange a ouir, a qui ne l'auoit accoustumé: & commencerent les batailles, tant de pié que de cheual, a s'esmouuoir. Et pource que la bataille du Comte d'Anjou estoit la premiere des nostres, elle fut premierement assaillie, & aussi qu'elle estoit du costé de Babyloine, & vindrent les Turcs contre le Comte d'Anjou, en forme deschets: car les gens a pié venoient d'une part, courans sus a ses gens, & les brusloient de feu gregeois, qu'ils iettoient avec instrumens qu'ils auoient a ce propres; & de l'autre part venoient les gens a Cheual, qui leur donnoient tant d'affaires que merueilles: & si bien assaillirent & combattirent contre les gens du Comte d'Anjou, qu'ils les desconfirent: dont le Comte estant a pié entre ses gens, estoit en grand malaise. On vint au Roi soudainement, lui apporter nouuelles du danger & grand meschef en quoi le Comte son frere estoit. Le Roi aiant entendu cette infortune, craignant que son frere n'eust du

du pire, ne peut se contenir qu'il ne l'al-
last incontinent secourir : & de fait, sans
attendre personne, ferit son cheual des
esperons, l'espee au poing, & se mist par-
mi la bataille, frappant de grans coups
sur ces Turcs & Sarazins, iusques a ce
qu'il fut arriué au lieu ou estoit son frere.
Mais a son arriuee, Dieu sçait combien il
endura de peine, & quants beaus faits
d'armes il fit : car soiés certains que la ou
il voioit plus de presse & danger, il s'y jet-
toit sans aucune crainte : tellement que
par sa grand' prouesse, il ietra hors de
dangier son frere, & mirent en fuite les
Sarazins, & les chasserent hors de leur ost.
& bien fut le Roi celle fois gardé de Dieu :
car les Sarazins auoient remplie la cuil-
lere de son Cheual de feu Gregeois qui
ne lui fist aucun dommage.

Après la bataille du Comté d'Anjou,
venoit la seconde bataille, dont estoient
Capitaines messire de Gui de Grimelins,
& Baudouin son frere: en laquelle bataille
estoient mis les Barons d'Outre-mer. &
cette seconde bataille estoit ioignant la
troisiesme bataille que conduisoit mes-
sire Gauquier de Chastillon, qui auoit avec
lui grand nombre de vaillans gens. Ces
deus batailles furent vigoureusement as-
saillies des Turcs: mais ils firent si tresbien
leur deuoir a se defendre, qu'après auoir
mis a mort plusieurs Turcs, le meilleur
leur demoura, sàs qu'ils perdissent la place.

La quatrieme bataille du Roi estoit conduite par frere Guillaume Sonnat, maistre du Temple : lequel auoit avec lui peu de gens d'armes, qui lui estoient encores demourés de la bataille qui auoit esté donnee le iour du Mardi-gras : & pource qu'il se vit accompagné de peu de gens, il fit faire au deuant de sa bataille vne defense des engins qu'on auoit gaignés sur les Sarazins, & y auoit mis grand' quantité de bois de Sapin, en forme de planches : mais cette deffense ne lui seruit de rien, car les Sarazins y misrent le feu Gregois, lequel se print de legier au bois, & brusta tout sans y laisser rien. Les Sarazins voyans que le maistre des Templiers auoit petit nombre de gens pour resister a eus, ils n'attendirent pas que le feu fust embrasé, ne qu'il eust couru par tout ; mais se vindrent mettre parmi les Templiers bien asprement : en sorte que nonobstant quelque resistance qu'ils sceussent faire, en peu de temps ils furent par les Turcs desconfits. Et soiés certains que derriere les Templiers, il y auoit enuiron vn iourneau de terre, qui estoit toute couuerte de pilles, de dars, & d'autres traicts que les Sarazins auoient iettés contre eus ; en sorte que lon ne voioit pas la terre. Le maistre Capitaine d'icelle bataille auoit perdu vn œil a la bataille du Mardi-gras, & a cette ci il y perdit l'autre : car il y fut occis & tué vaillamment.

Dep

Depuis la bataille de messire Guy de Maluoisin descendoit la lice dont ie vous ai deuant parlé, & venoit clorre l'ost ou i'estois le long du fleuve bien au iet d'une pierre, & passoit la lice par deuant l'ost de monsieur le Comte Guillaume de Flandres: lequel ost estoit a costé, & s'estendoit iusques au fleuve, qui descendoit en la Mer: & vis a vis du fleuve qui venoit de deuers messire Guy de Maluoisin, estoit nostre bataille. Et voyans les Sarazins que la bataille de messire Guillaume Comte de Flandres estoit au deuant de leurs visages, ils n'oserent venir frapper sur la nostre, de quoi nous fusmes bien ioyeux: car ne moi, ne mes Cheualiers n'auions pas vn harnois en dos, pour les blessures & grans playes que nous auions eues en la bataille precedente. Au moien de quoi n'estoit possible de vestir aucun harnois. Mondit seigneur le Comte de Flâdres, & sa bataille, firét merueilles: car courageusement ils coururent sus aux Sarazins, & firent sur eus de beaux faits d'armes: en sorte qu'ils eurent tousiours l'auantage. Et quant ie vis le courage de nos gens, ie commandai a mes Arbalestiers qu'ils tirassent force traits sur les Turcs, qui estoient a cheual en celle bataille: & tantost qu'ils sentirent qu'on les bleffoit eus & leurs cheuaus, ils commencerent a fuir, & abandonner leurs gens a pié. Et quant le Comte de Flan-

dres, & son armee, virent que les Turcs s'estoient mis en fuite, ils passerent par dessus la lice, & coururent sus aus Sarazins qui estoient a pié, & en tuerent grād' quantité, & gagnerent plusieurs de leurs targes : & la entre les autres se monstra vaillant, & se maintint vigoureusement messire Gautier de laHorgue, qui portoit la baniere a monsieur le Comte d'Aspremont. Apres celle bataille, venoit celle du Comte de Poitiers: en laquelle la plus grand' part des Gens-d'armes estoient a pié, dont grand mal leur aduint : car les Turcs les deffirent, & prindrent le Comte de Poitiers : & de fait l'emmenoient, si n'eust esté les Bouchiers, & les autres Marchans qui vendoient les viures & denrees en nostre ost ; lesquels aiant entendu qu'on emmenoit ainsi le Comte, s'escrierent, & tous ensemble coururent sus aus Sarazins ; tellement qu'ils les chasserent hors de l'ost, & fut par eus recous le Comte de Poitiers. Et en cette bataille se monstra vertueux & hardi messire Arnaud de Commenge Vicomte de Couzerans, dont i'ai ci deuant parlé, pour cuider secourir le Comte, & portoit icelui de Commenge vne baniere: & ses armes estoient d'or a vn bord de gueules: lesquelles, (comme depuis il m'a compté, auoient esté donnees a ses predecesseurs, qui portoient le surnom d'Espagne anciennement, par le Roi Charlemagne

magne) pour les grans seruices qu'iceus Vicomtes de Couzerans lui auoient faits, lui estant en Espagne contre les infideles: & aussi qu'ils auoient chassé hors du pais de Commenge les Sarazins, qui le tenoient occupé, & l'auoient remis en l'obeissance du Roi Charlemaigne.

Après la bataille du Comte de Poitiers, estoit vne petite bataille, & la plus foible de toutes, de laquelle monsieur Iosserant de Brançon estoit le maistre & chief, & l'auoit amené en Egypte mondit seigneur le Comte de Poitiers. Toute celle bataille estoit de Cheualiers a pié, & n'y auoit homme a Cheual qu'icelui messire Iosserant, & messire Henri son fils: & furent si durement assaillis des Turcs, qu'ils ne leur pouuoient resister. Quoi voiant messire Iosserant & son fils, vindrent par derriere courir aus Turcs, & leur donnoient de grans coups d'espees: en sorte qu'ils estoient contrains de se tourner vers eus, & laisser les autres qui estoient a pié en la bataille. Mais tout cela n'eust de gueres serui a nos gens, qu'ils n'eussent esté tous desconfits: n'eust esté que messire Henri de Coué, Cheualier de grand prudence, qui estoit en l'ost du Duc de Bourgoigne, voiant que nostre bataille estoit la plus foible, ainsi que les Turcs se reuierent contre messire Iosserant, il faisoit tirer les Arbalestiers du roi contr'eus: en sorte qu'il fit tant par sa

prouesse, que messire Ioffrant eschappa de celle bataille, en laquelle il perdit grād nombre de Cheualiers, & d'autres gens, & lui mesmes, des grans coups qu'il y auoit receus, mourut vn peu de temps apres. Icelui seigneur estoit mon oncle: & lui ouis dire a sa mort qu'en son temps il auoit esté en xxxviij. batailles, desquelles par plusieurs fois il auoit emporté le pris d'armes, & de mon aage mesmes i'en ai connoissance d'aucunes. Car vne fois, lui estant en l'ost du comte de Mascon, qui estoit son cousin, il s'en vint a moi, & a vn mien frere, le iour d'un Vendredi saint, & nous dit: mes Neueus venés moi aider a tout vostre gent, & allons courir sus aus Alemans, qui abatent & rompent le Monstier de Mascon: & incontinent nous fumes prests, & allasmes droit aus Alemās, & a coups d'espees les chassasmes du Monstier, & plusieurs en furent tués & naurés: & quant nous eusmes ce fait, le bon preud'homme s'agenoilla deuant l'autel, & cria a haute vois a nostre Seigneur, qui lui pleust auoir pitié de son ame, & qu'il le voulsist oster d'entre les guerres des Chrestiens, là ou il s'estoit trouué tant de fois, & veu tant de gens mettre a mort: & qn'il lui donnast la grace de mourir a son seruice, contre les Infideles. Ce que Dieu lui oſtroia (comme ie croi) a cette fois.

Après cette bataille, le Roi manda que-

car

rir tous les Barons & Cheualiers de son ost, & les fit venir deuant lui, pour les reconforter, & leur donner courage. Et quant ils furent deuant lui, il leur dit: Seigneurs & amis, vous pouués claiement connoistre les grans graces & faueurs que Dieu nous fait tous les iours, en nous donnât la victoire sur nos ennemis. Vous sçaués que Mardi dernier, qui estoit a Carême prenant, nous les auons desconfits, & chassés hors de leurs logis, ou nous sommes a present. Aussi Vendredi passé, nous les auons combatus a pié & a cheual moult vigoureulement; en sorte que l'honneur nous en demeure, & a eus la perte & confusion. lesquelles victoires, nous auons obtenues par la seule benignité du Seigneur, en la puissance duquel sont les victoires mises, & non pas entre les mains des hommes.

Puis donc Seigneurs (disoit-il) que tant de biens nous viennent de lui, ie vous prie affectueusement, rendons lui graces: & le prions qu'il nous regarde de son œil de pitié, & qu'il nous donne la puissance de le pouoir bien seruir contre les ennemis de sa sainte doctrine. Et soies certains que si ainsi le faisons, que le bon Seigneur ne nous oubliera point. Ainsi donnoit le bon Roi courage a ses gens, lesquels lui promirent que chacun feroit son deuoir: & en cette maniere se departirent de sa presence: mais auant

qu'aller plus auant en mon histoire, il m'a semblé chose conuenable de vous escrire ici, la maniere que le Souldan tenoit en ses guerres, & des gens qui le seruoient en icelles.

CHAP. XXXIII.

Quelles gens sont ceus que le Soudan communement mene en guerre, & comme ils sont aguerroies: façon de faire du Souldan enuers eus.

Vous deuez entendre, que la pluspar de sa Cheualerie estoit faite de gens estranges, que les marchans, faisans la traffique sur mer, vendoient aus Egyptiens, qui les achetoient par le commandement du Souldan: & communement les marchans les amenoient d'Orient: pource que quant vn des Rois d'Orient auoit desconfit l'autre, celui qui auoit la victoire, prenoit prisonniers tant de gens comme il pouuoit, & les vendoit aus marchans, qui apres les emmenoiient en Egypte, comme i'ai dit. Et les enfans qui sortoient de ses serfs & esclaves, le Souldan les faisoit nourrir & garder soigneusement. Et quant ils commençoient a mettre barbe, le Souldan leur faisoit apprendre a tirer de l'arc par esbat, & chascun iour quant il estoit deliberé, il les faisoit tirer deuant lui. Et quant on voioit qu'il y en auoit aucuns qui commençoient a se renforcer, on leur ostoit leurs foibles arcs, & leur en bailloit on de plus fors

fors, selon leur puissance. Telles ieunes gens portoient les armes du Souldan : & les appelloit on les Bahoris du Souldan : & tout incontinent que la barbe leur commençoit a poindre, le Souldan les faisoit Cheualiers : & les armes qu'ils portoient du Souldan, estoient d'or fin : sauf que pour difference on y mettoit des barres vermeilles, des roses, oiseaus, griffons, ou quelque autre chose a leur plaisir. Et telles gens estoient là appellés les gens de la Halcqua, comme vous diriez les Archers de la garde du Roi : & estoient tousiours pres du Souldan, & gardans son corps : mais encores plus pres de lui, auoit il autres gardes, comme portiers & menestriers, & sonnoient iceus menestriers au point du iour au leuer du Souldan, & au soir a sa retraite. Et avec leurs instrumens faisoient tel bruit, que ceus qui estoient là presens, ne se pouuoient entendre l'un l'autre, & les oioit on clairement parmi l'ost. Et sâchés que sur le iour ils n'eussent esté si hardis de sonner, sinon par le congé du maistre de la Halcqua, lequel faisoit venir ses menestriers, qui sonnoient de leurs cors Sarazinois, Tabours, & Macaires : & alors s'assembloit toute la gent du Souldan deuant son logis ; & estans assemblés, le maistre de la Halcqua leur disoit le vouloir du Souldan, & leur commandoit de l'accomplir. Quant il estoit en personne en la guerre

combatant , celui des cheualiers de la Halqua , qui s'esprouuoit bien , & qui faisoit de beaus faits d'armes, le Souldan le faisoit ou Admiral , ou Capitaine de Gens-d'armes , selon ce qu'il auoit merit   : & qui mieus faisoit , il estoit mieus remuner  . Au moien dequoi , chacun d'eus s'efforçoit de faire outre son pouuoir : mais en la fin le Souldan vsoit d'vne grande tyrannie enuers eus. Car qu  t aucuns desdicts Cheualiers de la Halqua , par leur prou  sse ou Cheualerie auoient gagné & acquis du bien , tant qu'ils n'auoient plus de souffrette , & qu'ils se pouuoient passer de lui , de peur qu'il auoit qu'ils ne le deboutassent , ou tuass  t , il les faisoit prendre , & mourir en ses prisons secretement , & prenoit tout le bien que leurs femmes & enfans auoient. ce que ie vi par experience , durant le temps que nous estions Outre-mer. Car le Souldan fist prendre & emprisonner ceus qui auoient prins les Comtes de Montfort , & de Bar , par grand' haine qu'il auoit a leur vaillance & hardiesse : & en fin les fit mourir cruellement. Le semblable fit il aus Boudendars , qui sont gens suiets au Souldan. Ces Boudendars ici , apres qu'ils eurent deconfit le Roi d'Armenie , vn iour ils vindrent deuers le Souldan , pour lui compter les nouuelles , lequel ils trouuerent chassant aus bestes sauuages : mais l'ayant salué , il leur respondit par vne grand

grand' malice, qu'il n'auoit cure de leur salut : & qu'il leur sçauoit tresmauuais gré dequoin^s estoient venus la, & lui auoient fait perdre sa chasse: & de fait leur fit couper les testes.

CHAP. XXXIIII.

Comme apres la mort du Souldan de Babyloine, son fils lui succeda: et de ce qu'il fit à son commencement de regne, qui causa sa mort.

ET pour reuenir a nostre matiere, vous aués bien entendu ci deuant, comme le Souldan mourut apres la prinse de Damiette; lequel auoit vn fils de l'aage de vint cinq ans, bien sage & instruit a la guerre; & pourtant que le Souldan doutoit qu'il ne le voulsist^{*} desheriter, il ne l'auoit point voulu tenir aupres de lui, mais ^{**c. lui offer*} lui auoit donné vn Royaume qu'il auoit ^{*ou tant*} l'estat. Et tantost que le Souldan son pere fut mort, les Admiraus de Babyloine l'enuoierent querir, & le firent leur Souldan, & successeur de son pere. Et quât il se vit maistre & seigneur, il osta aux Connetable, Mareschaus, & Seneschaus de son pere les verges d'or, & offices qu'ils auoient, & les donna a ceux qu'il auoit amené avec lui d'Orient: dequoi ils furent grandement marries, & tous les autres aussi qui auoient esté du conseil de son Pere: & de cette heure ils lui porterent grand' haine, & doutoient qu'ils ne les voulsist faire mourir, comme son Pere a-

uoit fait mourir les autres, dont ie vous ai dessus parlé. A cette cause tous ensemble conspirerent contre lui, & delibererēt de le faire mourir, en quelque maniere que ce fust. Au moien dequoy, ils trouuerent moien de gagner les Cheualiers de la Halcqua, qui deuoient garder le Soul-dan; lesquels leur promirent qu'ils le mettroient a mort, aussi tost qu'ils en pourroient auoir l'occasion.

CHAP. XXXV.

Comme apres que les corps de ceus qui auoient esté occis es deus batailles precedentes, et iottés en la riniere, quelque temps apres: vindrent sur l'eau: & comme, tant pour cette occasion, comme pour autres, il aduint vne peste et maladie estrange a ceux du Roi: comme les Saraxins affamerent le camp du Roi: & comme le Roi repassa par deners le Duc de Bourgoigne.

A Pres les deux batailles, dont ie vous ai deuant parlé, qui furent grandes & fortes a merueilles, il vint en nostre ost vn tresgrand meschef: car au bout de neuf ou dix iours apres, les corps de ceus qui auoient esté tués en la bataille, qu'on auoit iottés dans le fleuue, qui estoit entre les deus osts, se leuerent sur l'eau: & disoit on que c'estoit apres ce que le fiel estoit creué & pourri, & descendirent ces corps aual du fleuue, iusques au poncel, qui estoit sur ledit fleuue, par lequel nous passions de l'une part a l'autre: & pource que

que l'eau qui estoit grande touchoit & ioignoit a icellui pont, les corps ne pouuoient passer, & s'arrestoient là. & deués sçauoir qu'il en y auoit si grand nombre, que la riuere en estoit si couuerte, depuis l'vne riue iusques a l'autre, que lon ne pouuoit pas voir l'eau. Et le Roi estant aduerti de ce ceci, fist prendre cent hommes de trauail, lesquels allerent audit poncel, pour separer les corps des Chrestiens, d'avec les Sarazins, que lon connoissoit assés. Et furent ces hommes huit iours sans faire autre chose : & faisoient passer les corps des Sarazins, a force dessous le pont, & les enuoioient aual la riuere, iusques a la mer : & les corps des Chrestiens, estoient mis dans de grans fosses, les vns sur les autres. Et Dieu sache quelle pitié c'estoit de voir les corps des grans personages, & de gens de bien qui y estoient. Il y vis le Chambellan de feu monseigneur le Comte d'Arthois, qui cherchoit le corps de son maistre entre les mors, & mout d'autres gros personages y vis ie qui cerchoient les corps de leurs amis. Et entendés que la puanteur estoit si tresgrande, qu'il n'estoit possible de l'endurer : en sorte que de tous ceus qui estoient là regardans & endurans l'infection & puanteur des corps, il n'en eschappa pas vn qu'ils ne mourussent tous. De tout ce Carefme, nous ne mangeames autre poisson que des Burbores,

qui est vn poisson qui se rend tousiours a vn corps mort, & en mange. Au moyen dequoy, tant pour auoir mangé desdits poissons, qui s'estoient nourris desdits corps morts, qu'aussi qu'il ne pleuuoit pas vne goutte d'eau la ou nous estions, il nous print vne griesue & meschante maladie: qui nous persecuta si fort, que la plus part de nos gens en moururent. Elle estoit telle, que ceux qui en estoient frappés, la chair de leurs iambes deuenoit seche iusques a l'os, & le cuir deuenoit tannellé de noir & de terre, tellement que vous eussiez dit que leurs iambes estoient vieilles bottes, qui auoient esté cachees long temps derriere vn coffre. Et outre cela, il leur venoit en la bouche vn tres-grand mal, de ce qu'ils auoient mangé dudit poisson, en sorte que la chair se pourrissoit entre les gengiues, dont il sortoit vne puanteur si tres-grande, que lon ne se pouuoit approcher l'un de l'autre. Et n'en vi gueres eschapper de celle maladie, que tous ne mourussent. Et le signe de la mort estoit, que le nés se prenoit a saigner: & tantost on estoit bien assuré de mourir en brief. Et les Turcs qui estoient bien aduertis de nostre maladie, a quinze iours de la assamerent nostre ost, en la maniere que ie vous dirai. Nos viandiers qui partoient de nostre ost, pour aller querir des viures, s'en alloient contre mont le fleuve, droit a Damiette: mais

ces

ces paillars & infames Turcs les prenoyent subtilement, tellement qu'il n'en retournoit pas vn a nous, dont nous estions tous esbahis. Et aussi de ceus de Damiette, ils n'osoient venir a nous: car autant qu'il en venoit, ils estoient prins & tués des Turcs. Et iamais n'eussions sceu entendre celle perte de nos viuandiers, n'eust esté vne gallee du Comte de Flandres, qui eschappa des Turcs, & nous dit les nouuelles, & que les gallees du Soudan estoient sur l'eau, qui guettoient ceus qui alloient a Damiette, & qu'ils auoient desia gagné quatre vints de nos Gallees, & tué tous ceus qui estoient dedans. A cette cause il aduint en l'ost si tres-grand' cherté, que tantost que Pasques furent venues, vn beuf estoit vendu quatre vints liures: vn moueton trente liures: vn porceau autant: le mui de vin dix liures: & vn œuf douze deniers: & ainsi de toutes les autres choses.

Quant le Roi vit celle grande cherté, & que l'on n'y pouuoit mettre autre remede, il trouua par conseil, qu'il deuoit faire passer son ost deuers la terre de Babyloine, en l'ost du Duc de Bourgoigne. Et pour retraire ses gens plus aisement, il fit faire vne Barbecanne deuant le poncel, dont ie vous ai deuant parlé, & estoit faite en maniere qu'on pouuoit assés entrer dedans par les deus costés tout a cheual: & quant celle Barbecanne fut faite & ap-

prostece, tous les gens de l'ost s'armerent, & commençasmes a passer: mais les Turcs qui estoient aduertis de nostre partemēt, comme on entroit en la Barbecanne, vindrent frapper sur la queue de nostre armee, en sorte qu'ils prindrent messire Errat de Valleri, mais tantost fut rescous par messire Ian son frere. Le Roi ne voulut partir, iusques a ce que tous les harpoyis & armeures fussent passés outre, & alors passa le Roi, & nous apres lui: & messire Gautier de Chastillon demoura en la Barbecanne, pour faire l'arriere-garde. Et quand tout l'ost fut passé, & que il ne demouroit plus a passer que ceus qui estoient en l'arriere-garde, les Turcs les vindrent derechef assaillir, en sorte qu'ils les mirent en grand mal-aise: car les Turcs qui estoient a cheual, pource que la Barbecanne n'estoit pas haute, tiroient de visse a nos gens force traits, & ceus qui estoient a pied leur iettoient grosses pierres & dures mottes contre leurs faces, en sorte qu'ils ne se pouuoient defendre: & vous assure qu'ils eussent esté tous perdus & destruits, si n'eust esté le Comte de Anjou, qui les alla secourir, & les remena a sauueté.

CHAP. XXXVI.

Incident de la mort de feu Messire Hugues de Landricourt, & ce qui aduint a six Cheualiers

*liers : aussi de la maladie qu'auoit l'Au-
theur.*

IL aduint en ce temps là vne chose que
ie n'ay voulu obmettre, sans en faire
mention. Il mourut vn vaillant & hardi
Cheualier, qui auoit nom messire Hu-
gues de Landricourt, qui estoit avec moi
a Bauiere, & fut enterré en ma Chapelle:
& comme le corps estoit dans la Chap-
pelle, pour faire le seruice, & que lon di-
soit la messe, il y auoit six de mes Cheua-
liers, qui estoient appuyés sur des sacs
d'orge, lesquels parloient & rioient en-
semble hautement: en sorte qu'ils faiso-
ent grand ennui au Prestre qui chantoit
la messe: & alors ie me leuai, & leur allai
dire qu'ils se teussent, & que c'estoit cho-
se vilaine de parler & crier ainsi durant le
seruice: & ils me respondirent en riant
qu'ils parloient, ensemble de remarier la
femme d'icelui messire Hugues qui estoit
la mort: de quoi ie les reprins durement, &
que bien tost ils auoient oublié leur com-
pagnon: mais Dieu les punit de leur folie,
car peu apres ils se trouuerent entre les
Turcs, en maniere qu'ils furent tous six
mis a mort, & furent leurs corps gisans
aus champs, sans estre enterrés: & depuis
ai veu les femmes de chacun d'eus qui se
sont remariees. parquoi appert que tel se
moque d'autrui, qu'en fin il est moqué.

Quant au regard de moi, ie vous adui-
se que ie n'eus point mieus que les autres.

car soyés certains qu'outre les playes que j'auois prinſes le iour de Careſme prenant, ie fus malade de cette vilaine maladie, & mes iambes & bouche me deuindrent comme aus autres, & ſi auois vne ſieure quarte double, (dont Dieu nous vueille garder) & me couché de cette maladie enuiron la mi-Careſme, ou ie fus longuement malade. Et vn iour que mon Prestre, qui eſtoit auſſi malade chantoit meſſe deuant moi qui eſtois au lit couché, ie l'apperceus ſi tref-malade, que viſiblement ie le voyois paſſer: & quand ie vei qu'il ſe vouloit laiſſer choir par terre, ie me iettai hors de mon lit, tout malade, & l'allai embraffer par derriere, ſi lui donnai courage, en ſorte qu'il reuint a ſoi, & acheua ſa meſſe: mais tout incontinent il mourut.

CHAP. XXXVII.

D'aucun pourparlé de Paix entre le Roy & le Souldan, lequel n'euſt effect. & de la grand' miſere de celle peſtilence qui conſinnoit de plus en plus dans l'oſt du Roy.

ENTRE les conſeillers du Roi & du Souldan, fut fait aucun parlement pour entendre a la Paix: en ſorte qu'il fut assigné vn certain iour, auquel on ſe deuoit aſſembler, pour entendre les raiſons & offres, tant du Roi que du Souldan. Et le iour venu, il fut accordé ce que ſ'enſuit:

Quo

Que le Roy rendroit au Souldan la Cité de Damiette, & le Souldan deuoit rendre au Roy le Royanme de Hierusalem, & semblablement lui deuoit garder tous les malades qui estoient dedans Damiette, & aussi les chairs fallées qui y estoient. D'auantage lui rendroit tous les engins que le Roy auoit fait mettre en ladite ville, & seroit permis & loisible au Roy d'enuoyer querir toutes ces choses en ladite ville de Damiette. Et quand ce vint a donner ostages, pour l'assurance des choses dessusdites, le Roy vouloit bailler aus Turcs le Comte de Poitiers, ou le Comte d'Anjou, l'un des deus: mais le Souldan ne voulut point accorder cette offre, mais demandoit en ostage la personne du Roi. Et le bon Cheualier messire Geoffroi de Sergines, estant aduerti qu'on vouloit auoir le Roi, respondit qu'ils ne l'auroient pas, & qu'il aimoit beaucoup mieux que les Turcs les missent tous a mort, plustost qu'il leur fust reproché qu'ils eussent baillé leur Roi en gage. A cette cause demoura ainsi la chose, sans auoir aucune fin. Et ce temps pendant la maladie dont ie vous ai parlé, se renforçoit tousiours en l'ost, tellement qu'il falloit que les Barbiers arrachassent & coupassent la chair des malades qui surmontoit les gengiues, en maniere que lon ne pouuoit manger. C'estoit grand' pitié d'ouyr crier & braire par tout l'ost les pures malades, a qui on

CHAP. XXXVIII.

L'appareil que le Roy fit pour retourner a Damiette, & de ce qui en aduint.

LE Roy S. Loys voyant celle grand' misere, il ioignit les mains, la face leuee enuers le ciel, rendant graces a Dieu de tout ce qu'il lui enuoyoit. Et voyant bien qu'il ne pouuoit ainsi longuement demourer, sans qu'il ne mourust lui & toute sa gent, il ordonna de mouuoir de la, le Mardi au soir apres les octaues de Pasques, pour s'en retourner a Damiette, & fit commander aus Mariniers des gallees, qu'ils apprestassent tous leurs vaisseaus, & qu'ils recueillissent dedans tous les malades, pour les emmener. Et aussi commanda-il a vn nommé Iouffelin de Couruaut, & autres maistres d'œuures & engins, qu'ils couppassent les cordes qui tenoient des ponts d'entre nous & les Sazazins: toutesfois ils n'en firent rien, dont grand mal en aduint. Et quand ie vis que chacun s'apprestoit pour s'en aller a Damiette, ie me retirai en mon vaisseau, moi & deus de mes Cheualiers, que i'auois encores de remanant seulement: & quand se vint sur le soir, qu'il commença a faire fort noir, ie commandai a mon Marinier, qu'il leuast son Ancre, & qu'il fist voile droit a Damiette: & il me dit qu'il n'ose-

roit

roit, pource qu'entre Damiette & nostre ost, estoient les grands Gallees du Souldan, qui nous prendroient & mettroient a mort. Les Mariniers du Roy auoient fait de grands feus, pour eschauffer les pources malades a la riuë du fleuue, ou ils estoient attendans les Gallees. Et ainsi que ie parlois a mes Mariniers pour partir, i'apperceu les Sarazins a la clarté du feu, qui entrerent en nostre ost, & tuoient les malades en la riuë du fleuue : & soudain que les Mariniers du Roy en furent aduertis, ils coupperent les cordes de leurs Gallees, & se mirent a descendre au al le fleuue : en maniere que mon petit vaisseau estoit presque couuert, tellement que ie n'attendois sinon qu'il fust effondré, & mis au fons de l'eau. Voyant le Roy, qui auoit la maladie de l'ost, que nous le laissions, il commença a nous faire appeller : & nous faisoit tirer force garrots, pour nous faire demourer, iusques a ce qu'il nous donneroit congé de nager. Au commandement du Roy, toutes les Gallees s'arrestèrent : ou ie les laisserai, & vous conterai comme le Roy fut prins.

CHAP. XXXIX.

Comme le Roy fut prins des Sarazins.

VOUS deués sçauoir que quant l'ost fut prest a mouuoir, le Roy laissa ses gens d'armes, & la bataille, & se vint met-

tre, & messire Geoffroi de Sergines avec lui, en la bataille de messire Gautier de Chastillon, qui faisoit l'arrieregarde, & estoit monté le Roy sur vn petit courcier, vne housse de soye vestue. Et quand les Turcs virent que l'ost estoit desia parti, ils vindrent frapper sur l'arriere-garde, laquelle se deffendit tresbien, & le Roy qui faisoit merueilles de frapper, nonobstant sa maladie se mit si auant en la presse, que il fut abandonné de toute sa gent, & ne lui demoura (comme ie lui ai depuis ouy dire) de tous ses Cheualiers & gensd'armes, que le bon Cheualier messire Geoffroi de Sergines, lequel ne le delaisa iamais, mais deffendoit le Roy plus courageusement qu'un Lyon: & tant donnoit de coups sur ces Sarazins, que lon eust dit que sa force lui estoit doublee. Et toutes les fois que les Sarazins s'approchoient du Roy, messire Geoffroi de Sergines se mettoit deuant lui pour le courir, & recevoir les coups, & a tous les coups il les dechassoit de dessus le Roy, a grands coups d'espee: de sorte qu'il fit tant par sa prouesse qu'il l'emmena en despit des Sarazins, iusques a vne petite ville nommee Cazel, & là il fut descendu, & mis sur le giron d'une bourgeoise qui estoit de Paris: là cuida il mourir, & n'attendoit-on point de vie en lui, pour raison de sa maladie, & aussi de la peine qu'il auoit endurée: en fin le Roy fut prins en ladite ville:

mais

mais auant qu'il fust prisonnier; arriua deuers lui messire Phelippe de Montfort, lequel lui dit qu'il venoit de voir l'Admiral du Souldan, a qui il auoit d'autres fois parlé de la treue, & que si c'estoit son bon plaisir, encores derechef il lui en iroit parler. Le Roi le pria de le faire ainsi, & qu'il la vouloit faire & tenir, en la maniere que les Sarazins voudroient. Adonc partit messire Phelippe de Montfort, & s'en alla vers les Sarazins, lesquels auoient osté leurs couuelles de leurs testes, & bailla le sieur de Montfort son anneau, qu'il tira du doigt, a l'Admiral des Sarazins, en assurance de tenir les treues, cependant qu'on feroit l'appointement tel qu'ils l'auoient demandé autresfois, comme a esté touché ci dessus. Or aduint qu'apres ce fait, vn trahistre mauuais Huissier, nommé Marcel, commença a crier nos gens a haute voix, Seigneurs Cheualiers rendés vous tous, le Roy le vous mande par moi, & ne le faites point tuer. A ces mots furent tous effroyés, & cuiderent que le roi leur eust ainsi mandé. Au moyen dequoi chacun rendit aus Sarazins ses bastons & harnois. Et quand l'Admiral vit que les Sarazins emmenoient prisonniers les gens du Roi, il dit a messire Phelippe de Montfort, qu'il ne lui assureroit pas la treue, car il voyoit desia que tous les gens du Roi estoient prins des Sarazins. Quoy voyant messire Phelippe fut bien esbahi:

car il sçauoit bien, nonobstant qu'il fust
messager pour demander la trefue, que
tantost il seroit aussi prins, & ne sçauoit a
qui auoir recours. Or en Egypte y a vne
tres-mauuaise coustume, car quand entre
les Princes de pardela sont enuoyés Am-
bassades, les vns aus autres, pour auoir
trefues, & cependant si l'un des Princes se
meurt, le messager, s'il est trouué, & que
la trefue ne soit point donnee, sera prins
prisonnier, tant d'un costé que d'autre.

CHAP. XL.

*Ici descript l'Auueur comme lui & les autres
qui estoient sur l'eau, & qui se pensoient
sauuer a Damiette, furent prins des Sara-
zins: & comme ils furent traités par apres.*

OR deués sçauoir que nous qui es-
tions en nos vaisseaus, cuidans es-
chapper iusques a Damiette, ne fumes
pas plus abilles que ceux qui estoient de-
mourés a terre: car nous fumes aussi bien
prins, comme vous verrés ci apres. Il est
vrai que nous estans sur l'eau; se leua vn
terrible vent contre nous, qui venoit de-
uers Damiette, qui nous tollut le cours
de l'eau, en façon que ne pouuions mou-
ter: & nous fut force retourner arriere
vers les Sarazins. Et combien que le Roi
eust laissé grand nombre de Cheualiers
pour garder les malades, car comme nous
nous cuidions retirer a eus, nous trouua-
mes

mes qu'ils s'en estoient tous fuis. Et quand se vint vers le point du iour, nous arrivâmes au passage auquel estoient les Galees du Souldan, qui gardoient qu'aucuns vivres ne fussent amenés a nostre Ost: quand ils nous eurent apperceus, ils meperent vn grand bruit, & commencerent a tirer a nous grand' foison de pilles avec feu Gregeois, tant qu'il ressembloit que les estoilles cheussent du ciel: & ainsi que mes Mariniers nous eurent remis au cours de l'eau, & que nous voulions tirer outre, nous trouuâmes ceus que le Roi avoit laissés a cheual pour garder les malades, qui s'en fuioient vers Damiette: & le vent se va releuer plus fort que deuant, en sorte qu'il nous ietta a costé, a l'une des rives du fleuve: & a l'autre rive y avoit si grand' quantité de vaisseaus de nos gés, que les Sazins avoient pris & gagnés, que nous n'osâmes en approcher; & aussi nous voyons bien qu'ils tuoient les gens qui estoient dedans, & ies iettoient en l'eau: & leur voyons tirer hors des nefs les coffres & harnois qu'ils avoient gagnés. Et pource que nous ne voulions aller vers eus, d'autant qu'ils nous menaçoient, ils nous iettoient force traits, comme j'ai dit: & lors ie me fis vestir mon haubert, & incontinent mes gens qui estoient au bout du vaisseau me vont crier: Sire, nostre Marinier (pource que les Turcs le menacent) nous veut mener a terre, ou nous serons

G

tantost tués & occis. Adonc ie me fis le-
uer, & prins mon espee toute nue, & di
aus Mariniers que ie les tuerois s'ils ti-
roient plus auant, pour me vouloir me-
ner a terre: & ils me respondirent qu'ils
ne me scauroient passer outre: & pource
que i'aduissasse lequel i'aimerois mieus:
ou qu'ils me menassent a la riuie, ou qu'ils
m'ancrassent en la riuere. & i'aime mieus,
fis-ie, estre ancré en la riuere: ce qui fut
fait, dôt bien m'en print, côme vous enten-
drés. Or ne tarda gueres que tantost voi-
ci venir vers nous quatre des Gallees du
Souldan, esquelles auoit bié dix mille hô-
mes, lors i'appelle mes Cheualiers, & leur
requis qu'ils me conseillassent de ce qui
estoit de faire, & si nous deuiôs aller rédre
aus Gallees du Souldā qui venoient, ou a
ceus qui estoient a terre. & fut accordé de
tous, qu'il valoit mieux nous rédre a ceux
des Gallees, pource qu'ils nous tiédroient
ensemble, sans nous separer les vns des
autres. & me souuiét d'un mié Clerc, qui
disoit tousiours, que nous ne nous deuiôs
point rendre: mais nous deuions tous fai-
re tuer pour aller en Paradis. ce que ne
voulusmes croire, car la peur de la mort
nous pressoit trop. Quand ie vi qu'il es-
toit force de me rendre, ie prins vn petit
coffret que i'auoie, ou estoient mes ioyaus
& mes reliques, & ietté tout dedans le
fleuve. Lors me dit l'un de mes Mariniers,
que si ie ne lui laissoye dire aus Sarazins
que

que i'estois cousin du Roi, qu'ils nous tueroient tous: ie lui respondis qu'il pouuoit dire ce qu'il vudroit. Et adonc voicy arriuer a nous la premiere des quatre Gallees qui venoit de trauers, s'ancrant & ietterent leur ancre pres de nostre vaisfel, lors m'enuoya Dieu (& ainsi le croie) vn Sarazin qui estoit de la terre de l'Empereur, qui auoit seulement vnes brayes vestues d'une toille, & vint nouant iusques en mon vaisfel, & m'embrassant par les flans me dit: Sire, si vous ne me croyés vous estes mort, car il vous conuient (pour vous mettre a sauueté) sortir hors de vostre vaisfel, & vous ietter en l'eau, & les Sarazins ne vous verront mie, pource qu'ils s'attendent au pillage de vostre Gallee: & il me fit ietter vne cordé de leur Gallee sur l'escre de mon vaisfel: & adonc ie sailli en l'eau, & le Sarazin apres moi, dont besoing me fut, pour me soustenir & conduire en la Gallee: car i'estois si foible de maladie, que i'allois tout chancelant, en sorte que ie fusse allé au fons du fleuve.

Et ainsi ie fus tiré par le Sarazin, iusques dans leur gallee, en laquelle auoit bien encores quatre vingts hommes, outre ceus qui estoient entrés en mon vaisfel: & ce pource Sarazin me tenoit tousiours embrassé: & tantost ie fus porté par terre, & me coururent sus les autres, pour me vouloir couper la gorge, & bien ac-

rendois de mourir : mon Sarazin ne me vouloit lascher, & leur crioit, le cousin du Roy, le cousin du Roy, & alors ie sentoie le cousteau emprés la gorge, & me tenoyent a genous a terre: mais Dieu par sa grace me deliura de ce grand peril, a l'aide de ce pource Sarazin: lequel me mena iusques au chasteau ou les Cheualiers Sarazins estoient : & quant ie fus arriué avec eux, ils m'osterent mon haubert : & de pitié qu'ils eurent de moi, ils me ietterent dessus vne menue couuerte d'escarlare, qui estoit fourree de menu ver, que Madame ma Mere m'auoit donnee: & vn autre d'eus m'apporta vne courroye blanche, dequoi ie me seignis par dessus ma couuerte: & vn autre Cheualier me baila vn chapperonnet, que ie mis sur ma teste. Et tantost ie commençai a trembler des dents, tant de la grand' peur que i'auois, qu'aussi pour raison de ma maladie: alors ie demandai a boire, & lon m'alla querir de l'eau en vn pot: & si tost que ie l'eus mise en ma bouche, elle me faillit par les narilles, & n'en peus oncques aualer goutte: car i'auois vne grosse apostume en ma bouche. & Dieu sçait en quel pitous point i'estois. Et incontinent i'en uoyai querir de mes gens, & leur di que i'estois mort, & que mon apostume me causeroit en bref la mort: & quant mes gens me virent en tel estat, ils commencerent tous a pleurer, & a mener grand ducil

dueil. Et le Sarazin qui m'auoit sauué, leur demanda pourquoi ils pleuroient: & ils lui firent entendre que i'estois presque mort, & que i'auois vne apostume en la gorge qui m'estrangleroitt: & ce poure Sarazin va dire a l'vn des Cheualiers qu'il me reconfortast, & qu'il me donneroit tantost quelque chose a boire, dont ie serois gueri dedans deus iours: & ainsi le fit-il, & fus gueri a l'aide de Dieu, & du breuuage.

CHAP. XLI.

Comme apres la prise de l'Autheur, l'Admiral des Gallees du Souldan l'interrogea, & la responce qu'il fit audit Admiral: & comme les Sarazins traittoient les pources prisonniers qui estoient malades. & comme ledit Admiral mena l'Autheur au lieu ou le Roy S. Loys estoit prisonnier avec plusieurs autres.

Tantost apres que ie fus gueri, l'Admiral des Gallees du Souldan m'envoya querir deuant lui, pour sçauoir si i'estois cou'in du Roi, comme lon disoit: & ie lui respondis que non: & lui contai comme cela auoit esté fait par le conseil de mon Marrier: & l'Admiral me respondit que i'auois esté tresbien conseillé, car autrement on nous eust tous tués. D'auantage me demanda l'Admiral si i'auois aucune conoissance de l'Empereur Ferry d'Allemagne, & si i'estois point son pa-

rent : & ie lui respondi la verité, que i'entendois que madame ma Mere estoit sa cousine nee de Germain : & il me dit que il m'en aimoit de tant mieus : & ainsi comme i'estois la deuant mangeant & beuvant, il me fit venir vn Bourgeois qui estoit de Paris, lequel quand il me vit, me va dire, ha Sire que faites vous, vous mangés de la chair le Vendredi ! & soudain ie mis l'escuelle ou ie mangeois par terre : & l'Admiral demanda pourquoi i'auois fait cela : & on lui respondi, pource que c'estoit le iour du Vendredi, auquel les Chrestiens ne mangent point de chair : & il respondi que Dieu n'en seroit pas marri, veu que ie n'y pensois pas.

Le Dimanche apres que ie fus pris l'Admiral nous fit tous descédre du Chasteau, & nous fit remettre sur l'eau. Et quand ie fus la, messire Ian mon Chappellain fut tiré de la Soulte de la Gallee : mais incontinent qu'il vit l'air, il se passa, & les Sarazins le mirent du tout a mort deuant moi, & le ietterent au fleuve : & a son Clerc, les Sarazins lui ietterent vn mortier sur la teste, & le mirent dans l'eau : & ainsi firent ils des autres prisonniers : car ainsi qu'ils les tiroient de la Soulte, s'ils estoient trouués malades, ils estoient tués & mis dans la Riuiere : ainsi estoient traités les pources malades. Et en regardant celle cruauté & tyrannie, ie leur fis dire par mon Sarazin qu'ils faisoient grand mal,

mal, & que c'estoit contre le commandement de Saladin le Payen, qui disoit que on ne deuoit ruer ne faire mourir homme, puis qu'on lui auoit donné a manger de son pain & de son sel: & ils me firent responce, que ce n'estoient pas gens de grand' valeur, & qu'ils ne pourroient rien plus faire, puis qu'ils estoient ainsi malades. Apres ces choses ils firent venir deuant moi tous mes Mariniers, & me disoient qu'ils estoient reniés. Je leur respondois, qu'ils ne le deuoient pas croire, & qu'ils auoient ce fait, de peur qu'on ne les tuaist, & qu'aussi tost qu'ils se trouueroient en lieu qui fust a leur aduantage, ils retourneroient a la Foy. Et a ce me respondit l'Admiral, qu'il m'en croyoit bien, & que Saladin disoit, que iamais on ne vit d'un Chrestien bon Sarazin, n'aussi d'un Sarazin bon Chrestien. Tantost apres l'Admiral me fit monter sur un Pallefroy, & cheuanchasmes l'un ioignant l'autre, & me mena passer sur un pont, & vinsmes arriuer au lieu ou estoit le Roy S. Loys prisonnier, & ses gens aussi. Et a l'entree d'un grand Pauillon, trouuasmes un escriuain, qui escriuoit le nom des prisonniers de par le Souldan, & la fut mon nom escrit comme des autres. A l'entree dudit Pauillon, ce Sarazin qui m'auoit tousiours suiui & accompagné me dit, Sire, ie ne vous puis suiure plus auant, & me pardonnés: ie vous recommande ce ieune

enfant qui est avec vous, & vous prie de le tenir toujours par le poing, ou autrement ie sçai que les Sarazins le tueront. L'enfant auoit nom Barthelemi de Montsaucon, fils du seigneur de Montsaucon de Bar. Tantoist que mon nom fut escrit, l'Admiral nous mena moi & le ieune fils dedans le Pauillon ou estoient les Barons de France, & plus de mille autres personnes avec eus: & quant les Barons me virent, ils commencerent tous a faire grand'ioye, car ils pensoient m'auoir du tout perdu.

CHAP. XLII.

Ici est traisté bien au long de l'accord fait sans pour la deliurance du Roy comme des autres, qui estoient prisonniers avec lui: & les propos qui y furent tenus, ensemble d'autres choses bien puoyables.

OR ainsi que nous estions ensemble, voici venir vn grand riche homme Sarazin, lequel nous vint prendre, & nous mena en vn autre Pauillon, dequoi nous eusmes grand ennui: & apres de nous auoit vne grand' court, qui estoit close de muraille de terre, en laquelle grand nombre de Cheualiers, & autres de nos gens estoient enfermés, & les Sarazins les faisoient tirer & mettre dehors l'vn apres l'autre: & puis leur demandoient s'ils vouloient renier leur foy, pour deuenir Sarazins: & ceus qui disoient qu'oui, estoient mis

mis à part. & aus autres qui ne le vouloy-
ent faire, on leur couppoit incontinent la
tette. Et apres cela, ne tarda gueres que le
Souldan enuoya son conseil vers nous: le-
quel arriué, nous demanda a qui il deuoit
dire son meſſage que le Souldan lui auoit
commandé: & nous accordaſmes que ce
ſeroit au Comte Pierre de Bretagne. A-
lors vint vn Truchement qui parloit le
François & Sarazinois, lequel commen-
ça a dire en cette maniere: Seigneurs, le
Souldan nous enuoye par deuers vous,
pour ſçauoir ſi vous voulés point eſtre
deliurés, & ce que vous voudriés faire, ou
lui donner pour voſtre deliurance.

Et a cette demande reſpondit le Com-
te Pierre de Bretagne, que moult volon-
tiers voudrions eſtre hors de priſon, &
auoir fait ou baillé au Souldan ce qu'il
ſeroit poſſible par raiſon: & lors le conseil
lui demanda ſi nous voudrions point
donner pour noſtre deliurance aucuns
Chasteaus ou places, appartenans aus
Barons d'Outre-mer: & le Comte lui reſ-
pondit que nous ne le pourrions faire,
pource que leſdits Chasteaus & places e-
ſtoient tenus de l'Empereur d'Allemai-
gne: & que iamais il ne conſentiroit que
le Souldan tint rien ſous lui. Derechef
demanda le Conseil, ſi nous voudrions
point rendre nuls des Chasteaus du Tem-
ple, ou de l'Hospital de Rhodes, pour no-
ſtre deliurance, & le Comte lui reſpondit

que ce ne se pouuoit faire : car ce seroit contre le serment accoustumé, qui est que quant on met les Chastellains & gardes desdits lieux, ils font serment a Dieu, que pour la deliurance de corps d'homme, ils ne rendront lesdits Chasteaus. Et quant le Conseil entendit cette response, il nous dit, qu'il sembloit bien aduis que nous n'auions aucun desir ni enuie d'estre deliurés : & qu'ils nous enuoiroyent tantost les Maistres ioueurs d'espee, qui nous feroient comme aus autres, & ainsi s'en retournerent vers le Souldan. Tantost apres voicy venir vn grand vieil Sarazin, qui sembloit homme de grand' apparence, lequel amenoit quant & lui vne grand' compagnie de ieunes gens Sarazins, chacun ayant vne espee ceinte au costé. & ne faut pas demander si nous feusmes effrayés, quand nous vismes venir telle multitude de gens. Celui grand Sarazin nous fist demander par le truchement, s'il estoit vrai que nous creussions en vn seul Dieu, qui auoit esté né, crucifié, & mort pour nous, & au tiers.iour apres la mort resuscité? & lors nous respondismes, que vrayement nous croyons fermement tout cela. Alors il respondit, que puis qu'il auoit tant souffert pour nous, que nous ne deuions point estre marris, ne nous desconforter, de souffrir telles persecutions pour l'amour de lui, veu que nous n'auions point enduré encores la mort pour lui,

lui , comme il auoit souffert pour nous : & que s'il auoit eu puissance de soi-resusciter , que certainement il nous deliureroit de bref. Et adonc s'en alla ce Sarazin avec tous les ieunes gens, sans nous faire autre chose , dont nous fusmes bien ioyeus : car nous pensions qu'ils fussent là venus pour nous couper les testes.

Après ces choses dessusdites , le conseil du Souldan reuint encores par deuers nous , & nous dit que le Roi auoit tant fait enuers le Souldan , qu'il auoit pourchassé nostre deliurance , & que nous lui enuoyassions quatre d'entre nous pour ouyr & entendre la maniere du traité de nostre deliurâce. Au moyen dequoi nous lui enuoyasmes messire Ian de Valleri, Phelippe de Montfort, Baudouyn de Belun Seneschal de Chypre , & Guyon de Belun son frere Connestable de Chypre, qui estoit vn des beaux & mieux conditionnés Cheualiers qu'onques ie conusse, ne qui plus aimast les François. Tantost que ces quatre Cheualiers furent reueus du Souldan , ils nous rapporterent la façon & maniere de nostre deliurance, comme vous entendrés ci après. Et deues sçauoir , que le Souldan enuoya pareillement par deuers le Roi son conseil, lequel lui fit telles & semblables demandes qu'il auoit faites a nous : mais le Roi lui respondit ne plus ne moins que nous auions fait par la bouche du Comte de Bretagne : & voyans les Sarazins que le Roy ne vou-

loit du tout obtemperer a leurs demandes, ils le menacerent de le mettre en Bernicles, qui est le plusgrief tourment qu'ils peuuent donner a vn homme. Et sont ces Bernicles deus grands tisons de bois qui s'entretiennent au bout: & quand ils y veulent mettre quelcun, ils le couchent sur le costé entre ces deus tisons, & lui font passer les iambes a trauers de grosses cheuilles, puis couchent la piece de bois qui est la dessus, & font assoir vn homme dessus les tisons, dôt il aduient que tous les ossemens de celui qui est couché sont desrompus: & puis pour lui faire pis, au bout de trois iours lui remettent les iambes qui sont grosses & enflees dedans celles Bernicles, & les rebrisent derechef, qui est vne chose moult cruelle a qui le peut entendre: & si les lient par la teste a gros nerfs de Beuf, de peur qu'ils ne se remuent la dedans. Toutesfois de toutes celles menaces, le bon Roy n'en fit aucun conte: mais leur dit, qu'il estoit leur prisonnier, & qu'ils pouuoient faire de lui comme bon leur sembleroit.

Quant les Sarazins virent qu'ils ne peurent vainere le Roi par menaces: ils retournerent a lui, & lui demanderent combien il voudroit donner de finance au Souldan: en outre Damiette qu'il lui rendroit: & le Roi respondit que si le Souldan vouloit prendre pris & Rançon raisonnable, qu'il manderait a la Roine que elle

elle la payast pour la Rançon de ses gens. Et les Sarazins lui demanderent, pourquoy il le vouloit mander a la Roine: & il leur respondit que c'estoit bien raison qu'il le fist ainsi, & qu'elle estoit sa Dame & sa compagne. Et adonc le Conseil alla sçauoir au Souldan combien il demanderoit au Roi: & ne demeurerent gueres qu'ils reuindrent vers le Roi, & lui dirent: que si la Roine vouloit bailler deus cens mille besans d'or, qui valqient lors cinq cens mille liures, qu'elle deliureroit le Roi en ce faisant. Et le Roi leur demanda par leur serment, si la Roine leur payoit les cinq cens mille liures, si le Souldan consentiroit sa deliurance? & ils retournerent au Souldan, sçauoir s'il le vouloit ainsi promettre: & tantost rapporterent au Roi que le Souldan le vouloit tres bien, & lui en feirent le serment. Et si tost que les Sarazins lui eurent promis & iuré, le Roi iura pareillement qu'il payeroit pour la Rançon de ses gens, cinq cens mille liures, & pour la deliurance de son corps qu'il rendroit Damiette au Souldan: & qu'il n'estoit point tel qu'il se voulsist redimer ni auoir la liberté de son corps pour aucune finance de deniers. Quant le Souldan entendit la bonne volonté du Roi, il dit: par ma loi franc & liberal est le François, qui n'a voulu barguigner, sur si grand' somme de deniers: mais a octroyé payer ce qu'on lui a de-

mandé. Or lui allés dire, fit le Souldan, que ie lui donne sur sa Rançon cent mille liures, & n'en payera que quatre cens mille.

CHAP. XLIII.

Comme le Roy & les autres prisonniers furent mis en des Galles pour venir a Damiette: & comme en venant on les fit aborder en une maison que le Souldan auoit fait rendre sur le fleuve, & la description de ladite maison.

A Donc le Souldan fit mettre en quatre Galles tous les plus gros Seigneurs que le Roy eust, pour les mener a Damiette. Et en la Gallee ou ie fus mis estoient le Comte de Bretagne, le Comte de Flandres, le Comte de Soissons, messire Imbert de Beauieu Connestable de France, & les deus bons Cheualiers messire Baudouin de Belun, & Guy son frere. Et ceus qui nous conduisoient en la Gallee nous firent aborder deuant vne grand' maison que le Souldan auoit fait rendre sur le fleuve, & estoit fait celui hebergement en cette maniere. Il y auoit vne belle tour faite de perches de Sapin, & toute close a l'entour d'une toile tainche, & a l'entree de la porte y auoit vn grand Pauillon tendu, & là laissoient les Admiras du Souldan leurs espees & bastons, quand ils vouloient aller parler au Souldan.

Après celui Pauillon y auoit vne autre
tref

tres-belle porte, par laquelle on entroit en vne grand^e salle, qui estoit la salle ou mangeoit le Souldan.

Aupres de celle salle y auoit vne autre tour, faite comme la premiere, par laquelle on montoit en la chambre du Souldan. Au meillieu d'icelle maison y auoit vn grand preau, auquel estoit vne tour, plus grande que toutes les autres. Et par celle haute tour, le Souldan montoit pour voir tout le pays d'environ. & d'auantage en icelui preau auoit vneallee, pour aller au fleuve: & au bout d'icelle, le Souldan auoit fait tendre vn Pauillon sur la riu^e du fleuve, pour s'y aller baigner: & estoit celui logis tout couuert par dessus le fust de beau treillis, & par dessus le treillis couuert de toiles d'Inde: afin que ceus qui estoient dehors ne peussent voir par dedans, & estoient toutes les tours, aussi couuertes de toille.

Et arriuasmes deuant celle Maison, le Iendi deuant la feste de l'Ascension. Et là pres fut descendu le Roy en vn Pauillon, pour parler au Souldan: & pour accorder que le Samedi apres il lui rendroit Damiette.

CHAP. XLIIII.

La pieuse mort du Souldan, par ses gens de la Halcqua, & ce a l'instance de ses Admirans.

ET ainsi comme l'on estoit sur le parlement pour aller a Damiette, l'Admiral qui auoit esté du temps du Pere du ieune Soudan, qui lors estoit, eut souuenance du tort qu'il lui auoit fait a son nouueau aduenement, & les autres Seigneurs aussi, de les auoir desapointés de leurs estats, ainsi qu'il vous a esté conté ci dessus. Au moien de quoi, ils s'assemblerent, & aduiserent que le temps estoit venu, qu'ils en deuoient prendre vengeance, attendu qu'ils l'auoient entre mains, hors de forteresses: & que s'ils attendoient qu'il fust dans Damiette, qu'il les feroit tous mourir; parquoi se retirerent a ceus de la Halcqua, lesquels apres plusieurs promesses, promirent a ces Admiraus de tuer le Souldan, auant qu'aller a Damiette.

Or aduint que le Souldan auoit semés a disner ses Cheualiers de la Halcqua, & apres le disner que le Souldan se voulut retirer en sa Chambre, & qu'il eut dit Adieu a ses Admiraus, vn des Cheualiers de la Halcqua, qui portoit son espee apres lui, le ferit sur la main: en sorte que il la lui fendit iusques empres le bras, entre les quatre doigts. Et adonc le Souldan se retourna vers ses Admiraus, qui auoient fait & conclud le cas, & leur dit: Seigneurs, ie me plains a vous de ceus de la Halcqua qui m'ont voulu tuer, comme vous pouués veoir a ma main! & ils lui resp

respondirent tous a vne vois, qu'il leur valoit beaucoup mieus qu'ils le tuassent, que nompas qu'il les fit mourir, ainsi que il le vouloit faire, si vne fois il estoit es forteresses de Damiette. Et saches que cauteleusement le firent les Admiraus, car ils feirent sonner les Trompettes & Mecaires du Soudan. Au moien dequoi tout l'ost des Sarazins s'assembla, pour sçauoir que le Soudan vouloit faire. Et les Admiraus leur dirent, que Damiette estoit prise, & que le Soudan si en alloit, & qu'il estoit desia parti: parquoi il leur commandoit que tous allassent apres lui en armes. Et tout incontinent les Sarazins s'armerent & s'en allerent picquans des esperons vers Damiette: dont nous fusmes a grand' malaise, car nous cuidiôs de vrai que Damiette fut prise.

Et ce voiant le Soudan qui estoit encores ieune, & la malice qui auoit esté conspiree contre lui, il s'en fuit en sa haute Tour qu'il auoit pres de sa Chambre, dont i'ai deuant parlé: car ses gens mesmes de la Halcqua lui auoient ia abbatu tous ses Pavillons, & de fait ils enuironnerêt celle Tour ou il s'en estoit fui: & deues sçauoir qu'il y auoit avec le Soudan trois de ses docteurs qui auoient disné avec lui, lesquels lui escrierent qu'il descendist: & il leur dit que volontiers descendroit il: mais qu'ils l'assuraissent de sa personne; & ils lui respondirent que s'il

ne vouloit descendre, qu'ils le feroient bien descendre par force, & maugré lui, & qu'il n'estoit pas encores a Damiette. Et tantost ils vont jeter le feu gregeois dedans celle Tour, & tout incontinent fut embrasée: & vous promets que iamaïs ne vi si beau feu, ne plus soudain. Quant le Soudan vit que le feu le pressoit, il descendit par la voie du preau d'où j'ai deuant parlé, & s'en fuit vers le fleuve: mais en s'en fuyant l'un des Cheualiers de la Halqua le ferit d'un grand glaive parmi les costes; toutesfois ce nonobstant le Soudan se jetta a tout le glaive dedans le fleuve. Et apres lui descendirent environ neuf ou dix Cheualiers qui le tuerent là dedans le fleuve, assés pres de nostre Gallee. Et quant il fut mort, l'un des Cheualiers qui avoit nom Faracart le fendit, & lui tira le cœur du ventre: & lors il s'en vint au Roi sa main toute ensanglantée, & lui dit en cette maniere: que me donneras tu, quant i'ai occis ton ennemi, qui t'eust fait mourir s'il eust vescu? & a cette demande, ne lui respondit onques un seul mot le Roi.

CHAP. XLV.

Comme apres la mort du Soudan, les Admiraux traitterent les prisonniers: & comme les conventions qui avoient esté faites avec le Soudan furent renouvelles avec les Admiraux.

Quant

Quant ils eurent ce fait , ils entrèrent bien en nostre Gallee environ trente portans es mais leurs espees toutes nues , & au col leurs haches d'armes. & ie demandai alors a Monsieur Baudouin de Belun, qui entendoit bien Sarazinois, que c'estoit que ces gens disoient; & il me respondit, qu'ils disoient qu'ils nous venoient couper les testes : & tantost ie vi vne grosse troupe de nos gens qui la estoient , qui se confessoient a vn religieux de la Trinité, qui estoit au Comte de Flandres : mais quant a moi , ie n'auois que faire de confesseur , car ie vous promets qu'il ne me souuenoit d'aucun mal que i'eusse fait : en sorte que ie ne pensois qu'a receuoir le coup de la mort. Si m'agenouillai aupres d'un des Sarazins , lui tendant le col , & disant ces mots , & en faisant le signe de la Croix (Ainsi mourut sainte Agnes.) Aupres de moi tout a costé , s'agenouilla messire Gui de Belun Connestable de Chippre ; & se confessa a moi , & ie lui donnai l'absolution , selon ma puissance : mais ie vous assure qu'onques il ne me souuient de chose qu'il m'eust ditte. Apres que les Sarazins nous eurent fait celle peur , ils nous mirent tous couchés le visage contre terre , dans la foulte de la Gallee; nous cuidions alors que les Sarazins ne nous osassent assaillir tous a vn coup ; mais qu'ils nous auoient mis là dedans , pour nous auoir l'un apres

l'autre; & en tel meschief fusmes nous toute celle nuit. L'auois mes piés droit au visage du Comte de Bretagne, & il auoit les siens aussi pres de ma teste. Or aduint que le lendemain, nous fusmes tirés hors de celle soultre, & nous enuoierent dire les Admiraus, que nous leur allissions renouuer les conuenances, que nous auions faites au Souldan; & y allerent tous ceus qui peurent cheminer: mais le Comte de Bretagne, & le Connestable de Chippre, & moi, qui estiós griefuemét malades, demourasmes en la Gallee. Ceus qui allerét deuers les Admiraus, qui estoient le Comte de Flandres, & le Comte de Soissons, & plusieurs autres, confirmerent lesdites conuenances; & leur promirent les Admiraus, qu'aussi tost que nous aurions rendu Damiette, qu'ils deliureroient le Roi, & les autres gros personages. Et leur dirent, que si le Souldan eust vescu, qu'il eust fait coupper la teste au Roi, & a tous les autres: & que desia, contre les conuenances qu'il auoit faites avec le Roi, il auoit fait emmener vers Babyloine plusieurs de nos grans Seigneurs.

 CHAP. XLVI.

La forme & les conuenances faictes avec lesdits Admiraus: ensemble les sermens faicts, tant de la part desdits Admiraus, comme de celle du Roi. & a quoi il s'ensuyt que le Roi ne fut esleu Souldan de Babyloine par les Admiraus.

Par

PAr cette conuenance, le Roi deuoit iurer qu'il bailleroit aus Sarazins deus cens mille liures, auant que partir du fleuve, & les autres deus cens mille, il leur bailleroit en Acre. Et pour feureté de paiement, ils retiendroient les malades qui estoient a Damiette, avec les arbalestes, armures, engins, & les chairs salées, iusques a ce que le roi les enuoieroit liures. Et le serment que les Admiraus feirent au Roi fut tel: Qu'au cas qu'ils ne tiendroient leurs conuenances & promesses, qu'ils vouloient estre ainsi honnis & deshonorés, comme celui qui par son peché va en pelerinage a Mahommet, la teste toute nuë. Et celui qui laisse sa femme, & puis apres la reprent. Le tiers serment estoit, qu'ils fussent deshonorés & deshontés commé le Sarazin qui mange la chair de Pourceau. Et receut le Roi les sermés dessusdits, en la forme deuant dite, pource que maistre Nicole d'Acre, qui sçauoit leur façõ de faire, lui dit, que plus grans sermens ne pouuoient ils faire. Quant les Admiraus eurent iuré, & fait leurs sermens, ils firent escrire le serment tel qu'ils vouloient que le Roi fust, & le lui baillèrent par esorit, par le conseil d'aucuns Chrestiens regiés qu'ils auoient, & estoit tel ledit serment: Que le Roi vouloit qu'au cas qu'il ne leur tiendrait promesse, qu'il fust separé de la compa-

gnie de Dieu, & de sa digne Mere, des douze Apostres, & de tous les autres Saints & Saintes de Paradis: & a celui serment s'accorda le Roi. L'autre estoit: que Il fust reputé pariure, comme le Chrestien qui a renié Dieu & son baptisme, & sa loi, & qui en despit de Dieu crache sur la Croix, & l'escache avec les piés. Quant le Roi ouï celui serment, il dit que ia ne le feroit. Au moien de quoi les Admiraus estans aduertis de son refus enuoierent par deuers lui, ledit maistre Nicole d'Acre, pour lui dire qu'ils estoient tresmal contens de lui, & qu'ils auoient grand despit d'auoir iuré tout ce qu'il auoit voulu, & qu'a present il ne vouloit iurer ce qu'ils lui requeroient. Et lui dit ledit maistre Nicole, qu'il fust tout certain, que s'il ne iuroit ainsi qu'ils le vouloient, qu'ils lui feroient couper la teste, & a tous ses gens. A quoi le Roi respondit, qu'ils en pouuoient faire a leur volonteé, & qu'il aimoit trop mieus mourir bon Chrestien, que de viure avec le courroux de Dieu & de sa Mere. Vous deüés scauoir qu'il y auoit avec le roi vn vieil Patriarche de Hierusalem, de l'aage de quatre vingts ans ou enuiron, lequel d'auresfois auoit pourchassé l'assurance des Sarazins enuers le Roi, & si estoit venu pour moienner la deliurance du Roi, enuers les Admiraus, & pource que le Soudan qui lui auoit donné saufconduit estoit

estoit mort, les Sarazins l'auoient retenu prisonnier, comme nous : car telle est leur coustume, ainsi qu'il vous a esté compté ci deuant. Voyans doncques les Admiraus que le Roi n'auoit aucune crainte de leur menace; l'un d'iceus va dire aus autres, que c'estoit le Patriarche qui conseilloit ainsi au Roi de ne faire point le serment; & leur disoit que s'ils le vouloient croire, qu'il feroit bien iurer le Roi: car il couperoit la teste au Patriarche, & la feroit voler au giron du Roi: mais les autres ne le voulurent de ce croire. toutesfois ils prindrent le bonhomme de Patriarche, & le lierent deuant le Roi en vn poteau, les mains derriere le dos, si estroitement que les mains lui enflerent en peu de temps, grosses comme la teste, tant que le sang lui sailloit par plusieurs lieux de ses mains: en sorte que du mal qu'il endureoit, il crioit au Roi; Ha sire, sire, iurés hardiment, car i'en prens le peché sur moi & sur mon ame, puis qu'ainsi est qu'aués desir & volonté d'accomplir vos promesses. ie ne sçai pas si en la fin le serment fut fait: mais quoi qu'il en soit les Admiraus se tindrent contens au dernier du serment que le Roi leur auoit fait, & des autres gros Seigneurs qui là estoient. Mais il vous faut entendre qu'apres que le Souldan fut occis, & que les Trompes & Macaires eurent sonné, comme ie vous ai dit, les Admiraus tindrent con-

seil, & furent en deliberation de faire le Roi Soudan de Babyloine : & comme i'ai depuis entendu, il tint seulement que les Admiraus disoient, que le Roi estoit le plus fier Chrestien qu'ils eussent iamais coneu; & ce disoient ils pource que quant il partoit de son logis, il prenoit tousiours sa Croix en terre, & seignoit tout son corps du signe de la Croix. Et disoient les Admiraus, que si leur Mahomet leur eust laissé souffrir autant de mesches, comme Dieu auoit laissé endurer au Roi, que iamais ils ne l'eussent adoré, ne creu en lui. Et disoient d'auantage, que si vn Sarazin en faisoit autant a Mahomet, que le Souldan l'occiroit, ou qu'ils deuiendroient du tout Chrestiens. Et me demanda vn iour le Roi, s'il deuoit prendre le Royaume de Babyloine, si les Admiraus le lui eussent offert? & je lui di, qu'attendu qu'ils auoient occis leur Seigneur, qu'il ne le deuoit pas recevoir. Toutesfois il me respondit, qu'il ne l'eust pas refusé, & qu'il eust bien donné ordre au reste.

CHAP. XLVII.

Comme le Roi, avec les autres prisonniers estans arrivé deuant Damiette, fit deliurer la ville aux Sarazins : & ce qu'ils firent en ladite ville.

A Pres les conuenances accordees, & le serment fait par le Roi, il fut dit que

que le lendemain de l'Ascension, Damiette seroit renduë aus Admiraus, & que le corps du Roi & de nous seroient deliurés, & le iour mesmes qu'auoit esté dit, furent nos quatre Galees ancrees deuant le pont de Damiette, & y fit on tendre vn pavillon pour y descendre le Roi: & enuiron l'heure de Soleil leuant, messire Geoffroi de Sergines alla en la ville de Damiette, pour la faire rendre aus Admiraus, & furent tantost mises sur les murs les armes du Soudan, & entrèrent les Cheualiers Sarazins dans la ville, & commencerent a boire des vins qu'ils y trouuerent: en sorte que plusieurs s'enyurerent tant que c'estoit grand merueilles; & entre les autres il en y eut vn qui vint en nostre Gallee, & tira son espee toute sanglante, en nous disant que d'icelle il auoit tué six de nos gens: ce que nous trouuâmes bien estrange & vilain. Et deués sçauoir que la Roine, auant que rendre Damiette, fut retirée en nos nefz, avec tous nos gens, fors que les pources malades, que les Sarazins deuoient garder & rendre au Roi, comme dessus a esté monstré: mais il en aduint tout autrement qu'on ne pensoit, car ces trahistres Sarazins, quand ils eurent la ville en leur puissance, ils tuerent cruellement tous les malades, decouperent les engins, & autres choses qu'ils deuoient rendre: & de tout firent vn grand lit, & y mirent le feu, qui fut si tresgrand,

H

qu'il dura trois iours entiers.

CHAP. XLVII.

Comme apres que les Sarazins eurent en leur puissance Damiette, firent peu de conte de tenir leurs promesses au Roi. du differenc qui fut entre les Admiraus, touchant la mort ou deliurance du Roi.

A Pres qu'ils eurent ainsi mis le feu, & brulé tout ce qu'ils nous deuoiens rendre, nous pensions estre deliurés ce matin mesmes que nous estions arrivés a Damiette, qui estoit le Vendredy : mais ces vilains infames Sarazins tindrent peu de conte de nous tenir promesse : en sorte que le Roi, & tous les gens demourerent sans manger depuis le Soleil levant, iusques au Soleil couchant : & furent les Admiraus en dispute les vns contre les autres, machinant nostre mort.

Et disoit l'un des Admiraus aux autres : Seigneurs si vous me voulés croire, & tous ces gens que voies ici avec moi, nous tuerons le Roi, & tous les grands personages qui sont avec lui : & ne faut point craindre la vengeance d'ici a XL. ans, pource que leurs enfans sont encores petits, & nous auons Damiette en nostre pouuoir : parquoi nous le pouuons faire seurement, sans aucun doute. Vn autre Sarazin qu'on appelloit Scebrecey, qui estoit natif de Mourentaigne, disoit au contraire, & remonstroit aux autres que s'ils

s'ils tuoient le Roi, apres ce qu'ils auoient tué leur Souldan, on diroit que les Egyptiens seroient les plus mauuais & iniques de tout le monde: mais a ce-repliquoit celui Admiral qui nous vouloit faire mourir, & disoit par autres remonstrances palliées, que vraiment ils auoient grandement mespris d'auoir occis leur Seigneur le Souldan, & que c'estoit contre le commandement de Mahomet, par lequel il leur commandoit de garder leur serment, comme la prunelle de l'œil, & en monstroit ledit Admiral ledit commandement par escrit, en vn petit liuret qu'il tenoit en sa main: mais faisoit-il, Seigneurs, ie vous prie escoutés l'autre commandement de Mahomet: & en ce disant tournoit le feuillet du liure: il commande (disoit-il) qu'en l'asseurement de sa foy, on doit tuer l'ennemy de la Loy. Or regardés (& ce disoit-il pour reuenir a son entente) le forfait que nous auons commis d'auoir tué nostre Souldan, contre le commandement de Mahomet: & encores le grand mal que nous ferons, si nous laissons aller le Roi, & que ne le tuons, quelque assurance qu'il ait de nous? car c'est le plus grand ennemi de nostre Loy qui fut onques. Et tellement aduint par les remonstrances de ce mandit Admiral, que peu s'en faillit que nostre mort ne fust accordée: en maniere que cuidant du tout que les autres

Admiraus fustent de son aduis, & que lon nous deult faire mourir, il s'en vint sur la rive du fleuve, & ostant sa rouaille de sa teste, commença a crier en Sarazinois, a ceus qui conduisoient nos galices, qu'ils nous ramenassent vers Babyloine, & leur faisoit signe de sadite rouaille d'ainsi le faire: & de fait nous fusmes desancrés, & menés arriere vers Babyloine, bien vne grand' lieue: & ie vous laisse a songer le grand dueil qui fut entre nous mené, & combien de larmes sortirent de nos yeus, nous voians ainsi estre traittés, & pensans en bref recevoir la mort: mais ainsi que Dieu n'oublie iamais ses serviteurs, aussi il nous voulut regarder de l'œil de pitié: car quand se vint environ Soleil couchâr, il fut accordé entre lesdits Admiraus, que nous serions deliurés, & nous fit on revenir vers Damietto, & furent nos quatre Galices mises au bort du fleuve: & alors nous requismes aus Sarazins qu'ils nous missent a terre, mais onques ils n'en voulurent rien faire, iusques a ce qu'ils nous eussent fait manger. Car ils disoient que cela leur pourroit tourner a grand deshonneur, de nous enuoier de leurs prisons a iun; & tantost nous firent venir de la viande pour manger, c'est assavoir de beugniers faits de frommage qui estoient rostis au Soleil, afin que les vers n'y cuillissent, & des œufs durs cuits de quatre ou de cinq iours, & pour l'honneur de nos person

perfonnes, ils les auoient fait paindre par dehors de diuerfes couleurs.

CHAP. XLIX.

*De la deliurance du Roi & autres prifonniers;
& la forme qui y fut obferuee.*

A Pres que nous eufmes repeu de ces bonnes viandes, on nous mit a terre, & nous en allafmes deuers le Roi, que les Sarazins amenoient du Pauillon ou ils l'auoient tenu vers le fleuve, & y auoit bien vingt mille hommes Sarazins a pied apres le Roi, qui portoient leurs efpees ceingtes. Quant le Roi fut arriué au fleuve, il fe trouua vne Gallee de Geneuois deuant lui en laquelle on ne voioit rien qu'un fol, lequel voyant le Roi au droit de la Gallee, commença a fifler: & tantost voici fortir de la Soule de leur Gallee bié quatre vingts arbalestiers, bien equipés, leurs arbalestes tendus, & le trait dessus; & si tost que les Sarazins les eurent apperceus, ils commencerent a fuir, comme brebis deuant le loup, & n'en demoura avec le Roi que deus ou trois. Les Geneuois jetterent vne planche a terre, & recueillirent le Roi, le Comte d'Anjou son frere, messire Geoffroi de Sergines, messire Philippe de Nemours, le Marechal de France, le maistre de la Trinité & moi, & demoura prifonnier le Comte de Poitiers, iufques a ce que le Roi eust payé les deus cens mille liures, qu'il auoit pro-

H 2

misses bailler auant que partir du fleuve.

Le lendemain de nostre deliurance, qui estoit le Samedi d'apres l'Ascension, vindrent prendre congé du Roi le Comte de Flandres, le Comte de Soissons, & plusieurs autres gros personnages : ausquels le Roi pria qu'ils voussissent attendre iusques a ce que le Comte de Poitiers son frere seroit deliuré: mais ils lui firent response qu'il ne leur estoit pas possible, pource que leurs Gallées estoient prestes a partir. Si s'en vindrent en France, & emmeuerent quant & eus le Comte Pierre de Bretagne, qui estoit griefuement malade, dont il mourut sur Mer, trois semaines apres leur partement.

CHAP. L.

Des deniers que le Roi fit deliurer aux Sarrazins, pour la rançon des prisonniers: & de sa loyauté au fais du payement de ladice rançon: & comme le Comte de Poitiers fut deliuré.

LE Roi qui n'auoit autre desir que de deliurer le Comte de Poitiers son frere, commanda a ses gens des finances de bailler les deux cens mille liures aux Sarrazins; & le Samedi mesmes commencerent les Tresoriers a faire ledit payement, & dura iusques au lendemain au soir, qui estoit le Dimanche: & bailloit on les deniers au poix de la balance, & valoit chascune balance dix mille liures. Et quant ce vint le Dimanche au soir, les gens du Roi

qui

qui faisoient le payement, lui vindrent dire qu'il leur falloit encores xxx. mille liures: & alors le Roi aduifa de qui il pourroit emprunter ladite somme de deniers, car pour l'heure il n'auoit en sa compagnie que le Comte d'Anjou, le Mareschal de France, le ministre de la Trinité, & moi: tous les autres estoient occupés a faire ledit paiement. Et alors ie vins au Roi, & lui di, qu'il deuoit emprunter les trente mille liures du Commandeur du Temple: mais le Commâdeur me reprint de ce conseil que ie donnois au Roi, & me dit: Sire, de Ionuille, le conseil qu'aués donné au Roi ne vaut rien, & n'est pas raisonnable: car vous sçaués bien que nous receuons les commandes a serment, & promettons de ne bailler les deniers d'icelles a autres qu'a ceus qui nous font faire les sermens. Et le mareschal du Temple, pour cuider contenter le Roi, lui disoit: Sire, laissés en paix les noises & questions du Seigneur de Ionuille, & de nostre Commandeur, car ainsi que dit nostredit Commandeur, nous ne pouuons rien bailler des biens de nostre Commande sinon contre nostre serment, & que soions periures. Et sâchés Sire (disoit-il) que le Seneschal de Champagne vous conseille tref-mal, de vous dire que si le Commâdeur ne vous en baille, que vous en deués prendre: vous en pouués faire a vostre plaisir; mais si vous le faites, nous

nous en desdormagerons bien sur le vostre qu'aués en Acre. Et quant i'eü entendu la menace, que le Maroschal faisoit au Roi, ie lui di, que i'en irois querir s'il le vouloit : & il me commanda ainti le faire. Et tantost m'en allay a vne des Galles du Temple, & vins a vn coffre, dont ion ne me vouloit bailler les clefs, & avec vne coignée que ie trouuai, ie voulu faire ouuerture de par le Roi : & ce voiant le Mareschal du Temple, me fit bailler les clefs du coffre : lequel i'ouuri, & y prins d'argent assés, & l'apportai au Roi : lequel fut moult ioyeus de ma venue. Si fut fait & paracheué le païement des deus cens mille liures, pour la rançon du Comte de Poitiers. Et auant que paracheuer du tout ledit païement, aucuns conseillerent au Roi, qu'il ne deuoit pas rendre toute la somme aus Sarazins, que premier ils ne lui eussent deliuré la personne du Comte de Poitiers : mais il respôdit que puis qu'il l'auoit promis, il bailleroit toute la somme, auant que partir du fleue. Et sur ces paroles messire Phelippe de Montfort dit au Roi, qu'on auoit mesconté les Sarazins d'une balance, qui valoit dix mille liures : dont le Roi se courrouça asprement, & commanda a icelui de Montfort, sur la foy qu'il lui deuoit, & comme son homme de foy, qu'il fist payer lesdits dix mille liures aus Sarazins, s'elles n'estoient payees : & disoit le Roi, que ia il ne parti-

roit

roit du fleuve, iusques a ce qu'il eust payé tous les deus cens mille liures. Mais tous les grands Seigneurs, voians qu'il estoit toujours en danger des Sarazins, lui prièrent qu'il se voulist retirer en vne Gallee qui l'attendoit sur Mer, pour se tenir en seureté, & se sauuer des mains des Sarazins; mais a grand' difficulté leur voulut il accorder de ce faire: toutesfois finalement il se retira. Et au partir du fleuve disoit a ses gens, que quand a lui, il pensoit bien auoir acquité son serment, & qu'il n'entendoit point que les Sarazins fussent trompés desdites dix mille liures. Et adonc commençasmes a faire voile en plaine Mer, & allasmes bien vne lieüe de Mer, sans pouuoir dire rien l'un a l'autre du grand dueil que nous auions d'auoir laissé prisonnier le Comte de Poitiers. Et apres nostre parlement, ne tarda gueres que voici venir messire Phelippe de Môtfort, qui estoit demouré pour faire le paiement desdites dix mille liures, lequel s'escria au Roi: Sire, Sire, attendés vostre frere, qui s'en va a vous en celle autre Gallee; & le Roi dit a ses gens qui là estoient: alume, alume, & tantost y eus grand' ioye entre nous tous, de la venue du Comte de Poitiers. Si y eut vn pource Pescheur, qui alla dire a la Comtesse de Poitiers, qu'il auoit deliuré le Comte son mari, des mains des Sarazins: & ellè lui fist donner vingt liures Parisis.

Adonc nous fismes voile, & nauigeasmes droit en Acre : mais avant qu'y arriuer, ie vous veus cōter aucuns cas dignes de memoire, qui aduindrent durant le temps que nous estions en Egypte.

CHAP. LI.

Incident de plusieurs choses qui aduindrent, sans en Egypte, comme en autre part, a plusieurs personnes, durant le temps que le Roy y estoit.

PRemierement ie vous veus conter de messire Gautier de Chastillon, le vaillant Cheualier, duquel me dit vn Cheualier digne de foy, qu'il l'auoit veu en vne Rue pres du Kasel, ou le Roi fut prins, tenant son espee au poing, & faisant tant de faits d'armes, qu'homme viuant sçauroit faire: en sorte que lui tout seul gardoit la Rue contre la puissance de tous les Sarazins. & quand il voyoit passer les Turcs par celle Rue, il leur couroit sus, si vigoureusement qu'a tous les coups il les chassoit deuant lui. Les Sarazins lui tiroient si grand' quantite de pilles, tant deuant que derriere, qu'il en estoit tout couuers: & me dit celui Cheualier, que quand messire Gautier auoit chassé deuant lui les Sarazins, il se deslichoit des pilles qu'il auoit sur lui, & s'armoit derechef: & ainsi fut il long temps combatant, sans auoir secours de personne. Et le vit plusieurs fois

fois qu'il s'esleuoit sur les estrieſs, criant a haute vois, ha Chaſtillon Cheualier, & ou ſont maintenant mes preud'hommes? & que ne ſont ils ici pour m'aider a vanger ma mort ſur ces meſchans Sarazins? mais onques ne ſe monſtra homme pour le ſecourir. Et vn iour apres, comme i'eſtois avec l'Admiral des Gallees, ie m'enquis avec tous ſes genſd'armes, s'il y auoit aucun qui m'en ſceuſt dire aucunes nouuelles: mais oncq' ie n'en ſceus ſc auoir autre choſe pour l'heure, ſinon qu'on croyoit bien qu'il fuſt mort. Vne autre fois ie trouuai vn Cheualier, qui auoit nom meſſire Ian Frumons, qui me dit, que quand on l'emmenoit priſonnier, il vit vn Turc qui eſtoit monté ſur le Cheual de meſſire Gautier de Chaſtillon, & auoit le cheual la culiere toute ſanglante, & qu'il lui demanda qu'eſtoit deuenue le Cheualier a qui eſtoit le Cheual: & le Turc lui reſpondit qu'il lui auoit couppe la gorge deſſus ſon cheual, & que du ſang le cheual eſtoit ainſi enſanglanté.

Il y auoit pareillement en noſtre oſt, vn mout vaillant homme, qui auoit nom meſſire Iaques du Chaſtel, Bueſque de Soiſſons: lequel voyant que nous eſtions en chemin, pour nous en aller a Damierre, & que chacun auoit deſir de retourner en France, il aima mieus demourer avec Dieu, que s'en retourner au lieu dont il eſtoit né: & de fait, lui ſeul s'alla ietter par-

miles Turcs, comme s'il les eust voulu tous mettre a mort: mais tantost il fut tué par les Sarazins.

Vne autre chose ie vi, dont ie fus grandement esbahi, ainsi que le Roi attendoit sur le fleuve, le payement qu'il faisoit faire, pour auoir son frere le Comte de Poitiers, il vint vers lui vn Sarazin mout bien abillé, & fort bel homme a regarder, lequel presenta au roi du lart prins en pots, & des fleurs de diuerfes manieres, qui estoient mout odorantes: & lui dit que c'estoient les enfans du Nazat du Souldan de Babyloine, qui auoit esté tué, qui lui faisoient ce present. Quand le Roi entendit celui Sarazin parler François, il lui demanda qui le lui auoit appris: & il respondit au Roy, qu'il estoit Chrestien renié. Et incontinent le Roi lui dit, qu'il se tirast a part, hors de deuant lui, & qu'il ne parleroit plus a lui. Lors ie le tirai a quartier: & lui demandai dont il estoit, & comment il auoit renié nostre Loy. Et il me respondit qu'il estoit né & natif de Prouins en Brie, & qu'il estoit venu en Egypte avec le feu Roi Ian, & depuis s'y estoit marié, & auoit acquis beaucoup de biens. Alors ie lui di, ne sçaués vous pas bien que si vous mourés en tel estat, que vous descendrés tout droit en Enfer, & ferés damné a iamais? Il me dit, qu'oui certes, il le sçauoit bien, & si croyoit fermement qu'il n'estoit Loy meilleure que celle

celle des Chresttiens : mais fit-il, ie crains de m'en retourner en France, pource que il me conuiendroit viure pourement, & endurerois de grand's infamies & reproches, que lon me donneroit toute ma vie, en m'appellant renié. Pourtant (disoit-il) i'aime mieus viure a mon aise, & estre riche homme, que de deuenir en tel point. Et derechef ie lui remontrai qu'il valloit trop mieus craindre la honte de Dieu, que celle du monde, qui est a present : attendu aussi que le iour du iugement, les pechés de chacun serót manifestés a tout le monde : mais tout cela ne me seruit de rien : ains se partit de moi le Sarazin, sans qu'onques puis ie le visse.

Et combien que le Roy eust beaucoup d'infortunes & de persecutions, tant sur lui que sur ses gens, estant en ce pays d'Egypte, toutesfois la Roine son espouse n'en fut pas quitte, qu'elle n'en endurast plusieurs extremes, & si apres qu'elle endura beaucoup de peine, tant que nulle autre Dame eust sceu endurer. Et pour le vous donner a entendre, deuez sçauoir qu'a l'heure que le Roi fut prins, la Roine estoit presté d'acoucher, en sorte que trois iours deuant qu'elle se deust acoucher, on lui vint apporter les nouuelles que le Roi estoit prisonnier : dequoi elle fit si grand dueil, & receut tant de tristesse en son cœur, qu'il seroit impossible de le pouuoir expliquer : & tant eut de mal-aise la

bonne Dame, que sans cesser en son dormir, il lui sembloit aduis que toute sa chambre estoit pleine de Sarazins, qui estoient venus là pour l'occire, & sans fin elle s'escrioit a l'aide, a l'aide, là ou il n'y auoit ame. Et de peur que le fruit qu'elle auoit ne perist, elle faisoit veiller toute la nuit sans dormir, vn Cheualier, au bout de son lit, lequel estoit vieil & ancien, de l'aage de quatre vints ans & plus: & a chacune fois qu'elle s'escrioit, il la tenoit parmi les mains, & lui disoit, Madame n'ayés peur, ie suis avec vous. Et la bonne Dame auant que s'accoucher, fit vider de sa chambre tous ceus qui estoient dedans, & n'y demoura qu'icelui Cheualier tout seul, & alors que la Roine ne vit autre personne en sa chambre que lui, elle se vint a ieter a deus genoux deuant lui, & lui requit vn don, lequel le Cheualier lui ottroya par son serment: & alors la Roine lui dit: Sire Cheualier, ie vous requiers sur la foy que m'aués donnée, que si les Sarazins prennent cette ville, que vous me coupiez la teste, auant qu'ils me puissent prendre: & le Cheualier lui respondit que tresvolontiers il le feroit, & que ia l'auoit-il en pensee d'ainsi le faire, si le cas aduenoit.

Le troisieme iour apres que le Roy fut prins, la Roine se deliura d'un fils, qui eut nom Ian, & en surnom, Tristan. La raison de son surnom fut, pource qu'il auoit esté né

né en toute tristesse, & poureré. Et le propre iour mesmes qu'elle acoucha, on lui vint dire que tous ceus de Pise, de Genes, & toute la pource commune qui estoit en la ville, s'en vouloient fuyr, & laisser le Roi. La Roine les enuoya tous querir deuant elle, & leur dit en cette maniere : Seigneurs, ie vous supplie pour l'honneur de Dieu, de n'abandonner point la ville, comme i'ai entendu que voulés faire ; car soyés certains, que si vous vous en allés, le Roi, & tous ceus qui sont prisonniers comme lui, seront perdus : mais si vous demourés ici, & voulés aider a defendre la ville, ie vous assure que les Sarazins pourront entendre plus aisement a la Paix, si on leur en presente les moyens. Et a tout le moins, disoit la bonne Dame, s'il ne vous prent pitié du Roi mon espous, ie vous prie ayés pitié de ceste pauvre chetive Dame, qui ci gist, & vueillés attendre iusques a ce que ie soye releuee. & en ce disant, les grosses larmes lui venoient aux yeux. Et ceux qui estoient là presens, lui respondirent qu'il n'estoit a eux possible de plus attendre, & qu'ils mourroient de faim en la ville, s'ils y estoient plus longuement. Et la Roine leur respondit, que ia ne mourroient ils de faim, s'ils vouloient demourer, & qu'elle feroit acheter tous les viures qu'on pourroit trouuer en la ville, & en feroit departir a chacun, & que deslors elle les sec-

noit tous aus despens du Roi:quoi oyant le Populaire, promirent a la Roine qu'ils ne bougeroient, pourueu qu'ils fussent ainsi nourris comme elle l'auoit dit. Et incontinent la Roine fit acheter toutes les viandes, qu'on peut finer dans la ville, & les faisoit departir a chacun selon son estat. Et deués sçauoir, qu'en peu de iours le nourrissement de ces gens lui cousta trois cens soixante mille liures & d'auantage: & si lui conuint se leuer auant son terme, pour aller attendre le Roi en Acre, pource qu'il falloit rendre Damiette aus Sarazins, comme il vous a esté dit. Voila en quelle peine & tristesse sont aucunes fois les grans Seigneurs & Dames, quant fortune leur tourne le visage, les mettant hors de leur auctorité & puissance.

Or deués sçauoir, que quant le Roi entra dans sa nef, il ne trouua ne lit, ne robes, n'aucuns autres biens: car les gens n'en auoient sceu recouurer: & n'auoit le Roi nuls accoustremens que deus robes, que le Squldā lui auoit fait bailler, quant il fut prins prisonnier, qui estoient de Samis noir, fourrees de vers & de gris, & y auoit grand' quantité de boutons d'or: & fut contraint le Roi de coucher six iours sur vn Matellās, sans aucuns draps, risques a ce que nous fumes en Acre. Cependant que nous estions sur Mer, le Roi me faisoit tousiours asseoir aupres de lui, pource que l'estois encores malade: & me
com

comptoit le Roi, la maniere comme il auoit esté prins des Sarazins, & comme il auoit moyenné sa rançon & la nostre, tout en la sorte que ie vous ai dit ci dessus. Et entre autres choses, se complaignoit fort le Roi de la mort du Comte d'Arthois, son frere. Pareillement se complaignoit grandement des Comtes de Poitiers & d'Anjou ses freres, de ce que ils ne lui tenoient autrement compagnie, attendu mesmement qu'ils estoient tous ensemble dans vn nauire. Et vn iour le Roi demanda que faisoit le Comte d'Anjou en sa chambre, & on lui respondit, qu'il iouoit aus tables avec messire Gautier de Nemours: & quant il eut ce entendu, il se leua, & alla tout chancellant (pour la grand' foiblesse de maladie qu'il auoit) iusques a eus: & quant il fut arriué, il print les tables & les dés, & les ietta en la Mer, & se courrouça tresfort a son frere, de ce qu'il s'estoit prins si tost a iouer aus dés, & qu'il auoit desia mis en oubli la mort de son frere le Comte d'Artois, & n'auoit plus souuenance des gros dangers dont Dieu l'auoit deliuré. Et messire Gautier de Nemours en fut le mieus payé: car le Roi print tous ses deniers qu'il auoit sur la table, & les ietta apres les dés en la Mer.

CHAP. LII.

Comme le Roy avec sa compaignee arriva en

Acre: & de plusieurs fortunes & miseres, qui aduindrent a l'Auteur, lui estant audis lieu d'Acre.

Quant nous arriuasmes en Acre, ceux de la cité vindrēt au deuant du roi, pour le receuoir, iusques a la rine de la Mer, avec les processions, a tresgrād' ioye. Je voulus monter sur vn Palefroi, qu'on m'auoit amené de la ville: mais aussi tost que ie fus dessus, le cœur me faillit: en sorte que ie fusse tombé par terre, n'eust esté que celui qui m'auoit amené le Cheual, me tenoit bien serré, & a grand' peine me peut on conduire iusques en la Salle du Roi: & là demourai en vne fenestre long temps, que personne ne tenoit compte de moi, & n'auois avec moi, de tous mes gens que l'auois amenés en Egypte, que vn ieune enfant de l'aage de dix ans, qui auoit nom Barthelemi, & estoit fils bastard de monsieur Ami de Montbelliar, Seigneur de Montfaucon, duquel ie vous ai parlé ci deuant. Et ainsi que i'estois là attendant, il me vint vn ieune cōpagnon, qui portoit vne cotte vermeille, a deus royes iaunes, qui me salua, & me demāda si ie le conoissois point: & ie lui respondi que non: Alors il me va dire, qu'il estoit natif du chasteau Descler, qui estoit a mon Oncle: & me demanda si ie le voulois retenir a mon seruice, & qu'il n'auoit point de maistre: ce que ie lui accordai tres-bien, & le retins mon vallet. Tantost

il

il m'alla querir des coiffes blanches, & me pigna moult bien. Apres cela, le Roy m'enuoya querir pour disner: & menai quant & moi mon nouveau vallet: lequel couppa deuant moi, & trouua maniere d'auoir viures pour lui & pour le ieune enfant: Apres le disner, celui nouveau vallet, qui s'appelloit Guillemain, m'auoit pourchassé vn logis, tout aupres des bains: afin de me nettoier de l'ordure & salleté que i'auois gaignee en la prison: & quand se vint sur le soir, il me mit dans les bains: mais aussi tost que ie fus entré dedans, le cœur me pasma, & m'en allai a l'enuers en l'eau: en sorte qu'a grand' peine me peut on tirer vis, & m'apporter iusques en ma chambre. Et deués sçauoir, que ie n'auois aucun accoustrement, que vn pourre iaquette, n'aucuns deniers pour en auoir, ne pour me gouverner en ma maladie: qui me donnoit si grand' tristesse en mon ame, que i'estois plus tourmenté, de me voir en telle extreme indigence, que de me sentir si griefuement malade comme i'estois. Comme i'estois en telle perplexité, de bonne heure me vint voir vn Cheualier, qui auoit nom messire Pierre de Bourbrinne: lequel me voyant en si pitieuse estat, me reconforta a son pouoir, & me fit deliurer des draps pour me vestir, par vn Marchant de la ville de Acre, & lui mesmes respondit pour moi audit Marchant. Et quant se vint au bout

de trois iours, que ie fus vn peu guarí & renforcé, ie m'en allai deuers le Roi, lequel me blasma fort dont i'auois esté si long temps sans le voir: & m'enchargea sur tant que i'auois son amour cher, que ie demourasse a manger avec lui, soir & matin, iusques a tant qu'il eust aduisé si nous en irions en France, ou demourerions là.

Tandis que ie fus là avec le Roi, ie me complaignis a lui de messire Pierre de Courcenai, qui me deuoit quatre cens liures de mes gages, qu'il ne me vouloit payer: mais le Roi me fist deliurer incessamment ladite somme de quatre cens liures, dequoi ie fus bien ioyeux: car ie n'auois pas vn poure denier. Quant i'eureu mon argent, messire Pierre de Bourbraine, que i'auoye retenu avec moi, me conseilla que ie n'en retinsc que quarante liures pour ma despense, & que ie baillasse en garde le demourant au Commandeur du Palais du Temple, ce que ie si volontiers. Et quant i'eueu despendu ces quarante liures que i'auoye retenues, i'en entroyai querir autres quarante: mais le Commandeur du Temple me manda qu'il n'auoit aucuns deniers qui fussent a moi: & qui pis estoit, qu'il ne me conoissist point. Quand i'eueu entendu cette response, ie m'en allai vers le maistre du Temple, qui auoit nom frere Regnaut de Bichiers auquel i'apportoís nouvelles du Roi.

Roi , & puis apres lui di mon infortune, & me plaignis a lui du Commandeur du Palais , qui ne me vouloit rendre mes deniers que ie lui auois baillés en garde : & aussi tost que i'eü dit la parole, il s'effroya asprement, & me dit : Sire de Louuille, ie vous aime trop! mais si vous voulés maintenir tel langage, iamais ie ne vous voudrois plus aimer : car il sembleroit a vostre parler, & ainsi que maintenés, que nos religieux fussent Larrons. & ie lui respondi alors que ie ne tairois point la chose, & que c'estoit bien force que i'eusse mes deniers: car ie n'auois pas vn blanc pour viure : & sans autre responce me departis ainsi de lui. Et vous assure que ie fus en grand fascherie de mon argent quatre iours durant, & ne scauois a quel saint faire veu pour le recouurer. Durant ces quatre iours, ne fis autre chose qu'aller & reuenir, pour trouuer quelque moyen pour le r'auoir. Au bout de quatre iours, le maistre du Temple vint deuers moi en soufriañt, & me dit, qu'il auoit trouué mes deniers, & de fait les me rendit, dont ie fus bien aise : car i'en auois grand besoing, & ne donnai plus la peine a ces religieux, de garder mon argent.

Après cette misere passée, ie ne fus pas encores du tout eschappé. car du grand desplaisir que i'auois eu de quoi lon me vouloit ainsi retenir mes deniers, ie cheus au lit malade, plus fort que iamais. I'estois

logé chés le curé d'Acre ou l'Euesque d'Acre m'auoit fait loger : & vous assure que ie n'auois aucun homme avec moi pour me seruir, que Guillemain mon nouveau seruiteur : & aucunesfois quant il estoit absent, ie n'auois personne qui me reconfortast d'une seule fois a boire : & pour mieus me resiouir, tous les iours ie voyois apporter, par une fenestre qui estoit en ma chambre, bien vingt corps morts a l'Eglise pour enterrer : & quant i'oyois chanter aux Prestres *Libera me*, ie me prenois a pleurer, a chaudes larmes, en criant a Dieu merci, & que son plaisir fust de me garder de telle pestilence qui regnoit. Je laisse a penser a ceux qui liront ceci, en quelle destresse & angosse ie pouois estre lors.

 CHAP. LIII.

Le conseil que le Roy tint, sur ce qu'il deuoit faire, ou retourner en France, ou contre les Sarrasins : & de la diuersité des opinions, qui furent en conseil : & du bon vouloir qu'il eut en cela.

Quelque temps apres, le Roi fit appeler ses freres, & les autres grands personnages qu'il auoit avec lui, a un iour de Dimanche : & quant tous furent presents deuant lui, il leur dit : Seigneurs, ie vous ai enuoyé querir, pour vous dire des nouvelles de France. Il est vrai que madame ma Mere m'a mandé, que ie m'enuoi-

se a

fera la plus grand diligence qu'il me sera possible: & qu'autrement mon Royaume est en grand peril: car ie n'ai ne Paix, ne Trefues avec le Roi d'Angleterre, & il fait grand amas de gens, pour passer en France, cependant que ie suis ici. Et d'autre part, les gens de cette terre veulent que ie demeure ici, & cuident empescher que ie ne m'en aille: car ils disent que si ie m'enuois que leur terre sera perdue & destruite: & que si ie m'enuois en France, qu'ils viendront tous apres moi. Pourtant ie vous prie que vous y veillés penser, & dedans huit iours me rendre response de ce que ie doi faire.

Le Dimâche apres ensuiuant, nous nous presentasmes tous deuant le Roi, pour lui rendre la response, & fut donnee la charge a messire Guyon Maluoisin, pour dire nostre aduis au Roi, touchant son allee ou demeuree. Lequel estant deuant le Roi, commença a lui dire en cette maniere: Sire, vos freres, & les autres personnaiges qui ici sont, ont regardé a vous conseiller ainsi que les aués requis, & ayant tout bien aduisé, ils ont trouué que vous deuéz partir de ces pays, le plustost que pourrés, pour vous en retourner en France: & que le long seiour vous pourroit estre grandement dommageable, en sorte que vostre honneur en amoindriroit, & le profit de vostre Royaume seroit en perte conuerti: car en premier lieu, vous n'a-

ués ce qui vous est necessaire, pour faire la guerre pardeça aus Sarazins, & aussi que de tous les Cheualiers que vous amenez en Chippre, qui estoient deus mille huit cens, il ne vous en est demouré a present qu'environ vn cent: & encores ceus la sont maladiés, & despourueus de gens & de deniers. Et d'autre part, vous n'aués nulle habitation en cette terre, ou vous vous puissiés retirer, ne vos gens aussi. Parquoi tout consideré, tous ensemble vous conseillons de vous en retourner en France, pourchasser gens d'armes & deniers, parquoi vous puissiés hastiement reuenir en ce pays, pour prendre vengeance des ennemis de Dieu & de sa Loy.

Quant le Roi eut entendu le conseil & la deliberation de ses gens, il n'en fut pas bien content: & en sorte qu'il demanda a chascun en particulier son opinion, & ce qu'il leur sembloit de cet affaire: & premierement demanda l'aduis du Comte d'Anjou, & du Comte de Poitiers, & apres des autres grans personages: lesquels lui responderent qu'ils estoient de l'opinion de messire Guy de Maluoisin. Apres le Roi demanda au Comte de Iaphé son opinion, lequel apres le commandement du Roi, dit que s'il pouoit tenir maisons aus champs, que ce seroit son grand honneur de demourer, plus que de s'en retourner ainsi vaincu: & ce disoit

disoit le Comte de Iaphe, pource qu'il auoit des Chasteaus Oultre-mer. Et quant se vint a mon reng, qui estois le quatorziesme des assistans, respondi au Roi, que i'estois de l'opinion du Comte de Iaphe: & disois pour ma raison, que le bruit estoit, que le Roi n'auoit encores employé aucuns deniers de son Tresor: mais auoit seulement d'espendu l'argent des Clercs de ses finances. Et puis doncques, disois- ie, que le Roi a encores tout son Tresor, il doit enuoier es païs de la Moree, & d'oultre-mer, pour auoir Cheualiers & gens d'armes a grand' puissanco: & quant on oiroit dire qu'il donneroit largement de gages, il recouurerait incontinent gens de toutes pars: & par ce moien pourra le Roi deliurer tant de prisonniers qui ont esté prins a son seruice, lesquels iamais ne sortiront hors des prisons, si le Roi part de ce païs, sans y mettre autre ordre. Et sachés que de mon opinion ie ne fus pas repris: mais plusieurs qui estoient là presens, se prindrent chaudement a pleurer: car il n'i auoit gueres aucun, qui n'eust quelcun de ses parens ou amis prisonniers es prison des Sarazins. Apres que i'eue mon opinion dite, messire Guillaume de Beaumont dit au Roi, que i'auois tresbien parlé, & qu'il s'accordoit a ce que i'auois dit. Apres ces choses, & que chacun eut dit au Roi son aduis particulierement, le Roi fut grandement trouble

en son esprit, pour la diuersité des opinions qu'il voioit en son conseil. Au moié dequoy, pour l'heure presente, il delibera de ne rien conclure : ains print terme d'autres huit iours, pour declarer son vouloir sur cet affaire, & ce qu'il en vouloit estre fait; & ainsi nous departismes de la presence du Roi. Mais il vous faut entendre, qu'aussi tost que nous fusmes hors du conseil, chacun des Seigneurs commença a m'assaillir, en me disant par despit & enuie: Ha, Sire de Ionuille, ie ne sçai combien le Roi aura de perte & dommage, s'il ne vous croit par dessus tout le conseil du Royaume de France ! A quoi pour euiter noise, ie ne respondois rien: ains faisois semblant de n'en rien entendre. Et tantost que les nappes furent mises pour disner, le Roi se mit a table: & pource qu'il auoit tousiours de coustume de me faire assoir avec lui a la table, si ses freres n'y estoient, & aussi qu'estant a table, plusieursfois il me demandoit quel que chose, & mon aduis de beaucoup de propos qu'il auoit en mâgeant, ie fus tout esbahi qu'a cette fois il ne me dit mot, & ne tourna iamais s^{on} visage pour me regarder. Alors ie pensai en moi-mesmes qu'il deuoit estre mal content de moi, de ce que i'auois dit, qu'il n'auoit encores despendu ses deniers, & qu'il en deuoit despendre largement, pour retourner sur les Sarazins : & en cette pensée, ie demourai

tout

tout le long du dîner. Apres graces dites, ie me retirai a vne fenestre, qui estoit pres du cheuet du lit du Roi, & tenois mes bras passés parmi la grille d'icelle fenestre, & demourois là tout pensif & melancolique: disant en mon courage, que si le Roi s'en retournoit a ce coup en France, que ie m'en irois vers le Prince d'Autriche, duquel i'estois proche parent. Et comme i'estois en telle pensee, le Roi vint par derriere moi, & se vint appuyer sur mes espaulles, me tenant la teste a ses deux mains: en sorte que ie ne pouuois la tourner ne d'un costé ne d'autre: & alors ie pensois que ce fut messire Phelippes de Nemours, qui m'auoit fait trop d'ennui celle iournee, pour le conseil que i'auois donné. Au moien dequoi ie commençai a dire: Laissez moi en paix messire Phelippes: & incontinent le Roi me passa sa main par deuant mon visage: & pource qu'il portoit vne esmeraude en son doigt, ie coneus bien que c'estoit sa main. A cette cause ie tournai soudain mon visage vers lui, & me voulus excuser, mais il me fit incontinent taire, & me dist en cette maniere: Venés ça Sire de Ionuille, comme aués vous esté si hardi de me conseiller sur tout le conseil des grans personnaiges de France, vous qui estes si ieune homme, & m'aués dit que ie ne doi encores partir de cette terre? Et alors ie lui respondi, que si i'auois donné tel conseil,

que ce n'estoit pas par aucune affection, mais qu'il me sembloit estre bien raisonnable. Toutesfoiſ que mon conseil ne l'obligeoit, pas tant iusques là, qu'il fust tenu de l'ensuire : & qu'il estoit en sa puissance de le croire, s'il le trouuoit bon, ou de le delaisser s'il le trouuoit mauuais. Et apres auoir ouï ma responce, il me demanda de rechef, s'il demouroit, si ie voudrois point demourer avec lui : & ie lui respondis, qu'oui certes, & fust il a mes propres despens. Et lors il me dit qu'il me sçauoit tresbon gré de ce que ie lui auois conseillé sa demeure, & que tel estoit son vouloir : mais que ie me gardasse bien de le dire a personne : de quoi ie receus si tresgrād' ioie au cœur, qu'il seroit impossible de le croire : & toute celle semaine ie fis si bonne chere de celle parole, que le Roi m'auoit ditte, que nul mal ne me greuoit plus : & soies certains que ie commençai a me deffendre hardiment, contre les autres Seigneurs qui m'en assailloient. Or sâchés que lon appelle les Payſans de celle terre, Poullains, & a cette cause m'appelloit on par enuie, hors de ma presence, Poullain : pour ce que i' auois conseillé au Roi de demourer avec les Poullains du pais. Et messire Pierre Daualon mon cousin, estant aduertit qu'on m'appelloit ainsi, le me fit incontinent entendre : & me manda que ie m'en deffendisse contre tous ceus qui m'y appelloient

roient, & que ie leur disse que j'aimois mieus estre Poullain Brusque, que Cheual recreu, comme ils estoient: ce que ie fis depuis.

Les huit iours passés, que le Roi auoit prins de respit, pour conclure de son retour, comme vous aués entendu, nous retrouuâmes tous deuers le Roi vn tour de Dimanche, & quant nous fusmes deuant lui, il commença a faire le signe de la Croix, disant que c'estoit l'enseignement de sa mere, qu'elle lui auoit donné, qu'en toutes choses qu'il vouldroit dire ou faire, qu'il se seignist premierement, & qu'il inuokaist le nom de Dieu, & l'aide du saint Esprit. Apres nous commença a dire en cette maniere: Mes amis, ie suis marri dequoi ie vous voi en diuersité d'opinions, touchant l'affaire dont ie vous auois demandé conseil: & vous assure (& Dieu m'en soit tesmoing) que ie voudrois vous voir estre tous d'yn mesme aduis: afin que plus aisément, au contentement de tous, j'eusse loisir de faire selon vostre deliberation & conseil: mais puis qu'ainsi est, j'ai deliberé de tenir de deus voyes l'vne.

A cette cause ie remercie ceus qui m'ont conseillé de m'en retourner en France: & pareillement ceus qui m'ont donné par conseil que ie dois demourer en ce pais. & aiant bien visé tout ce qu'on peut en ceci considerer, ie trouue que

quant bien ie demourerai par deça , mon Royaume n'en sera pas en plus grand peril : car i'ai madame ma Meré, qui est par dela , laquelle par sa prudence & bonne conduite, ensemble avec les gens de bien qui sont demourés quant & elle , pourra aisement pourvoir aus inconueniens qui y pourroient suruenir , & deffendre mondit Royaume , comme ie pourrois faire, si i'estois present.

D'auantage, ie regarde que i'aurai plus d'honneur de demourer en ce pais , que m'en retourner en France ainsi vaincu comme ie suis. D'autre part, ie veus auoir esgard au dire des Cheualiers de cette terre, lesquels m'ont donné entendre, que si ie m'en vois, le Royaume de Hierusalem sera perdu: d'autant qu'il n'y demourera personne après que i'en serai parti. Or est il , que ie suis venu ici pour garder le Royaume de Hierusalem : lequel i'ai conquis, & nompas pour le perdre. A cette cause, i'ai resolu en moi de demourer encores en cette terre , sans m'en retourner en France. Pour ce (mes amis) ie vous prie que tous ceus qui s'en voudront retourner , qu'ils le dient hardiment , sans crainte : & aussi ceus qui voudront demourer avec moi : vous asseurant qu'à ceus qui voudront demourer, ie leur congratulerai si amplement, qu'ils en auront contentement : & n'espargnerai mes Tre-fors a recompenser les merites de ceus qui

qui auront fait leur deuoir, iusques que ma coupe en quoi ie boi, ne sera pas mienne, mais vostre. Ces paroles finies, plusieurs furent bien estonnés: car ils pensoient que le Roi s'en voulust retourner, & les autres se mirent a pleurer amèrement. & en cette maniere nous declara le Roi son intention.

CHAP. LIIII.

Le preparatif que fit le Roi, pour remettre sur une nouvelle armee.

VN temps apres que le Roi eut arresté de demourer par dela, il donna congé a ses freres de s'en retourner en France: mais ie ne sçai si ce fut a leur requeste, ou de la propre volonté du Roi, & fut enuiron la feste de la saint Ian, qu'ils partirent pour s'en reuenir. Et ne tarda gueres apres leur partement, que le Roi voulut sçauoir comment ses gens (qui estoient demourés auéc lui) auoient fait diligence de recouurer gens d'armes. Et le iour de la feste monsieur saint Iaques, apres que le Roi eut oui Messe, il se retira en sa chambre, & fit appeler de ses principaux gens de conseil: c'est assauoir, messire Pierre Chambellain, qui estoit le plus loyal homme, & le plus droiturier que ie conneus oncques en la maison du Roi, messire Geoffroi de Sergines le bon Cheualier, messire Gilles le Brun le bon preud'homme, & les autres gens de son con-

faïl, avec lesquels estoit le bon preud'homme, a qui le Roi auoit donné la Connestablie de France, apres la mort de messire Ymbert de Beauieu; ausquels le Roi demanda quels gens, & quel nombre ils auoient amassés, pour remettre son armee sus: & côme s'il estoit courroucé leur disoit: Vous scaués bien qu'il y a vn mois, ou enuiron, que ie vous declarai que ma volonté estoit de demourer ici, & n'ai ouy encores nouuelles que vous ayés faite aucune assemblee de gens de guerre: & a ce lui respondit messire Pierre Châbellan pour tous les autres: Sire, si nous n'auons encores rien fait, touchant vostre gend'armerie, si n'en pouuons nous mais, & la faute ne vient pas de nous: car forés certain, que chacun se fait si cher, & veulent gaigner si grans gages, que nous n'oserions promettre de leur donner ce qu'ils demandent. Le Roi a l'heure leur demâda, a qui ils auoient parlé, pour scauoir qui estoient ceus là qui demandoient ainsi gros pris de gages: & tous ensemble lui respondirent, que c'estoit a moi qu'ils auoient parlé, & que ie ne me voulois pas cotanter, que ie n'eusse grosse somme de deniers: & disoit on toutes ces choses au Roi, moi estant en sa chambre, & les oiant tresbien: mais ie voiois bien qu'on faisoit tel rapport de moi, par haine qu'on auoit a moi, dequoi i'auois conseillé au Roi, qu'il deuoit demourer contre

tre l'opinion de son conseil. Lors le Roi me fit appeller:& moi estant venu deuant lui, me iettai a deus genous par terre: mais incontinent il me fit leuer & assoir, & puis me dit:Seneschal, vous sçaués bié combien ie vous ai toujours aimé,& qu'elle confiance i'ai eue de vous en tous mes affaires,a occasion dequoi, ie pensois que vous eussies bon vouloir de me seruir affectueusement: mais toutesfois mes gens m'ont rapporté, que vous estes si dur, & difficile qu'ils ne vous peuuent contenter. dites moi donc (dit il) comment il en va?Sire,(respondi-ie)ie ne sçai comment vos gens vous font le raport de moi:mais ie vous asseure,que si ie demande bons gages, que vous n'en deués point estre mal content de moi:car vous sçaués bien,Sire,que quand ie fus prins sur l'eau des Sarazins ie perdi tout ce que i'auois, & ne me demoura rien que le corps. Et pource, Sire, attendu que ie n'ai rien du mien,ie ne sçauois entretenir mes gens, si vous ne me donnés gros gages, dequoi ie les puisse contenter. Alors le Roi me demanda combien ie voudrois auoir pour ma compagnie iusques au temps de Pasques, qui venoient prochainement, qui estoient les deus parties de l'annee: & ie lui demandai deus mille liures. Or me dites,dit le Roi,aués vous point encores trouué nuls cheualiers pour estre avec vous? Et ie lui respondi,

que i'auois fait demourer messire Pierre du Pont Moullain lui tiérs a baniererauſquels ie donne quatre cens liures:& alors conta le Roi par ses doigts, & me dit: Sont (fit il) douze cens liures, que vous cousteroient vos gensd'armes. Et ie lui di, Or regardés donc, Sire, s'il ne me faut pas bien huit cens liures, pour me monter de Cheuaus & harnois, & pour donner a manger a mes Cheualiers, iusques au temps de Pasques? A lors le Roi dit a ses gens, qu'il ne voioit point en moi aucune chose defraisonnable, & qu'il me faloit bien ce que i'auois demandé: par quoi (dit il) Seneschal ie vous retiens a moi.

 CHAR. LV.

De l'ambassade de l'empereur Ferri d'Allemagne, qui alloit au Soudan de Babyloine et des propos qu'ils eurent avec le Roi en Acre.

TAntoſt apres, & pendant que le Roi, donnoit ordre de remettre son armee ſus, l'Empereur Ferry d'Alemagne enuoia son Ambassade deuers lui, avec lettres de creance, par lesquelles auſſi il aduertissoit le Roi, comme il escriuoit au Soudan de Babyloine, lequel il pensoit encores en vie, qu'il ne vouſſit faire faure de mettre le Roi en liberte, & tous ses gens auſſi. Et dirent les Ambassadeurs qu'ils apportioient lettres de creance au Soudan, & que leur creance estoit telle comme deſſus eſt dit. Mais ſoyés certains, que

que le Roi ne ses gens n'eussent pas voulu que l'Ambassade fust arriué durant le temps que nous estions prisonniers : car on se doutoit bien que l'Empereur l'envoioit pour empescher nostre deliurance : & pour nous faire plus estroitement tenir : & quant les Ambassadeurs virent que le Roi estoit mis en liberté, ils s'en retournerent, sans passer plus outre.

CHAP. LVI.

Le Roi estant en Acre reçoit un autre Ambassade du Soudan de Damas, et la réponse que le Roi y fit : & des propos que le Religieux y envoyé eut avec une femme.

A Pres l'Ambassado de l'Empereur, vint pareillement au Roi, en Acre, l'Ambassade du Soudan de Damas, lequel se plaignoit au Roi par ses lettres, des Admiraus d'Egypte, lesquels auoient ainsi villainement tué le Soudan de Babyloine, qui estoit son cousin : parquoi lui promettoit, par ses lettres, que s'il le vouloit secourir contre lesdits Admiraus, qu'il lui deliureroit paisible le Royaume de Hierusalem qu'ils tenoient. Le Roi ayant entendu les Ambassadeurs, & l'offre du Soudan de Damas, les fit retirer en leur logis, leur disant qu'en brief il leur rendroit réponse. Apres que les Ambassadeurs furent regirés, le Roi fit assembler son conseil, & mit en deliberation quelle réponse il deuoit faire au Soudan de Damas : & finalement il fut resolu de tous, que le

Roi ne feroit point aucune responce aus Ambassades: mais qu'il enuoyeroit de ses gens expressement avec eus, pour parler au Soudan, & lui dire la responce du Roi. Et fut conclud qu'un Religieus qui estoit del'ordre des freres Prescheurs, nommé frere Yues le Breton, pource qu'il entendoit bien Sarazinois, feroit le message: & rantoist fut enuoyé querir frere Yues: & ayant receu la charge du Roi, telle que son conseil auoit aduisé, s'en alla au logis des Ambassadeurs, leur dire que le Roi l'enuoioit avec eus deuers le Soudan de Damas, pour lui faire la responce de ce qu'il demandoit au Roi. Et ne veus pas oublier a vous dire ce qui aduint audit frere Yues, en allant depuis le logis du Roi, iusques au logis des Ambassadeurs. Il trouua emmi la rue vne femme fort ancienne, laquelle portoit en sa dextre vne escuelle pleine de feu: & en la main senestre elle auoit vne fiole pleine d'eau, laquelle frere Yues demanda: Femme, que veus-tu faire de ce feu que tu portes? Et elle lui respôdit, que du feu elle vouloit brusler Paradis: & de l'eau elle vouloit estaindre Enfer: afin que iamais plus ne fust de Paradis ne d'Enfer. Et frere Yues lui demanda pourquoi elle disoit telles paroles? & elle lui respondit, pource fist elle, que ie ne veus que nulli face iamais bien en ce monde, pour en auoir Paradis en guerdon: ni aussi que nul se garde de pech

pecher, pour la crainte du feu d'Enfer: mais que tous facions bien, pour l'entiere & parfaite amour, que nous deuons auoir a nostre createur Dieu, qui est le souuerain bien, & qui tant nous a aimés, qu'il s'est soumis a la mort pour nostre redemption. Et quand frere Yues eut entendu la responce de ceste femme, il passa outre, sans lui dire autre chose, tant il fut estonné de sa prudence. Et manda le Roi au Soudan de Damas par frere Yues, qu'il enuoieroit sçauoir aus Admiraus d'Egypte, s'ils lui releueroient & rendroient la trefue qu'ils lui auoient promise: laquelle ils lui auoient desia rompue, comme dit est: & que s'ils en faisoient refus, que tresuolontiers le Roi lui aideroit, a venger la mort du Soudan de Babyloine, qu'ils auoient tué. encores le Roi seiournant en Acre, lui vint vne autre Ambassade du Prince des Beduyns, qui s'appelloit le Vicil de la Montagne: & vn iour apres que le Roi eut oui messe, il fit venir deuant lui ses Ambassadeurs, & les fit assoir pour dire leur message. Et alors commença a parler vn Admiral, qui estoit le chef de l'Ambassade, & demanda au Roi s'il connoissoit point leur Seigneur le Prince de la Montagne? Le Roi lui respondit que non. car il ne l'auoit jamais veu, mais bien auoit oui parler de lui. Et l'Admiral dit au Roi: Sire puis que vous aués oui parler de M^{seigneur}, ie m'esmerueille moult, que vous ne lui

aués enuoyé, tant du vostre que vous eussies fait de lui vostre ami : ainsi que font l'Empereur d'Alemagne, le Roi de Hongrie, le Soudan de Babyloine, & plusieurs autres Rois, & Princes qui lui enuoient tous les ans de beaux-presens, pource que ils connoissoient bien que sans lui, ils ne pourroient durer, ne viure sinon tant que il lui plairoit. Et pource nous enuoie il par deuers vous, pour vous dire, & aduertir que le vueillés ainsi faire, comme les autres : ou a tout le moins, que le faciés tenir quitte de ce qu'il paye chacun an au grand maistre du Temple, & audit Hospital : & en ce faisant il se tiendra content de vous. Bien dit Monseigneur, que s'il faisoit tuer le maistre du Temple ou de l'Hospital (ce qu'il pourroit aisement faire) il n'y gagneroit rien : car il y en auroit incontinent vn autre en sa place : & pource ne veut-il pas mettre ses gens en peril, en vn lieu dont il ne pourroit tirer aucun profit. Le Roi ayant entendu parler cest Admiral, lui respondit, qu'il se conseileroit sur ce qu'il lui auoit dit, & qu'il reuinist du soir par deuers lui, pour en auoir response.

Et quand se vint au vespre, qu'ils furent reuenus deuant le Roi, ils trouuerent avecques lui, le maistre du Temple d'une part, & le maistre de l'Hospital d'autre : & lors leur dit le Roi, que de rechef ils lui dissent, ce qu'ils lui auoient dit au matin.

Et

Et ils lui respondirent, qu'ils n'estoient pas conseillés de le dire encores vne autre fois, deuant ceus qui estoient presens au matin. Et adonc les maistres du Temple, & de l'Hospital leur commanderent qu'ils le dissent encores vne autre fois : & ainsi le fit l'Admiral, qui l'auoit dit le matin deuant le Roi, & le dit ainsi qu'il est contenu dessus. Et apres que l'Admiral eut mis fin a son parler, les Maistres leur dirent en Sarazinois, qu'ils vinsent au matin parler a eus, & qu'ils leur diroient la responce du Roi. Et au matin quād ils furent deuant eus, ils leur dirent que trop solement leur Seigneur, auoit mandé telles paroles au roi de France, & que si n'estoit pour l'honneur du Roi, & qu'ils estoient venus deuers lui comme Messagers, qu'ils les feroient tous ietter, & noyer dedans la Mer d'Acre, en despit de leur Seigneur. Et vous commandons (firent les deus Maistres) que vous vous en retournés deuers vostre Seigneur, & que dedans xv. iours, vous apportés au Roi lettres de vostre Prince, par lesquelles il contente, & appaise le roi tant qu'il soit satisfait de lui & de vous.

Auant que les quinze iours fussent passés, iceus mesmes messagers ne faillirent pas a reuenir deuers le Roi, & lui dirent Sire, nous sommes reuenus a vous de par nostre Seigneur, lequel vous mande, quōtout ainsi que la chemise est abillement le plus pres du corps, aussi vous enuoye-il la

chemise, que voici, dont il vous fait present, en signifiant que vous estes celui Roi seul, lequel il aime plus, & desire a vous voir. Et pour plus grand' assurance de ce, voici son anneau qu'il vous enuoye, qui est de fin or pur, & auquel est son nom escrit: & de cet anneau vous espouse nostre Seigneur. & entend que desormais vous, & lui soyés tout vn, comme les doigts de la main: & entre autres choses enuoya icelui Prince de la Montagne, vn Olifant de Crystal au Roi, & plusieurs, & diuerses figures d'hommes, faites aussi de Crystal, Tables, & Eschets de Crystal, le tout fait a belles fleurettes d'Ambre, liees sur le Crystal, a belles vignettes de fin or. Et sachés, que si tost que les Messagers eurent ouuert l'estui, ou estoient ces choses, toute la Chambre fut incontinent embasmee, de la grand' & souefue odeur, qu'elles rendoient.

Le Roi qui vouloit guerdonner le present que lui auoit fait, & enuoyé le Vieil Prince de la Montagne: lui enuoya par ses messagers, & par frere Yues le Breton, qui entendoit Sarazinois, grand' quantité de vestemens d'Escarlate, Couppes d'or, & autres vaisseaus d'argent. Et quand frere Yues fut deuers le Prince des Beduyns il parla a lui, & s'enquit de sa Loy: mais ain- si qu'il rapporta au Roi, il trouua qu'il ne croyoit pas en Mahomet, & qu'il croyoit en la Loy d'Hely, qu'il disoit estre oncle

oncle de Mahommet. Et disoit que celui Hely, mit Mahommet en l'honneur, en lequel il fut en ce monde : & que quant Mahommet eut bien acquis la Seigneurie, & preeminence du peuple, il se despit, & s'elloigna d'auec Hely son oncle. Et quand Hely vit la mauuaise de Mahommet, & qu'il commençoit fort a le suppediter, il tira a soi du peuple ce qu'il en peut auoir, & le mena habiter a part es deserts, & montagnes d'Egypte: & la leur commença a faire, & bailler vne autre Loy, que celle de Mahommet n'estoit, & ceus-la qui de present tiennent la Loy d'Hely, disent entr'eus, que ceus qui tiennent la Loy de Mahommet, sont mescreans: & semblablement au contraire, disent ceus de Mahommet, que les Beduyns qui tiennent la Loy d'Hely, sont mescreans: & certes chacun d'eux dit vrai, car ils sont tous mescreans, & infideles.

L'vn des points, & commandemens de la Loy d'Hely, est tel : que quand aucun homme se fait tuer, pour faire & accomplir le commandement de son Seigneur, l'ame d'icelui qui ainsi est mort, va en vn autre corps, qui est plus aise, plus beau, & plus fort que le premier. Au moyen de quoi, ne tiennent conte les Beduyns de se faire tuer, pour l'amour de leur Seigneur, croyans que leur ame retourne en vn autre corps, ou elle est plus a son aise que deuant.

L'autre point de leur Loy, si est que nul homme ne peut mourir, iusqu'au iour qui lui est determiné, & ainsi le croient les Beduyus : & au moyen de ce, ils ne se veulent point armer quand ils vont a la guerre : & s'ils le faisoient autrement, ce seroit contreuenir a leur Loy, & a leur Foy : & quand ils maudissent leurs enfans, ils leur disent : Maudit sois tu, comme l'enfant qui s'arme de peur de la mort ; car ils tiennent cela a grand' honte. Et deues sçauoir que frere Yues le Breton, raconta au Roy, que lui estant deuers le Prince de la Montagne, trouua au cheuer de son lit vn liure, auquel y auoit en escrit plusieurs belles paroles, que nostre Seigneur auoit d'autresfois dites a monsieur Saint Pierre, auant sa passion : & quand frere Yues les eut leues, il dit au Prince des Beduins, Ha Siré, que vous feriez mout bien, si vous lisiez souuent ce petit liure : car il y a de tresbonnes paroles escrites. Et le Vieil de la Montagne lui dit, que si faisoit, & qu'il auoit mout grand' fiance en monsieur S. Pierre. Et disoit qu'au commencement du mode, l'ame d'Abel quand son frere Caim l'eut tué, entra depuis au corps de Noe : & que l'ame de Noe, apres qu'il fut mort reuint au corps d'Abraham : & depuis l'ame d'Abraham estoit venue au corps de monsieur Saint Pierre : laquelle est encores avec le corps en terre. Et quand frere Yues l'eut ouy ainsi parler, il lui remontra que

que sa créance ne valoit rien : & lui com-
mança a prescher la Loy Euangelique :
mais onques n'y voulut entendre. Et di-
soit frere Yues, ainsi que ie lui ai ouy
contér au Roi, que quand celui Prince des
Beduins cheuauchoit aus chāps, il auoit
tousiours vn hōme deuant lui, qui portoit
sa hache d'armes : laquelle auoit le māche
couuert d'argēt, & y auoit au māche, tout
plain de coulteaus tranchans : & crioit a
haute voix, celui qui portoit telle hache,
en son langage : Tournés vous arriere,
fuyés vous de deuant celui qui porte la
mort des Rois entre ses mains.

CHAP. LVIII.

*Comme messire Ian de Valencienne alla en E-
gypte, vers les Admiraus, & de ce qu'il y fit.
& comme le Roy fit refaire les murailles de
la ville de Cesarée.*

A Pres ces choses, le Roi enuoya mes-
sire Ian de Valencienne en Egypte,
deuers les Admiraus, leur requerir qu'ils
voussissent satisfaire, & contenter le Roi,
des outrages, & violences qu'ils lui auoy-
ent faites depuis la trefue : ce que les Ad-
miraus promirent faire : mais que le Roi
se voulsist allier a eus ; & leur aider a l'en-
contre du Souldan de Damas. & pour a-
mollir le cœur du Roi, ils deliurerent de
leurs prisons tous les Cheualiers qu'ils re-
noient prisonniers, & les enuoyerent au

* ou, peut
estre Saye-
ete.

Roi: & semblablement lui enuoyerent les os du Comte Gautier de Brienne: & en amena messire Ian de Valenciennes, deus cens Cheualiers avec lui, qui estoient prisonniers, & grand' quantite de menu peuple, qui estoit es prisons des Sarazins. Et quand il fut reuenu en Acre, Madame de * Secte, qui estoit cousine germaine du dit messire Gautier de Brienne, print ses os, & les fit enseuelir en l'Eglise de l'hospital d'Acre, bien & honorablement, & fut le Service beau a merueilles, en sorte que chacun Cheualier offroit vn cierge, & vn denier d'argent: & le Roi mesmes offroit vn cierge avec vn besant: & tout fut fait des deniers de ladite Dame de Secte, dont chacun s'esmerueilloit: car iamais on n'auoit veu offrir le Roi, que de ses deniers, & de sa monnoye: mais a cette fois, il le vouloit faire d'autre monnoye, par vne grand' courtoisie.

Entre les Cheualiers que messire Ian de Valenciennes amena avec lui d'Egypte, j'en conu bien quarante, qui estoient de la cour de Champagne: & pource que ils estoient tous deschirés, & mal attournés, ie les fis abiller & vestir de mes propres deniers: de cote, & surquots de vert, & les menai tous deuant le Roi, lui prier qu'il les voulist tous retenir a son service: & quand le Roi eut ouye ma requeste, il ne me dit mot quelconque: mais se teut: & alors, il y eut vn des gens du conseil du Roi

Roi, qui estoit là present, qui me dit que ie faisois mal, d'apporter au Roi telles nouvelles, attendu qu'en son estat y auoit excès de plus de sept mille liures: & ie lui respondi, que la malice aduventure lui en faisoit bien parler, & qu'entre nous de Champagne, auions bien perdu au seruice du Roi, trente & cinq Cheualiers tous portans banierre de la Court de Champagne. & si hautement, que le Roi ne feroit pas bien, s'il ne les retenoit, veu le besoin qu'il auoit de Cheualiers: & ce disant, commençai a pleurer tendrement. Lors le Roi m'appaisa & m'ottroya ce que ie lui auois demandé, & retint tous ces Cheualiers, & les me mit en ma bataille:

Quant le Roi eut ouy parler les Messagers des Admiraus d'Egypte, qui estoient venus avec messire Ian de Valenciennne, & qu'ils s'en voulurent retourner: il leur fit response, qu'il ne feroit nulle trefue a eus, que premier ils ne lui rendissent toutes les testes des Chrestiens morts, qui pendoient sur les murs du Quahere: des le temps que les Comtes de Bar, & de Montfort furent prins: & qu'ils lui enuoyassent aussi tous les enfans, qui auoient esté prins petits, qu'ils auoient fait renier, & croire a leur Loy: & en outre qu'ils le tinssent quitte des deux cens mille liures, qu'il leur deuoit encorés: & retuoya le Roi avec eus messire Ian de Valenciennne pour la grand' sagesse, & vaillance qui

estoit en lui, pour annoncer sa responce aux Admiraus.

Ne tarda gueres apres que le Roi se partit d'Acre, avec tout ce qu'il auoit peu recouurer de gens, & s'en alla a Cesaree, qui estoit a douze lieues d'Acre, tirant vers Hierusalem : & pource que les Sarazins auoient rompues, & abbatues les murailles : le Roi les fit refaire a grand' diligence, & la fit bien fortifier : en sorte que tout le monde s'esmerueilloit, comme en si peu de temps, le Roi auoit peu si bien clore la ville de murailles : & durant tout le temps que nous y fumes, personne ne nous dit mot, combien que nous estions bien petit nombre de gens.

CHAP. LIX.

Comme deux freres Prescheurs, que le Roy S. Loys auoit enuoyés au grand Roy de Tartarie, retournerent par deuers le Roy, et lui raconterent les grans merueilles qu'ils auoient veues par delà. de la premiere habitation des Tartarins, & de leur seruitute & tributs. de leur premier Roy, & de ses ordonnances. ensemble de leurs batailles & victoires.

VOUS auez entendu deuant, comme les Ambassadeurs du grand Roi de Tartarie estoient venus deuers le Roi, durant le temps que nous estions en Chypre : & que le Roi auoit enuoyé quant & eus, deux notables freres Prescheurs, pour prescher

prescher l'Euangile aux Tartarins. Or deués doncques sçauoir, que durant ce téps que nous estions a Cefaree, ces freres Prescheurs retournerent de Tartarie, & conterent au Roi, que premierement ils vindrent descendre au port d'Antioche, & la se mirent par terre, pour aller là ou estoit le Roi des Tartarins: & mirent bien vn an entier a faire le chemin: & si faisoient dix lieues par iour, & toute la terre par ou ils passerent, estoit en l'obeissance du Roi de Tartarie: & disoient que par toutes les villes, là ou ils furent, qu'ils virent de grands monceaux d'ossements de gens morts, si grands que l'on eust dit, que c'estoient montagnes: en sorte que c'estoit chose merueilleuse a voir: & leur dit-on que c'estoient les ossements des gens qui estoient morts, ou qu'ils auoient eus en guerre, a la conqueste qu'ils auoient faise du pays de Tartarie. Et alors les freres Prescheurs s'enquirent, comment ils auoient peu vaincre tant de gens, & gagner tant de pays comme ils tenoient: & les Tartarins leur respondirent, la maniere tomment: & commençans a leur origine & naissance, leur dirent en cette façon: Que vers la fin monde, il y auoit vne Roche, qui estoit si grande, & haute a merueilles, tellement que iamais homme viuuant n'y sceut passer: & entre celle Roche, & autres Roches, qui sont encores par delà vers l'Orient sont enclos & ser-

rés les peuples des Gots, & Magots, qui deuoient venir en la fin du monde, avec l'Antechrist: & apres icelle grand' Roche, auoit vne grand' berrie de Sablon, la ou il ne croissoit nul bien: & en celle berrie, viuoient le temps passé les Tartarins, lesquels estoient vne partie suiets a Prestre Ian, & l'autre partie au Roi de Perse, qui les ioignoit d'un costé de sa terre: ausquels ils payoient de grans charges chacun an, pour les pasturages de leurs bestes, dont ils viuoient seulement. Et le Roy de Perse, & Prestre Ian les auoient en si grand desdain, & erreur, que quant ils leur apportoit leurs deuoirs, & rentes, ils ne daignoient parler a eus, ne les regarder, mais leur tournoient le dos: dont aduint qu'une fois entre les autres, vn sage Homme d'entr'eus, chercha toutes les berries, & alla parler ça & là, aus hommes des lieux: & leur remonstra le grand seruage, en quoi ils estoient: & comme ils estoient contemnés & hays de leurs Seigneurs: parquoi les prioit qu'ils voussissent aduiser, & prendre conseil de trouuer quelque moyen, pour sortir hors du seruage, auquel ils estoient detenus. Et de fait, tant besoigna celui sage Homme, qu'il les assemble vn iour tretsous, au bout de celle berrie, a l'endroit de la terre de Prestre Ian, & apres plusieurs remonstrances que il leur fit, ils lui promirent de faire tout ce qu'il aduiseroit, & qu'il leur diroit:

parq

parquoi le prierent de regarder par quelle maniere ils pourroient atteindre a se mettre en liberté : & alors ce sage Homme leur respondit qu'ils ne pourroient rien faire, s'ils n'auoient vn chef, & vn Roy, auquel ils oboissent, & fissent tout ce qu'il leur commanderoit, ce qu'ils lui accorderent : & la maniere de faire leur Roi, fut telle : Ils estoient cinquante & deus generations de Tartarins, & chacune generation apporta vne Saiette, qui estoit signee du seing, & nom de la generation, & furent mises les Saiettes deuant vn petit enfant de l'aage de cinq ans, & fut accordé, que le roi seroit fait de la generation, dont seroit la premiere Saiette que l'enfant leueroit. Si aduint, que la Saiette que il print la premiere, fut de la generation, dont le sage Homme estoit. Au moyen dequoy, il fit estre derechef cinquante deus hommes, les plus sages, & vertueus qui fussent en sa generation, dont il fut l'vn, & fit bailler a chacun vne autre Saiette signee de leurs noms, lesquelles furent mises ensemble, & dit que celle que l'enfant leueroit, celui seroit Roi, a qui elle seroit : si fut rel le sort, que l'enfant leua la Saiette d'icelui sage Homme, qui les auoit ainsi conseillés, dont tous furent bien ioyeus, & le firent leur Roi, & gouuerneur. Mais auant que prendre la charge, il leur dit : Mes amis, si vous voulés que ie soye vostre Seigneur, vous iurerés par celui qui a

K

fait le Ciel & la terre, que vōus tiendrés, & obseruerés mes commandemens : ce qu'ils promirent, & iurerent de faire.

Après que ce sage Homme fut créé Roy, il fit, & establit plusieurs belles loix a son peuple, pour le tenir en Paix & tranquillité : & apres leur remonstra comme le plus ancien ennemi qu'ils eussent, s'estoit le Prestre-Ian, qui des longs temps les hayoit tant, & leur auoit fait tant de maus: parquoy dit il: ie vous commande a tous que demain soies prests, & appareillés, pour lui courir sus: & s'il aduient que nous soyons desconfits (ce que ie n'espere pas) que chacun face du mieus qu'il pourra. Aussi s'il aduient que nous soyons les victorieus, ie vous commande de suiure la victoire iusques en la fin : & vous desfets, que nul ne soit si hardi de mettre la main, pour prendre les despouilles de ceus que nous mettrons a mort, iusques a tant que nous aurons tout desconfit : & puis apres ie vous promets, qu'ayant eue victoire de nos ennemis, que ie vous departirai le gaing si bien & iustement, que chascun en sera tresbien content : ce que tous lui promirent de faire.

Le lendemain venu, tous les Tartarins se trouuerent en equipage deuant leur Seigneur, ainsi qu'il leur auoit commandé : lesquels tous ensemble coururent sus a Prestre Ian, qui en rien n'y pensoit, par telle force, qu'ils mirent tous les gens qui estoient

estoyent de deffence a mort: tellement qu'en peu de temps, ils furent maistres & Seigneurs du pays: car les gens qui n'estoyent point de deffense, voyant la cruelle occision qu'ils faisoient, se venoient rendre a eus, & se mettoient en leur subiection.

Après que les Tartarins eurent fait celle conqueste, il leur aduint vn cas merueilleux: car l'vn des grans maistres de l'vne des generations deuant nommees, se perdit, & fut absent du peuple par trois iours entiers, sans que personne en sceut aucunes nouuelles. Et au bout de trois iours, qu'il fut retourné, il conta au peuple qu'il auoit esté sur vn Terre haut a merueilles, sur lequel il auoit trouué des plus belles gens, & les mieus vestus, & ornés, qu'il eust iamais veu: & au meillen y auoit vn roi assis, qui estoit le plus beau a regarder, de tous les autres, & le mieus paré: & son siege estoit vn trosne d'or, reluisant a merueilles. A sa dextre il auoit six Rois tous couronnés, & bien parés de pierres precieuses: a sa fenestre autant en y auoit pres de lui. A la dextre main, y auoit vne Roine agenouillée, qui lui disoit, & prioit qu'il pensast de son peuple. A sa main senestre, y auoit agenouillé vn mout beau iuenceau, qui auoit deus aisles resplendissans comme le Soleil, & a l'entour d'icelui plusieurs autres, qui portoyent aisles semblablement. Celui Roi appella le Tar-

tarin, & lui dit : Tu es venu de l'ost des Tartarins. Sire, fit il, je suis mon : Tu t'en retourneras, & diras au Roi de Tartarie que tu m'as veu, qui suis Seigneur du Ciel, & de la terre : & que ie lui mande, qu'il me rende graces, & louanges de la victoire, que ie lui ai donnee sur Prestre Ian, & sa gent : & lui diras aussi, que ie lui donne puissance de mettre en sa subiection, toute la terre. Sire, fit le Tartarin, comment m'en croira le Roi de Tartarie ? Tu lui diras, qu'il te croye a telles enseignes, que tu t'en iras combattre a l'Empereur de Perse, avecq' trois cens hommes de tes gens : lequel tu vaincras de par moi, qui se combatra a toi, avec quatre cens mille hommes de ses gens : & auant que tu l'alles combattre, tu requerras au Roi des Tartarins, qu'il te donne tous les Prestres, gens de religion, & l'autre menu peuple, qui est demouré de la bataille qu'il a gaignee contre Prestre Ian : ce qu'ils te diront, que tu le croyes, & le faces : car ils sont de mes gens, & seruiteurs. Sire (fit celui Tartarin) ie ne sçauois m'en retourner, si ie ne suis conduit par quelqu'un : & adonc, le Roi se tourna, & appella vn de ses belles gens, & lui dit : George, va t'en conduire cet homme, iusques en son hebergement, & le rends a sauueté : & tantost fut transporté de ce lieu. Et quant les Tartarins le virent, ils lui firent grand' chere a merueilles. Si demanda au Roi de

Tar

Tartarie, qu'il lui donnast les Prestres, & gens de religion, comme lui auoit enseigné le Roi, qu'il trouua au haut du Ter-
tre, ce que lui fut ottroyé tref-volontiers. Et lors, les Prestres commencerent a mon-
strer la Loy de Dieu aus Tartarins: en sor-
te que le Roi, & tous ses gens furent Bap-
tisés. Et quant ils furent Baptesés, il en-
print trois cens, & s'en alla assaillir l'Em-
pereur de Perse, lequel il vainquit, & chaf-
sa hors de sa terre, tellement qu'il fut con-
traint de s'en fuir au Royaume de Hieru-
salem: & fut celui qui depuis desconfit
nos gens, & print le Comte Gautier de
Brienne, comme vous ouyrés ci apres.

CHAP. LX.

*De messire Clenard de Semingam du Royaume
de Nerone, qui vint au service du Roy: & la
maniere que lui & ses gens obseruoient, a la
chasse des Lyons.*

Pour reuenir a nostre propos, durant
que le Roi faisoit fermer Cesaree, il
arriua deuers lui vn Cheualier qui se
nommoit messire Clenard de Semingam,
qui disoit estre parti du Royaume de Ne-
rone, qui est a la fin de l'Occident, pour
venir secourir le Roi: & disoit qu'il auoit
fait faire sa Nef audit Royaume de Ne-
rone, & de là monta sur la Mer, & enui-
ronnant toute l'Espagne, auoit passé par
les destroits de Maiore, ou il auoit enduré

beaucoup de maus, pour les grands dangers & perils, ou il auoit esté auant que d'arriuer a nous: & disoit celui Cheualier, qu'audit Royaume de Nerone, les nuicts estoient si courtes en esté, que lon voyoit bien encores le iour, au plus tard de la nuit. Le Roï le retant lui diziesme a son seruice: & aussi tost qu'il eut la conoissances du pays de Cefaree, il se mit lui & ses gens a chasser aus Lions, en sorte qu'ils en prindrent plusieurs: mais ils se mettoient en grand danger & peril, de leurs corps. Et la façon de les prendre estoit telle: ils alloient a la chasse, montés sur cheuaus, qui estoient autant bien courans, comme il estoit possible: & quant ils auoient trouué aucun Lion, ils le frapportoient d'un coup de trait d'arbaleste, ou d'arc, & le Lion se sentant blessé, courroit sus au premier que il voyoit, & celui se mettoit a fuir tant qu'il pouuoit, & en fuyant, il laissoit choir quelque couuerture, ou piece de vieux drap, & le Lion qui la rencontroit, la prenoit & deschiroit, pensant que ce fust celui qui l'auoit frapé: & ainsi que le Lion s'amusoit a desrompre la piece de drap, les autres s'approchoient, & lui tiroient coups de traits, & le Lion derechef alloit apres celui qui l'auoit frapé, lequel laissoit choir une autre piece de drap, pour amuser le Lion. & ainsi faisoient-ils plusieurs fois, iusques a ce qu'a force coups de traits, ils auoient tué le Lion.

CHAP. LXI.

D'un autre Cheualier, du nom de Coucy, qui vint au service du Roy: & de ce qu'il dit au Roy de l'Empereur de Constantinoble, & du Roy des Commains.

VN autre Cheualier mout noble, vint encores au Roi, a Cesaree, qui se disoit estre de ceus de Coucy, & cousin du Roi, pource qu'il estoit descendu d'une des Sœurs du Roi Phelippe, que l'Empereur de Constantinoble eut a femme; & le retint le Roi lui dixieme, a son seruice. Et contoit au Roi celui Cheualier, que l'Empereur de Constantinoble s'allia une fois d'un Roi, qu'on appelloit le Roy des Commains, pour auoir aide de lui, pour conquerir l'Empereur de Grece, qui auoit nom Vatache: mais icelui Roi des Commains, pour auoir seureté & fiance fraternele de l'Empereur de Constantinoble, lui dit, qu'il failloit qu'eus deus, & tous leurs gens, fussent saignés: & apres qu'ils beussent le sang l'un de l'autre: en signe qu'ils estoient freres, & tous d'un sang; ce que fut fait. Parquoi il dit au Roi S. Loys, qu'il vouloit ainli faire avec nos gens; ce que le Roi lui accorda, & furent saignés plusieurs de nos gens, & ses Cheualiers aussi, lesquels prenoient de leur sang, & du nostre, & le melloient avec du vin, & en beuvoient l'un a l'autre, disans qu'ils estoient freres de sang. Encores si-

rent-ils vne autre chose: car ils firent passer vn chien entre nos gens, & eus, qui estoient separés les vns des autres; & decouperent le Chien, de leurs especes; disans qu'ainsi fussent-ils decouppés, s'ils failloient l'un a l'autre.

Vne autre grand' merueilleuse chose raconta au Roi icelui Cheualier de Coucy: Qu'au pays du Roy des Commains, estoit mort vn grand riche Chrestien & Prince, auquel apres sa mort on fit vne grand' fosse, & large en terre, & assist on le corps en vne chaire, mout noblement paree, dans ladite fosse, & avec lui on mit le meilleur de ses Cheualiers qu'il eust, & tout vif homme & cheual. Icelui Cheualier, auant qu'entrer dans la fosse, prenoit congé du roi, & des autres grans personages qui la estoient, & alors le Roi lui bailloit vne grand' quantité d'or & d'argent, qu'on lui mettoit en escharpe a son col: & lui faisoit promettre le roi, que quant il seroit en l'autre monde, qu'il lui rendroit son or & son argent; & ainsi le promettoit faire le Cheualier. Puis le roi lui bailloit vnes lettres, adressantes a leur premier roi, & lui mandoit par celles lettres, qu'icelui Preud'homme auoit moult bien vescu en ce monde, & qu'il l'auoit tres-bien serui, & pource lui prioit qu'il le voussist bien guerdonner: & apres que ils eurent fait tout ce dessus, ils couvrirent la fosse sur celui homme mort, & sur son

son Cheualier tout vis, & y mirent des planches de bois, bien cheuillees: & auant que s'aller coucher, celui iour qu'ils l'auoient enseveli, en memoire & remembrance de ceus qui l'auoient enterré, ils firent sur la fosse vne grand' montagne de pierres & de terre.

CHAP. LXII.

L'Auteur va voir le Roy a Cefarce, & des propos & conuenances qu'il eut avec le Roy.

ENuiron la feste de Pasques, que mon terme deuoit finir, ie partis d'Acre pour aller voir le Roi a Cefarce, & le trouuai en sa chambre, parlant avec le Legat du Pape: & aussi tost qu'il me vit, il vint vers moi, & me dit: Sire de Iouuille, il est bien vrai, que ie ne vous ai retenu que iusques a Pasques qui viennent, pourtant ie vous prie me dire combien ie vous donnerai encores, de Pasques iusques a vn an prochain venant? Et ie lui respondi, que ie n'estois pas venu deuers lui, pour telle chose marchander, & que ie ne voulois plus de ses deniers: mais qu'il me fist autre marche & conuenance: c'est assauoir qu'il ne se courrouceroit point de chose, que ie lui demanderois, ce qu'il faisoit bien souuent; & aussi ie lui promettrai de n'estre point marri, de chose qu'il me refuseroit: & lors il se mit a rire bien fort,

K 5

& me dit qu'il me feroit par telle conuenance. & ce disant me print par la main, & m'amena deuant le Legat & son conseil, & leur recita la conuention de lui & de moi, dont chacun se print a rire, & furent mout ioyeux, de quoi ie demourois.

CHAP. LXIII.

De la iustice que le Roy fit faire a Cefaree pendant qu'il y estoit.

IE vous veus ici compter les iustices & iugemens, que le Roi fit a Cefaree, durant qu'il y estoit. Et premierement d'un Cheualier, qui fut trouué au Bourdeau: lequel fut condamné par condition, ou que la Ribaude, avec laquelle il auoit esté trouué, le meneroit parmi l'ost, en chemise, ayant vne corde liee en ses genitoires, laquelle la Ribaude tiendrait d'un bout. Ou s'il ne vouloit telle chose souffrir, qu'il perdoit son Cheual & harnois, & qu'il seroit dechassé & forbanni de l'ost du Roi. Le Cheualier esleut qu'il aimoit mieus perdre son Cheual & armures: & s'en partit de l'ost. Quant ie vi que le Cheual fut confisqué au Roi, ie le lui demandé, pour un de mes Cheualiers, pour un Gentilhomme: mais le Roi me respondit que ma requeste n'estoit pas raisonnable, pource que le cheual valoit bien de quatre vints a cent liures, qui n'estoit pas petite somme. Et ie lui di: Sire, vous aués
rom

rompu les conuenances d'entre vous & moi, quant vous vous courroucés de ce que ie vous ai demandé. & le Roi me dir: Sire de Ionuille, vous dirés tout ce que vous voudrés: car ie ne m'en courroucerai ia plustost: mais quoi qu'il en fut, ie n'eus point le Cheual pour mon poure Cheualier.

La seconde iustice, que ie vi faire, fut d'aucuns de mes Cheualiers, qui allerent vn iour a la chasse, a vne beste qu'on appelle Gazel, qui est ressemblante a vn Cheureul: & les freres de l'Hospital, estans aduertis que mesdits Cheualiers estoient allés chasser, se vindrent mettre en embusche: & au retour les assaillirent durement: en sorte qu'ils porterent grand dommage a mesdits Cheualiers, qui n'estoient pas en si grand nombre comm'eus. Ie m'en allai plaindre au Maistre de l'Hospital, menant quant & moi les Cheualiers blessés. Le maistre de l'Hospital me fit responce, qu'il m'en feroit raison, selon le droit & vsage de la Terre-sainte, qui estoit tel: qu'il feroit manger les freres qui auoient fait l'outrage sur leurs Mâteaus: & ceus a qui l'outrage auoit esté fait, s'y trouueroient: & les Manteaus leur demoureroient. Aduint que le maistre de l'Hospital fit manger les freres ainsi qu'il auoit promis sur leurs manteaus: & ie m'y trouuai là present avec mes Cheualiers, & requismes au Maistre qu'il les fist le-

uer de dessus leurs manteaus, ce qu'il cuida refuser; mais en la fin, force lui fut de le faire; car nous nous assimes avec les freres, pour manger avec eus; ce qu'ils ne voulurent souffrir, & se leuerent d'auecq nous, pour aller manger avec leurs autres freres a la table, & nous laisserent les manteaus.

Vn autre iugement fit le Roi, que i'ay voulu mettre ici: Vn de ses Sergens, nommé le Gollu, mit la main a l'vn de mes Cheualiers, & le boura rudement, dequoy ie m'allai plaindre au roi; lequel me dit, que ie me pouuois bien deporter de cela, veu que le Sergent n'auoit fait que bouter mon Cheualier; & ie lui di que ie ne m'en deporterois ia, & que plustost ie quitterois son seruice, s'il ne me faisoit droit; & qu'il n'appartenoit pas a Sergent de mettre la main sur vn Cheualier. Ce que voyant le roi, me fit droit, selon l'vsage du pays, qui fut tel: que le Sergent vint en mon logis, tout en chemise, & deschaus, & portant vne espee en son poing; lequel se vint agenouiller deuant le Cheualier qu'il auoit outragé: & lui tendit l'espee par le pommeau, lui disant: Sire Cheualier, ie vous crie merci, de ce que i'ay mis la main sur vous: & vous ay apporté cette espee, que ie vous presente; afin que vous m'en couppés le poing s'il vous plaist le faire. Et lors ie priai le Cheualier de lui pardonner: ce qu'il fit volontiers.

fontiers. Plusieurs autres diuers iugemens ie vi faire, selon le droit & coustume de la Terre-sainte.

CHAP. LXIIII.

Comme le Roy & les Admiraus d'Egypte auoyent deliberé de se trouuer a Iaphe, pour iurer leur alliance: & ce qui empescha que lesdits Admiraus ne s'y trouuerens point: & de ce que le Roy fit audist lieu de Iaphe.

VOUS aués deuant entendu, comme le Roi auoit mandé aus Admiraus d'Egypte, que s'ils ne lui satisfaisoient des outrages & villenies qu'ils lui auoient faites, qu'il ne leur tiendroit aucune trefue: parquoi les Admiraus renuoierent deuers le Roi leurs Ambassadeurs: lesquels dirent au Roi, que les Admiraus lui vouloient satisfaire tout a son gré: & prendrent iournee pour se trouuer ensemble, le Roi, & les Admiraus, a Iaphe: ou ils iureroient au Roi de lui rendre le Royaume de Hierusalem: & le Roi leur iureroit de leur donner aide & secours a l'encontre du Soudan de Damas. Et quant icelui Soudan de Damas fut aduertie de l'alliance du Roi, & des Admiraus d'Egypte, il delibera de les empescher, qu'ils ne se trouuassent point ensemble au iour qui auoit esté prins: parquoi il enuoya vinge

mille Turcs, pour garder le passage: & combien que le Roi en fust aduertí, toutesfois il ne différa point de partir de Cesaree, pour aller a Iaphe. Et le Comte de Iaphe, sachant la venue du Roi, fit mettre son Chasteau en tel ordre, que chacun s'en esmerueilloit: car il mit a chacun carneau de son Chasteau, bien enuiron cinq cens hommes, chacun portant vne targe, & vn Penonceau a ses armes, qui estoient de fin or, a vne Crois patee de geulles: en sorte qu'il les faisoit tresbeau voir. Quant nous fusmes arriués a Iaphe, nous nous logeasmes aus champs, tout au tour du Chasteau, qui estoit assis lés la Mer en vne Isle: & fit faire le Roi, tout au tour dudit Chasteau, vn Bourg, depuis l'vn des murs, iusques a l'autre, en ce qu'il y auoit de terre, & le fit fermer. Et me souuient que souuent le Roi venoit voir ses ouriers: & pour leur donner courage de bien diligenter, il leur disoit que plusieurs fois il auoit porté la Hotte, pour gagner les pardons. Les Admiraus qui sceurent l'entreprinse du Soudan de Damas, n'oserent venir a Iaphe: mais enuoyerent au Roi, toutes les testes des Chrestiens qu'ils auoient pendues sur les murs du Qaahere, & les fit le Roi mettre en terre sainte: & pareillement lui enuoierent les Admiraus, tous les Enfans qu'ils auoient retenus, & qu'ils auoient fait renier la Loy de Dieu. Aussi enuoierent vn
Ele

Elephant, que le Roi enuoya en France. Ainsi que le Roi & tout son ost seiournoient a Iaphe, lui vindrent nouuelles que les gens du Souldan de Damas estoient sur les champs, & que l'un des Admiraus du Soudan estoit venu a trois lieux pres de l'ost, & auoit gasté tous les blés d'un Kasel qui estoit là pres.

Le Roi ayant entendu ces nouuelles, fit armer ses gens, & lui mesmes se mit en armes, pour aller voir que c'estoit : mais incontinent que celui Admiral nous sentit venir, il print la fuitte, & nos gens coururent apres a bride abatue : & y eut vn Gentil homme de nos gens, qui couroit deuant les autres, qui vint a conceuoir vn Turc, auquel donna si grand coup de lance, qu'il le mit par terre, sans rompre sa lance. Et quand l'Admiral vit que ce Gentil homme estoit seul, il se tourna vers lui : mais le Gentil homme lui donna vn coup de son glaiue, qu'il lui fit vne grand' playe en son corps ; & puis s'en retourna a nous.

CHAP. LXV.

D'une autre iournee ou lesdits Admiraus promirent se trouuer a Iaphe: du Prince d'Antioche qui vint vers le Roy: du Comte de Iaphe, & de ses vertus.

QVant les Admiraus d'Egypte sceurent que le roi, & tout son ost estoit

a Iaphe , ils enuoyerent deuers lui , pour auoir derechef autre assignation de iour, qu'ils pourroyét venir par deuers lui sans faute; & le Roi leur assigna encor vn autre iour ; auquel ils promirent de se trouuer par deuers lui, pour conclure du tout. Et durât ce temps, que nous attédions venir la iournée, le Comte de Den vint deuers le Roi, & amena avecq' lui, le bon Cheualier Arnoul de Guymene, & ses deus freres , & fit le Roi Cheualier le Comte de Den, qui estoit encores vn ieune iouuenceau, & le retint a soi lui diziesme. Séblablement vindrent deuers le Roi le Prince d'Antioche & sa Mere: ausquels le Roi fit tresbon recueil, & les receut honorablement. Et fit le Roi Cheualier le Prince d'Antioche , qui n'auoit point encores plus haut de seze ans: mais onques si sage enfant , ie ne vi de tel aage : & apres qu'il fut fait Cheualier, il fit vne requeste au Roi, lui suppliant qu'il lui donnast audience, de quelque chose qu'il lui vouloit dire , en la presence de sa Mere : ce que le Roi lui octroya volontiers. Et alors il dit au Roi en cette maniere : Sire , il est vrai que Madame ma Mere, qu'ici est presente, me tient en * bail , & m'y tiendra encores, iusques a quatre ans, pour raison de quoi elle tient toutes mes terres & en iouyt : en sorte que ie n'ai puissance de rien faire: & combien qu'elle ait la iouissance de mes Seigneuries, toutesfois elle

* c. comme
en suite.

ne

ne deuroit pas les laisser perdre ne dechoir, ains plustost les deuroit augmenter & accroistre, ce qu'elle ne fait; car elle laisse perdre ma Cité d'Antioche entre ses mains. Pourtant Sire ie vous supplie humblement, de lui vouloir remontrer; & faire qu'elle me baille deniers & gens, pour aller secourir mes gens qui sont dans la Cité, ainsi qu'elle est tenue de faire; car j'aime trop mieus le faire ainsi, que de seiourner en la Cité du temple, faisant grans despens, sans aucun profit. Apres que le roi eut entendu sa demande, il fit enuers sa Mere, qu'elle lui bailla deniers & gens, & s'en alla le Prince en Antioche, ou il fit merueilles depuis. Et deslors, pour l'honneur du roi, il escartela ses armes, & les mesla avec celles du roi.

Ie ne veus mettre sous silence, les vertus & prouesses du Comte de Iaphe, messire Gautier de Brienne, afin que ceus qui entendront, ses excellens faits, soient incités & prouoqués a les ensuiure. Il tint long temps le Comté de Iaphe en son vianant, & le defendit contre les Egyptiens, lesquels sans cesser lui menoiert la Guerre: & fit sur eus tant de beaux faits d'armes, qu'il en sera memoire à iamais: & vous assure qu'il n'auoit aucun reuenue, pour entretenir ses gens; mais il estoit si accompli en valeur, que des courses que il faisoit sur les Sarazins, & de ce qu'il gaignoit sur eus, il soudoyoit ses gens de

guerre. Aduint vne fois qu'il print sur les Sarazins, grād' quantité de draps de Soye de diuerſes manieres, leſquels il fit amener a Iaphe, & les departit tous a ſes Cheualiers, ſans en reſeruer rien pour lui. Au moien dequoi, il entretenoit ſes Cheualiers en amour & amitié: & auoit vne couſtume louable en lui, que le ſoir quād il eſtoit departi de ſes Cheualiers, il entroit en ſa Chappelle, & là eſtoit longuement a prier Dieu: puis s'en alloit coucher avec ſa femme, qui eſtoit vne notable Dame, & ſœur du Roi de Chyppre.

CHAP. LXVI.

Comme Barbaquan empereur de Perſe eſtans chaffé hors de ſon pays, par les Tartarins, s'en vint au royaume de Hieruſalem: et des maus qu'il y fit, et aus autres lieux circonuoifins. de l'armee qui fut faiſe contre lui: & comme ayant gaigné vne bataille, on le Comte de Iaphe fut prins, avec pluſieurs autres: par apres ledit empereur de Perſe fut prins, par le Soudan de la Chamelle: & de la mort du comte de Iaphe.

L'Vn des Princes des Tartarins auoit chaffé hors de ſon Royaume l'Empereur de Perſe: lequel auoit nom Barbaquan, & l'auoit contraint de ſoi retirer au Royaume de Hieruſalem. Si deués ſçauoir, que quand icelui Barbaquan vint en Hieruſalem, il fit tant de maus, que c'eſtoit vne choſe grandement pitoyable.

A

A sa venue il print le Chasteau de Taberie, qui appartenoit a messire Heude de Montbelliar, & tua tant de nos gens qu'il peut rencontrer, hors dudit Chasteau, & tous les Pelerins qu'il trouua hors d'Acre, & de Iaphe. Et quand il eut fait tant de maus, il se tira vers Babyloine: afin d'auoir secours du Soudan de Babyloine, lequel se deuoit ioindre avec lui, pour nous courir sus. Et sur ce point les Barons du pais, & les Patriarches aduiserent qu'ils iroient combattre l'Empereur de Perse, auant qu'il eust secours du Soudan de Babyloine: & enuoierent querir pour leur secours le Soudan de la Chamelle, qui estoit l'un des meilleurs Cheualiers, & des plus loiaus qui fust en toute l'ayennie, lequel vint a eus, & le receurent a tresgrand honneur en Acre. Puis apres tous ensemble se partirent d'Acre, & vindrent a Iaphe. Quand toute celle armee fut a Iaphe, nos gens prierent le Comte Gaurier, que il voulist venir avec eus, contre l'Empereur de Perse: lequel respondit que tresuolontiers il iroit, pourueu que le Patriarche d'Acre lui donnast absolution, qui des long temps l'auoit excommunié, pource qu'il ne lui vouloit rendre vne Tour, qui estoit en son Chasteau de Iaphe, laquelle Tour on nommoit la Tour du Patriarche: mais icelui Patriarche, ne voulut oncques par aucunes prieres, lui donner l'absolution. Toutesfois le

Comte Gautier ne demoura point pour cela, qu'il ne vinst avec nous en bataille. Et furent faites trois batailles : dont mesire Gautier conduisoit la premiere : le Soudan de la Chamelle la seconde : & la troisieme menoit le Patriarche, & les Barons du pays : & estoient les Cheualiers de l'Hospital, en la bataille du Comte de Iaphé. Quand leurs batailles furent ainsi ordonnees, ils se mirent aux champs : mais ils n'allerent pas longuement, qu'ils descoururent leurs ennemis, qui pareillement ordonnoient leurs gens en trois batailles. Quand le Comte Gautier s'en apperceut, il s'escria : Seigneurs, que faisons-nous ! nous leur donnons loisir de mettre ordre en leurs batailles : & aussi leur dōnons courage, quant ils nous voient ici arrestés, sans les assaillir ! parquoy ie vous prie que nous leur allons courir sus : mais oncques n'y eut personne, qui l'en voulust croire : & quand il vit que nul n'en tenoit conte, il se tira deuers le Patriarche, & lui demanda absolution : mais oncques le Patriarche n'y voulut entendre. Avec le Comte se trouua l'Euesque de Raines, qui estoit grand clerc, & auoit fait plusieurs prouesses en la compaignie du Comte Gautier, lequel lui dit : Monsieur, ne vous troublés point en vostre conscience, de l'excommuniment du Patriarche, car il a tresgrand tort : & de ma puissance ie vous absouls au nom du

Pere

Pere, & du Fils, & du Saint Esprit, Amen: & ayant ce dit, se mit a crier, allens & marchons sur eus: & incontinent ferirent des esperons, & se vindrent joindre a la derriere bataille des ennemis, ou estoit l'Empereur de Perse, qui auoit grand nombre de gens, & beaucoup plus que n'auoit le Comte Gautier en sa bataille: & tellemēt le firent, qu'il y eut plusieurs morts, & natures d'un costé & d'autre: mais en la fin le Comte Gautier fut prins prisonnier: car tous nos gens s'enfuirent & l'abandonnerent vilainement: en sorte que plusieurs, par desespoir s'en allerent ietter en la Mer. Et la cause de tel desordre fut: que l'une des batailles de l'Empereur de Perse se vint assembler, a la bataille du Soudan de Chamelle, lequel se deffendit si tresvaillamment, que de deus mille Turcs qu'il auoit, il ne lui en demoura qu'environ quatre vingts: en sorte que force lui fut, se retirer au Chasteau de la Chamelle: & quand les gens du Comte Gautier virent la retraite, & desconfiture du Soudan de la Chamelle, ils perdirent tous courage, & se mirent en fuite. Et voyant l'Empereur de Perse qu'il auoit eu victoire, delibera de la poursuiure: & voulut aller assieger le Soudan en son Chasteau, ou il s'estoit retiré. Mais le Soudan, comme bien aduisé, appella ses gens, & leur dit: Seigneurs, si nous nous laissons ici assieger du Roi de Perse, nous sommes per-

dus : car nous ne sçaurions longuement tenir contre lui nostre Chasteau : & s'il nous tenoit vne fois en sa puissance , il n'auroit aucune merci de nous. Parquoi il me semble qu'il vaut beaucoup trop mieus que nous allions courir sur eus, que les attendre ici. & de ce conseil furent ses gens. Et de fait, il enuoia tous ses gens qui estoient mal'armés , par derriere vne vallee, qui estoit bien couuerte, leur donnant charge d'assaillir l'ost de l'Empereur de Perse par derriere, & il l'assaudroit par deuant , avec le demeurant de ses gens. Quand ceus qui estoient en la vallee, virent leur point, ils coururent sur la queue aus gens de l'Empereur: tellement qu'ils tuoient femmes & enfans , sans espargner rien. Et quand l'Empereur, qui marchoit deuant, entendit le bruit de son ost , il se tourna arriere , pour les voir loit secourir: mais le Soudan se ietta sur eus, si asprement que c'estoit merueilles : & tellement fut assailli l'Empereur , deuant & derriere, que de xxv. mille hommes qu'il auoit ne lui en demoura pas vn seul , que tous ne fussent mis a mort.

Or vous deués sçauoir, que l'Empereur de Perse , auant qu'il se partist pour aller assieger le Chasteau de la Chamelle, il amena le comte Gautier deuant la Cité de Iaphe, & là le fit pèdre par les bras a vnes Fourches: en sorte que ceux qui estoient dans le Chasteau le pouuoient aiseement voir

voir : & leur faisoit dire , que iamais il ne feroit despendre leur Comte , s'ils ne lui rendoient le Chasteau ; & comme le Comte pendoit ainsi , il s'escrioit a haute voix a les gens , que pour quelque peine qu'ils lui vissent endurer , qu'il ne rendissent pas le Chasteau a l'Empereur ; & que s'ils le faisoient , que l'Empereur les feroit tous mourir. Quand l'Empereur vit qu'il n'y pouuoit autre chose faire , il enuoya le Comte au Soudan de Babyloine , & lui en fit present , ensemble du maistre de l'Hospital , & de plusieurs autres grans personages , qu'il auoit prins prisonniers : & pour conduire le Comte Gautier , & les autres , y auoit bien trois cens Cheualiers : auxquels aduint tresbien , qu'ils ne se trouuerent point a la ruerie deuant le Chasteau de la Chamelle.

Quand les Marchans de Babyloine furent aduertis que le Soudan auoit en ses prisons le Comte Gautier , ils s'assemblerent , & tous d'une conspiration allerent faire vne clameur au Soudan du Comte de Iaphe , lui demandant droit de ce qu'il les auoit plusieurs fois dommagés , & prins leurs biens , tant qu'il les auoit destruits. Et le Soudan , pour obtemperer a leur requeste , leur deliura entre leurs mains , le Comte Gautier , pour en prendre telle vengeance qu'ils voydroient. Et les meschans traistres chiens , entrerēt en la prison , ou estoit le Comte Gautier : lequel a-

pres plusieurs tourmens, ils mirent par pieces, & hacherent son corps par morceaux: dont ce fut grand' pitié, & perte, d'un tant vaillant, & magnanime Prince.

CHAP. LXVII.

Comme le Souldan de Damas fit la guerre aux Admiraux d'Egypte, & quelle fin eut icelle guerre.

OR reuenons au Souldan de Damas, lequel retira ses gens qu'il auoit a Gadres, & entra en Egypte, pour assaillir les Admiraux. Les Admiraux ayans fait assemblée de grosse troupe de gens, vindrent au deuant du Souldan de Damas, & se donnerent la bataille; & telle fut leur fortune, que l'une bataille des Admiraux fut desconfite, par une bataille du Souldan: & la seconde bataille des Admiraux, vainquit l'autre bataille du Souldan: en maniere que le Souldan s'en retourna arriere a Gadres, fort nauré en la teste, & autres lieux de son corps. Et durant qu'il estoit a Gadres, les Admiraux enuoierent une Ambassade deuers lui, par le moien de laquelle ils firent paix & accord entre'eux; & ainsi nous demourasmes mocqués d'une part & d'autre: car des lors en auant, nous n'eusmes, ne paix ne trefues, ni au Souldan, ni aus Admiraux. Et sachés que nous n'estions en nostre ost, que quatorze cens, ou enuiron, de gens defensables.

Tantost

Tantost que le Souldan de Damas fut appaisé avec les Admiraus d'Egypte, il fit amasser tous ses gens qu'il auoit a Gaddres, & partant de là, vint passer pres de nostre ost, avec bien vingt mille Sarazins, & dix mille Beduyns, & passerent a bien pres de deus lieues de nous, qu'on ne nous oserent assaillir; & fusmes en aguets le Roi, le maistre de son Artillerie & moi trois iours, de peur qu'ils se ferissent en nostre ost secrettement.

CHAP. LXVIII.

Comme le maistre des Arbalestiers, avec treze vingts de ses hommes estant enclos des Sarazins fut secouru.

LE iour de la Saint Ian d'apres Pasques, durant que le Roi oioit son sermon, il vint vn des gens du maistre de l'Artillerie, qui entra tout armé en la Chapelle du Roi, & lui dit, que les Sarazins auoient enclos sur les champs, le maistre des Arbalestiers; & lors ie requis au Roi, qu'il me donnast congé d'y aller: ce qu'il fit. & me fit bailler quatre cens hommes d'armes, & lui-mesmes nomma ceus qu'il vouloit que ie menasse quant & moi. Si tost que nous fusmes hors de l'ost, & que les Sarazins, qui tenoient enclos, le maistre des Arbalestiers, nous virent venir, ils se retirerent vers vn Admiral, qui estoit sur vn Terre deuant nous, a tout bien mille hommes d'armes, & lors commen-

ça vn dur conflict entre les Sarazins, & la compagnie du maistre des Arbalestiers, qui n'estoient qu'environ quatorze vingts; & comme celui Admiral voioit que ses gens estoient pressés & affoiblissoient, il les renforçoit de gens frais; & aussi faisoit le maistre des Arbalestiers de son costé. Durant ce temps que nous estions ainsi combatans, le Legat, & les Barons du pays dirent au Roi, qu'il ne me deuoit pas auoir laissé aller aus champs, & que grand danger en pourroit venir. Au moien de quoi le Roi m'enuoia querir, & aussi le maistre des Arbalestiers: & adonc nous départismes des Turcs, & nous en reuinsmes en nostre ost. Plusieurs gës s'esbahissoient de quoi les Turcs nous auoient laissés en repos, sans nous auoir couru sus: sinon qu'aucuns disoient, que ce auoit esté pource que leurs cheuaux estoient tous affamés, de ce qu'ils s'estoient tant tenus a Gadres, là ou ils auoient esté bien vn an entier.

CHAP. LXIX.

Comme les Sarazins estans venus deuant Acre, pour gaster les Iardins, s'en allerent sans rien y faire: & de ce que fit vn Cheualier Geneuois.

LES autres Turcs qui estoient partis de deuant Iaphe, s'en vindrent deuant Acre, & manderent au Seigneur Dahir, qui estoit Connestable du Royaume

me de Hierusalem, qu'il leur enuoïait cinquante mille Befans, ou qu'ils destruiroient les Iardins de la ville. Le Seigneur Datur leur respondit, qu'il ne leur en enuoïeroit pas. Lors ils arangerent leurs batailles, & s'en vindrent le long des sables d'Acre, iusques a vn trait d'Arbaleste pres de la ville. Et adonc sortit hors de la ville le Seigneur Datur, & s'alla mettre au mont, la ou estoit le Cymitiere saint Nicolas, pour deffendre les Iardins: & ainsi que les Turcs approcherent, sortirent d'Acre de nos gens de pied, qui commencerent a leur tirer d'arcs, & d'arbalestes a grand' force: mais de peur qu'ils ne se missent en peril, le Sire Datur les fit retirer par vn Cheualier qui estoit de Gennes.

Ainsi que celui Cheualier de Gennes faisoit retirer ses gens de pied, qui estoient sortis, vn Sarazin vint a lui tout effrayé, & esmeu en courage, & lui dit en son Sarazinois, qu'il iousteroit a lui, s'il vouloit: ce ieune Cheualier lui respondit que tresvolontiers il le receuroit. Et ainsi qu'il vouloit courir sus au Sarazin, il apperçeut là pres, a sa main senestre, huit ou neuf Sarazins, qui s'estoient là cachés pour voir qui gagneroit de ce tournoy; & ce Cheualier Geneuois fit semblant de vouloir courir sus a celui qui lui auoit présenté le combat: mais il dressa sa course a ces huit qui estoient cachés: en sorte

qu'il en ferit vn parmi le corps, & le passa d'oultre en oultre, & tomba tout roide mort; & ce fait se retira vers nos gens: mais les autres Sarazins lui coururent sus, & l'un d'eus lui donna vn grand coup de masse sur son haubert: mais le Cheualier a son retour, lui donna vn tel coup de son espee sur la teste, qu'il lui aualla les touailles qu'il portoit en sa teste. Et deués sçauoir que les Sarazins, quand ils vont en bataille, qu'ils portent de ces touailles entortillees l'une sur l'autre: tellement que pour leur grand' durté, ils eurent beaucoup de coups, qui ne les peuuent endommager a cause desdites touailles qui les gardent. Vn autre Sarazin cuida donner vn coup de son glaiue au Cheualier: mais il guincha tant que le coup ne l'attaingnit point; & au retour que fit le Sarazin, le Cheualier lui donna vn arriere-main de son espee sur le bras, tellement qu'il lui fit voller son glaiue par terre; & lors il emmena ses gens de pied, en despit des Sarazins. Ces trois beaux coups fit le Cheualier deuant le Seigneur Dahir, & autres grans personnages d'Acce, qui estoient montés sur les murailles pour les regarder.

CHAP. LXX.

Côme les Sarazins entrerēt en la ville de Sayette, & la pilleront: & de ce qui empescha que le Roy n'allast en pelerinage en Hierusalem.

Après

A Pres ces choses, les Sarazins partirent de deuant Acres; & pource qu'ils ouyrent dire que le Roi faisoit fermer Sayecte, & qu'il auoit peu de bons gens d'armes, ils tirerent droit celle part. Quand le Roi en fut aduerti, pource qu'il n'auoit pas assés puissance, pour leur resister, il se retira, lui & le maistre de son Artillerie; & le plus de ses gens qu'il peut loger, dedans le Chasteau de Sayecte, qui estoit bien fort: mais ils n'y entrerent gueres, pource qu'il estoit fort petit. Et tantost que les Sarazins furent arriues, ils entrerent dans la ville de Sayecte: car ils n'y trouuerent aucune defense, pource que la ville n'estoit pas encores close, & tuerent bien enuiron deus mille pources gens de nostre ost. Apres auoir pillé la ville, ils s'en allerent a Damas. Quand le Roi sceut les nouvelles, & que les Sarazins auoient pillé & abatu Sayecte, il en fut grandement dolent, mais il ne le pouuoit amender: les Barons du païs en furent bien ioyeus, pource que le Roi vouloit apres cela aller fermer Tala, là ou souloit auoir vn Chasteau, du temps des Macabees; & estoit assis ainsi commé Ion va de Iaphe en Hierusalem: & pource qu'il estoit a cinq lieues loing de la Mer, les Barons ne s'accordoient pas qu'il fust fermé: & disoient que iamais on ne l'eust sceu auitailler, que les Sarazins ne nous eussent osté l'auitaillage: car il estoit-

ent les plus foris. Et pource remonstre-
rent les Barons au Roi, qu'il lui valloit
beaucoup mieus refaire Sayette, & plus
grand honneur lui seroit, que d'aller en-
treprendre autre nouveau edifice: ce que
le Roi leur accorda. Et durant le temps
qu'il estoit encores a Iaphe, on lui dit que
le Souldan de Damas le souffriroit aller en
Hierusalem & par bon assieurement: &
l'eut tresvolontiers voulu faire le Roi,
mais son conseil l'en destourna: pource
qu'il lui conuenoit laisser la Cité entre
les mains des ennemis, ce que les Sei-
gneurs du pais ne voulurent consentir: &
lui remontrerent par exemple, qu'il ne le
deuoit pas faire: car disoient-ils, quand le
Roi Phelippe se partit d'Acre pour aller
en France, il laissa tous ses gens en l'ost du
Duc Hugues de Bourgoigne, qui estoit
ayeul du Duc dernier mort. Et ainsi que
le Duc Hugues de Bourgoigne, & le Roi
Richard d'Angleterre estoient seiour-
nans en Acre, il leur fut apporté nouuel-
les qu'ils prendroient bien le lendemain
Hierusalem, s'ils voloient: pource que
la grand' puissance des Cheualiers d'E-
gypte en estoit allee au Souldan de Da-
mas, en vne guerre qu'il auoit a Massa,
contre le Souldan du lieu; & tantoit mar-
cherent le Roi Richard, & le Duc de
Bourgoigne droit a Hierusalem, & diui-
ferent leurs Batailles: dont le Roi d'An-
gleterre menoit la premiere, & le Duc de
Bourg

Bourgoigne l'autre apres, avec les gens du Roi de France : & ainsi qu'ils furent pres de Hierusalem, & en chemin de prendre la ville, il fut mandé de l'ost du Duc de Bourgoigne, au Roi d'Angleterre, que le Duc s'en retournoit seulement, afin que l'on n'eust peu dire, que les Anglois eussent prins Hierusalem : qui lui procedoit de grand' enuie. & ainsi qu'ils estoient sur ces parolles, vn des gens du Roi d'Angleterre s'escria & lui dit : Sire, Sire venés iusques ici, & ie vous montrerai Hierusalem : & le Roi Richard iette deuant ses yeus sa corte d'armes, & tout en pleurant profera telles parolles a haute voix : Ha Sire Dieu, ie te prie que ie ne voye point ta Sainte Cité de Hierusalem, puis que ie ne la puis deliurer des mains de tes ennemis ! & cet exemple fut monstré ainsi au Roi, pource qu'il estoit le plus grand, & puissant Roi des Chrestiens, & que s'il faisoit son pelerinage en Hierusalem, sans la deliurer des mains des ennemis de Dieu, tous les autres rois qui viendroient audit voyage, se tiendroient a paiés de faire seulement leur pelerinage, ainsi qu'auroit fait le Roi de France ; & pource disoient ils, Sire, vous ne deués visiter la Cité de Hierusalem, sans la deliurer, ainsi que fit le Roi Richard d'Angleterre.

CHAP. LXXI.

De la fortification que fit le Roi à Iaphe, & de

l'empeschement à son voyage de Naples.

LE Roi emploia si grand nombre de deniers a fermer Iaphe, qu'on ne scauroit bonnement dire combien : car il ferma le Bourg de l'un des murs iusques a l'autre : & y auoit bien vingt & quatre Tours, tant grandes que petites : & estoient les Douues curees & faites dedans & dehors. Il y auoit trois grandes portes, dont le Legat auoit eu commission, du Roi, d'en faire faire l'une des trois, & de la muraille, depuis celle porte, iusqu'a l'autre. Et pour connoistre par estimation ce que la chose pouuoit bien couster au Roi, il est verité qu'une fois me demanda le Legat, combien l'estimois qu'auoit cousté la porte, & le pan de la muraille qu'il auoit fait faire? & ie lui respondis, dix mille liures : mais il me dist par sa foy, qu'il en coutoit bien trente mille : parquoi on peut penser combien le Roi y despendit.

Quant le Roi eut paracheué de fermer & clore Iaphe, il lui print enuie de faire a Sayeste, comme il auoit fait a Iaphe, & de la refaire comme elle estoit, auant que les Sarazins l'eussent abbatuë; parquoi il s'esmeut pour y aller, & lui & son ost, le iour de la feste de saint Pierre, & saint Pol: & quant il fut deuant le Chasteau Dasur, il appella du soir son conseil, & demanda aduis d'une chose qu'il auoit enuie de faire : c'est assaouir, qu'il

you

vouloit prendre vne Cité des Sarazins, qu'on appelloit Naples, qui se nomme es escritures du vieil Testament, Samarie. Lors les Seigneurs du Temple, les Barons & Admiraus du pays, lui conseillerent de le faire : mais qu'il n'y deuoit point estre en personne, de peur des dangers : disans que s'il estoit prins, ou tué, toute la Terre-sainte seroit perdue. Et le Roi respondit, qu'il ne permettroit ia que ses gens y allassent, s'il n'y estoit en personne, & demeura l'entreprinze pour tel discord. Adonc nous nous partismes, & vinsmes par nos iournees, iusques aus Sables d'Acree, ou le Roi se logea, & tout son ost, celle nuit. Et quant vint au l'endemain, il vint a moi vne grand' quantité de gens de la grand' Armenie, qui alloient en Pelerinage en Hierusalem : & me vint supplier icelui peuple, pource qu'ils auoient ouï dire que i'estois le proche du Roi, que ie leur voulsse monstrier le Roi S. Loys, & le me firent dire par vn Truchement Latin qu'ils menoient. Lors ie m'en allai vers le Roi, & lui di que ce peuple le vouloit voir : & alors il se print a rire, & me dit que ie les fisse venir deuant lui : & tantost ie lui amenai celui peuple, lequel le vit avec vne grand' reuerence & admiration : puis s'en retourna.

CHAP. LXXII.

*De ce qui aduint a l'Auteur estant logé au
lien de Passe-poullain.*

L 5

LE lendemain, le Roi & son ost se partit des Sables d'Acre, & allasmes loger en vn lieu qu'on appelle Passe-poulain, là ou il y auoit de mout belles & claires eaus de Fontaine, dequoi on arrouse les cannes dont est fait le Succre. Et quant ie fu logé, l'un de mes Cheualiers me vint dire: Sire, or vous ai-ie pas mieus logé que vous n'estiés hier? & l'autre Cheualier, qui m'auoit logé le iour deuant, lui va dire: Vous estes fol trop hardi, quant vous blasmes a Monsieur chose que i'aie faitte: & ce disant, il saillit sur le Cheualier, & le print aus cheueus; dequoi ie fu bien marri, de ce qu'il auoit entrepris vne telle folleie deuant moi. si le fis sortir hors de mon logis, & iurai que iamais n'i entreiroit. Ne tarda gueres que le Conestable de France vint deuers moi, & me pria de vouloir reprendre le Cheualier; mais ie lui respondi que i'auois iuré de ne le reprendre; & que ie ne le reprendrois pas, si le Legat ne me donnoit absolution de mon serment.

Adonc le Conestable alla par deuers le Legat, pour le prier de m'absoudre: & lui ayant compté tout le fait, le Legat lui fit response qu'il n'auoit puissance de m'absoudre; car le sermēt que i'auois fait estoit iuste & raisonnable; veu que le Cheualier m'auoit offensé. Ceci ai ie voulu dire, affin que ceus qui liront cette histoire, puissent connoistre combien lege-

re chose est a vn homme de faire serment en sa colle; car souuent il s'en repent apres, ainsi que dit le vulgaire: Qui volontiers, & acoup iure, souuent il se pariure.

CHAP. LXXIII.

Ce qui fut fait a la ville de Belinas: & de la source du fleuue Iourdain.

L'Autre iour ensuiuant, le Roi alla deuant la Cité Dasur, qui est appelée Tyr en la Bible: & fut le Roi pareillement, en vouloir d'aller prendre vne Cité qui estoit la pres, qu'on appelloit Belinas, & trouua par son conseil, qu'il le deuoit faire; mais qu'il n'y seroit pas present; ce qu'il accorda a grâd' peine. Et fut dit, que messire Phelippes de Mörfort, le Sire Dasur, messire Gilles le Brun Connestable de France, messire Pierre le Chambellan, & les maistres de l'Hospital & du Temple, avec tous leurs gens d'armes iroient. La nuit venuë, nous nous armasmes, & tirasmes droit a la Cité de Belinas, qui est appelée des Romains, Cæsarea Philippi: seant sur vne belle Fontaine, qu'on appelle Iour: & quant le iour apparut nous nous trouuasmes en vne belle plaine, qui est deuant celle Cité, ou il y a vne autre moult belle Fontaine qu'on appelle Dain: & les deus ruisseaus qui sortent de ses deus Fontaines, se viennent assembler assés loing de la ville: & la est appelé le fleuue qui en procede, le fleuue Iourdain, ou nostre Seigneur Iesus Christ fut baptizé.

Par le conseil des Maistres du Temple,

de l'Hospital, & des Barons du pays, fut aduise que la bataille du Roi, en laquelle i'estois, & mes quarante Cheualiers, & aussi les preud'hommes du pays iroient entre le Chasteau & la Cité, & entreroient le droit chemin, & les Hospitaliers a main senestre, & les Templiers a main droite de nous: en ce point nous partismes tous d'un accord. Et cômé nous approchâmes de la ville par derriere, nous trouuâmes plusieurs de nos gens mors, que les Sarazins auoient tués dedans la cité, & mis dehors. Et le costé ou nous deuions passer estoit tresperilleux, car nous auions trois murs a passer, & si y auoit vn costé, qui estoit si mal raboré, que nul ne s'y pouuoit tenir a cheual; & au sommet d'icelle petite montagne, y auoit grand' quantité de Turcs a cheual, là ou il nous conuenoit monter. Et tantost i'apperceu que nos gens rompoient, en vn endroit les murs de la ville, & vn homme de ceux là, cuida passer le mur a cheual: mais il cheut & son cheual sur lui; & quant ie le vi ainsi tombé, ie m'approché de lui: & descendis a pié, & prins mon cheual par le frain, & montâmes hardiment contre-mont celui Tertre: lors que les Turcs, qui estoient au haut, nous virent venir vers eux, si courageusement, ils s'en fuirent, & nous laisserent la place. En celle place y auoit vn chemin sur la Roche, qui descendoit en la Cité: quant nous fûmes au
haut

haut du Rocher, les Sarazins qui estoient en la Cité, n'oserent venir a nous : mais s'en fuirent hors de la ville, & la laisserent a nos gens, sans nul debat. Or vous deues sçauoir que i'auois avec moi les Allemãs, lesquels quant ils virent que les Turcs a cheual, s'en fuioient droit au Chasteau, qui estoit assés loing de la Cité, ils coururent apres eus maugré moi. Le Chasteau auoit nom Subberbe, & est assis au dessus de la ville, contremont la montaigne que on appelle Liban ; & depuis la Cité iusques au Chasteau, il y ha a passer de tres-grans Rochers. Quant les Allemans virent, que follement ils poursuuiuoient ceus qui estoient montés au Chasteau, qui sçauoient tresbien les destours de celles Roches, ils s'en reuindrent arriere : & voians les Sarazins, que les Allemãs s'en retournoient, ils se mirent a pié, & leur coururent sus, & en descendant des Rochers, ils leur donnoient de grans coups de Masse, tellement qu'ils les reboutoient asprement, iusques au lieu ou i'estois. Et quant ceus qui estoient avec moi, virent le meschief, que les Sarazins faisoient aux Allemans au descendre, & qu'ils les poursuuiuoient tousiours, ils commécerent a s'effroier, & auoir peur ; alors ie leur di que s'ils s'en fuioient, que ie les ferois tous casser, & mettre hors des gages du Roi a iamais. Et ils me respondirent : Sire de Ionuille, nous l'auons beaucoup pire que vous, car vous estes a cheual, pour vous

en fuir quant vous voudrés, & nous sommes a pié; & pource sommes nous en plus grand danger d'estre tués, si les Sarazins venoient iusques ici. Et lors ie descendi a pié avec eus, & enuoiai mon Cheual en la bataille du Temple, qui estoit bien a vne portee d'arbaleste de nous; & ce fis ie, pour leur donner courage. Et ainsi comme les Sarazins chassoient les Allemans, là se trouua vn mien Cheualier, qu'un Sarazin ferit, d'un carrel parmi la gorge, & cheut deuant moi tout mort: & alors me dit vn Cheualier qui auoit nom messire Hugues d'Escoffe, Oncle du Cheualier mort, que ie lui allasse aider, a porter son neveu mort aual, pour le faire enterrer; mais ie n'en voulus rien faire: car le Cheualier estoit allé lassus courir avec les Allemans outre mon gré: parquoi si mal lui en auoit prins, il en estoit cause. Tantost que messire Ian de Vallenciennes, ouit dire que nous estions en grand desarrois, & en grand peril de nos vies, il s'en alla par deuers messire Oliuier de Termes, & a ses autres Cappitaines de la Torte Langue, entre lesquels estoit messire Arnoul de Commenge, duquel i'ai deuant parlé, & leur dit: Seigneurs, ie vous prie & commande de par le Roi, que vous me suivies, pour aller aider au Seneschal de Champagne. & vn Cheualier qui auoit nom messire Guillaume de Beaumont, lui dit que i'estois mort: mais nonobstant, il

vint

vint droit au lieu ou l'estois: & quant ie le vi, ie me rendis a lui. Quant messire Oliuier de Termes fut arriué a nous, il vit bien que nous estions en grand peril, & que nous ne pouuions descendre, par le mesme chemin que nous estions montés, car les Sarazins nous eussent tous abatus & acablés: parquoi il nous fit descendre, par vn pendant qui estoit en celle montagne, comme si nous eussions voulu aller a Damas. & disoit que les Sarazins pensoient que nous les voussions aller surprendre par derriere. Quant nous fusmes descendus iusques en la Plaine, il fit mettre le feu a de grans gerbiers de froment, qui estoient parmi les champs: & peu a peu nous fismes tant, que nous fusmes rendus a saulueté, par le bon conseil de messire Oliuier de Termes; & le lendemain nous nous rendismes a Sayecte, là ou estoit le Roi; & trouuasmes qu'il auoit fait enterrer les corps des Chrestiens, qui auoient esté tués, & lui mesmes les aldoit a porter en terre; & soies certains, que plusieurs se bouchoient le nez, pource qu'il y auoit aucuns corps, qui estoient desia infets: mais le bon Roi n'en fit oncques semblant de les sentir: & nous auoit desia préparé nos logis, pour nous reposer.

CHAP. LXXIIII.

Le roi de Tartarie prend la ville de Bandac, & le Caliphe seigneur d'icelle, & comment.

CE pendant que nous estions deuant Sayecte, vindrent des Marchans au

*e. le chef de
leur secte.*

Roi, lesquels lui apportèrent nouvelles, que le roi de Tartarie auoit prins la Cité de Bandac; & * Lapostole des Sarazins, qui estoit le Sire de la ville, & l'appelloit on, le Caliphe de Bandac, & fut telle la maniere de la prise; c'est assauoir, que le Roi de Tartarie, qui auoit conspiré vne grand' cautelle, manda au Caliphe de Bandac, apres l'auoir assiegé, que pour paix & accord faire entr'eus, il vouloit qu'il fust fait mariage, entre ses enfans, & les enfans d'icelui Caliphe de Bandac. Auquel mandement respondit le Caliphe par son conseil, qu'il estoit trescontent. Parquoi le Roi de Tartarie, lui manda de rechef, que il lui enuoiaist quarante des plus grans personnages qu'il eust en son conseil, pour traiter & accorder leurs mariages; ce que le Caliphe fit, & lui enuoia quarante de ses Conseillers, & le Roi de Tartarie les retint; & manda encores au Caliphe, que ce n'estoit pas assés, & qu'il lui enuoiaist encores autres quarante hommes, des plus riches, & puissans qu'il eust point, afin que leurs traités de mariages fussent plus seurement faits; & le Caliphe, pensant qu'il dist verité, lui enuoia pour la seconde fois autres quarante des plus riches qu'il eust en sa subiettion; & ainsi fit il encores la troisieme fois. Et quant le Roi de Tartarie eut deuers lui, six vingts des plus grans Cappitaines, & des plus riches & puissans hommes de la Cité, il se pensa

penſa bien que le demourant n'eſtoit que menu peuple, qui ne pourroit grandemēt reſiſter, ne ſoi defendre. Parquoy il fit couper la reſte a tous ces ſix vingts perſonnages qu'il auoit deuers lui, & puis aſſaillit la ville aſprement, & la print, & le Caliphe leur Seigneur auſſi.

Quant il eut la ville en ſa puiffance, il voulut couvrir ſa deſſoiauté & trahiſon, mettant le blaſme ſur le Caliphe, lequel il fit mettre en vne cage de fer : & la le fit ieufner tant qu'il peut, iuſques a l'extreme neceſſité : & puis ſ'en vint a lui le Roi de Tartarie, & lui demāda ſ'il auoit point faim de manger; & le Caliphe lui reſpondit qu'oui vraiemēt, & que ce n'eſtoit paſſans cauſe. Lors le Roi de Tartarie lui fit apporter & preſenter deuant lui, vn grand taillouer d'or, tout chargé de ioiaus, & pierres precieufes; & le Roi lui demanda, Caliphe connois tu point ces ioiaus, & ces grans treſors que tu voi deuant toi? Et il reſpondit qu'oui, & que d'autresfois auoient ils eſté ſiens & en ſa puiffance. Et de recheſte Roi lui demanda ſ'il aimoit bien ces grans ioiaus? Et le Caliphe lui reſpondit qu'oui. Or fit le Roi de Tartarie: Puis que tu aimes tant les treſors, ſi en prens ce que tu voudras, & en mange pour appaiſer ta faim. Le Caliphe lui reſpondit, que ce n'eſtoit pas viande a manger. Lors lui dit le Roi de Tartarie; Or a preſent peus tu voir ta grand' faute: car ſi tu euſſes donné de tes treſors, que tu re-

nois si chers, a tes gens-d'armes pour les soudoier, tu te fusles bien defendu contre moi: mais ce que tu as plus aimé, t'a failli au besoing.

CHAP. LXXV.

Le voyage que l'Auteur fit a nostre Dame de Tourtouze, & de la charge qu'il eut du Roy: & d'une pierre merueilleuse, qui fut donnee au Roy.

DVrant ces choses, vn iour moi estant deuant le Roi, lui priaï qu'il me donnait congé d'aller en Pelerinage, a nostre Dame de Tourtouze, qui estoit vn voiage bien requis, & ou il y auoit grand' quantité de Pelerins chascun iour: pource que le premier Autel qu'onque fut fait, en l'honneur de la Mere de Dieu, estoit là, comme lon disoit: & y faisoit nostre Dame de grans miracles tous les iours: & entr'autres, elle en fit vn de mon temps, d'un pauvre homme demoniacle: lequel vn iour fut amené deuant celui Autel de nostre Dame de Tourtouze; & ainsi comme lon prioit Dieu & nostre Dame, pour sa guerison, le Diable, que le pauvre homme auoit dedans le corps, respondit, nostre Dame n'est pas ici, elle est en Egypte, pour aider au Roi de France, & aus Chrestiens, qui aujourd'hui arriuent en la Terre-sainte a pié, contre toute Payennie, qui sont a Cheual. Si fut mis en escrit, le iour que le Diable profera ces mots, & fut apporté

porté au Legat qui estoit avec le Roi : lequel me dit depuis, que celui mesme iour nous estions arriués en la terre d'Egypte.

Le Roi tresuolontiers me donna congé d'aller en ce Pelerinage ; & me donna charge de lui acheter pour cent liures de Camelots, de diuerses couleurs, qu'il di-
soit vouloir donner aus Cordeliers, quant il seroit retourné en France. Au moien dequoi, ie pensai bien qu'il ne demoureroit gueres plus longuement a s'en reuenir en France. Et quant ie fu a Triple, là ou estoit le lieu de mon Pelerinage, apres auoir faite mon oblation a nostre Dame, i'achetai les Camelots que le Roi m'auoit enchargé : mes Cheualiers me demanderent que i'en voulois faire : & ie leur respondis que ie les achetois pour les reuendre, & y gagner. Et deus sçauoir, que le Prince de celle terre, estant aduertit que i'estois parti de l'ost du Roi, vint au deuant de nous, & nous fit grand'honneur, & nous offrit de grans dons, si nous les eussions voulu prendre : mais nous le remerciafmes humblement, & ne voulusmes rien prendre de lui, que des reliques, que i'apportai au Roi, avec ses Camelots.

Or deus entendre, que quant ie fu de retour, la Roine fut bien aduertie que i'auois esté en Pelerinage, & que i'auois apporté des reliques : & quant ie fu arriué, ie lui enuoiai quatre pieces de Came-

lot, par vn de mes Cheualiers: lequel vint trouuer la Roine en sa Chambre, & aussi tost que le Cheualier fut entré, la Roine se mit a genous deuant ces Camelots, qui estoient enueloppés en vne touaille, pensant que ce fussent les reliques que i'auois apportées. Et quant le Cheualier vit que la Roine s'agenoilloit deuant lui, il fut bien estonné: car il ne sçauoit pourquoy elle le faisoit. Adonc il se mit a genous aussi, & regardoit la Roine. Quant la Roine le vit ainsi agenoiller, elle lui dit: Leués vous, Sire Cheualier, vous ne vous deués pas agenoiller, quand vous portés des saintes reliques. Lors le Cheualier lui dit, que ce n'estoient pas reliques: mais que c'estoient Camelots que ie lui enuoiois: adonc la Roine, & les autres Dames, se prindrent fort a rire: & dit la Roine au Cheualier: Sire, Cheualier, mal iour soit donné a vostre Seigneur, quant il m'a fait agenoiller deuant ses Camelots.

I'auois oblié a vous dire, que le Roi estant a Sayette, vn grand personnage d'Egypte lui enuoia vne Pierre tres-merueilleuse: car iamais on n'en vit de semblable. Elle se leuoit par escailles: & quant on auoit leué vne escaille, on trouuoit outre les deus Pierres, la forme d'un poisson de Mer, qui estoit entaillé là dedás, & au poisson ne failloit rié de couleur ne de façón: & la matiere estoit de mesme que la Pierre.

Le

Le Roi m'en donna vne portion: mais on trouua au lieu dont elle fut leuee, la forme d'une Tanche, en la propre couleur & forme qu'elle doit estre.

CHAP. LXXVI.

Comme le Roy S. Loys eut nouuelles de la mort de sa Mere, & du deuil qu'il en fit: & comme l'Autheur fut enuoyé que: ir pour reconforter la Roine, & des propos qu'il eut avec elle: & quelle auoit esté la Roine Blanche, enuers la Roine de France, femme du Roy S. Loys.

TAntost apres le Roi eut nouuelles que Madame sa Mere estoit morte, dont il mena si grand deuil, qu'il fut par deux iours en sa chambre sans que personne sceust parler a lui: & les deux iours passés, il m'enuoya querir, par vn de ses Vallers de chambre, & aussi tost qu'il me vit, il s'escria, en estendant les bras: Ha Seneschal, i'ai perdue ma Mere! & ie lui dis: Sire, ie ne m'en esbahis point: car vous sçaués qu'elle auoit vne fois a mourir: mais ie m'esmerueille bien du grand deuil que vous en menés, attendu que vous estes si sage Prince: & vous sçaués bien que la peine & douleur que le Sage a en son cœur, ne doit apparoir au visage: car si le visage monstre la tristesse que le cœur a, les ennemis en haufferont leur courage, & les amis seront a mal aise: lors

il s'appaisa vn peu, & fit faire de mout beaus seruices Outre-mer, pour l'ame de saditte Mere : & d'auantage il enuoya vn grand sommier chargé de Pierres precieuses, & autres ioyaus, aus Eglises de France, avec lettres missiues, priant aux Prelats & Chappitres, qu'ils voussissent prier Dieu pour lui, & saditte Dame de Mere.

Après que ie fu parti de la chambre du Roy, madame Marie de Bonnes-vertus, me vint prier que i'allasse deuers la Roine, pour la reconforter, & qu'elle menoit vn merueilleus deuil. Quant ie fu en sa chambre, & que ie la vi pleurer si amèrement, ie ne me peus tenir de lui dire: qu'il estoit bien vrai, qu'on ne doit mie croire femme a pleurer, car le deuil qu'elle menoit, estoit pour la femme qu'elle haioit plus en ce monde. Et lors elle me dit, que ce n'estoit pas pour elle qu'elle pleuroit ainsi, mais que c'estoit pour le grand malaise, en quoi le Roi estoit, & aussi pour leur fille, qui estoit demouree en la garde des hommes: laquelle fut depuis Roine de Nauarre. Et la cause pourquoi la Roine n'aimoit pas la Mere du Roi, estoit pour les grans rudesses, qu'elle lui tenoit; car elle ne vouloit souffrir que le Roy hantast, ne fust en la compagnie, de la Roine sa femme, ains le deffendoit a son pouuoir. Et quant le Roi cheuauchoit aucunesfois par son Royaume, & qu'il auoit

auoit la roine Blanche sa mere, & la roine Marguerite sa femme, communement, la roine Blanche les faisoit separer l'un de l'autre, & n'estoient iamais logés ensemblement. Et aduint vn iour, qu'eus estans a Pontoise, le Roi estoit logé au dessus du logis de la roine sa femme, & auoit instruits ses Huissiers de salle, en telle façon, que quant il vouloit aller coucher avec la roine, & que la roine Blanche vouloit venir en la chambre du roi ou de la roine, ils barroient les chiens, afin de les faire crier: & quant le roi l'entendoit, il se mussoit de sa mere: si trouua celui iour la roine Blanche, en la chambre de la roine, le Roi son mari, qui l'estoit venue voir, pource qu'elle estoit en grand peril de mort, a cause qu'elle s'estoit blessée, d'un enfant qu'elle auoit eu, & le trouua caché derriere la roine, de peur qu'elle ne le vist: mais la roine Blanche sa mere l'apperceut bien, & le vint prendre par la main, lui disant: venés vous en, car vous ne faites rien ici, & le sortit hors de la chambre. Quant la roine vit que la roine Blanche separoit son mari de sa compagnie, elle s'escria a haute vois: helas, ne me laisserés vous voir mon Seigneur! ni en la vie, ni a la mort! & ce disant elle se pasma, & cuidoit on qu'elle fust morte: & le Roi qui ainsi le croyoit, y retourna la voir subitement, & la fit reuenir de pamaison.

CHAP. LXXVII.

De la deliberation que le Roy print pour s'en retourner en France: & comme l'Auteur, par le commandement du Roy, conduit la Roine, & ses enfans, d'Acre a Sur: puis traite comme ils se mirent sur Mer pour venir en France.

TAntost apres que le Roi eut fait faire les seruices, pour madame sa Mere, il voulut sçauoir, s'il s'en deuoit retourner en France, ou demourer encores là: & estant sur ce propos, il appella le Legat, & lui fit faire plusieurs processions, en requérant a Dieu, qu'il lui donnast a connoistre, lequel il feroit le mieus a son plaisir, ou de s'en aller en France, ou de demourer. Et apres que les processions furent faites, vn iour que i'estois allé à l'esbat, avec les riches hommes du pays, le Roi me fit appeller: & quand ie fu aupres de lui, ie trouuai le Legat qui estoit avec lui, lequel me dit: Seneschal, le Roi se loue grandement des bons & agreables seruices, que vous lui aués faits, & desire grandement vostre profit & honneur: & me fait vous dire, afin que vous en soyés aise, que son intention est de s'en aller en France, dedans Pasques qui viennent. Et ie respondi, que nostre Seigneur le laissast faire a sa volonté. Apres ces paroles, le Legat se departit du Roi, & me pria de l'accompagner iusqu'a son logis, & me fit
entrer

Entrer en sa garde-robbe : & incontinent me prenant par les mains, se mit tendrement a pleurer, & me dit : Señeschal, ie suis tres-ioyeus, & rends graces a Dieu, dequoi vous estes ainsi eschappé des grâs perils ou vous aués esté, en cette terre. Et d'autre part ie suis moult triste de quoi il me faut laisser vostre bonne compagnie, pour m'en retourner a Rome, entre gens si desloyaus comme il en y a : mais ie vous dirai, mon intention est de demourer encores vn an apres vous, en Acre, pour despendre tous mes deniers, a faire fermer & clorre les faus-bourgs d'Acre, afin que on ne me vienne rien reprocher.

Le lendemain que ie fu retourné chés le Roi, il me commanda que ie fusse armé, moi & mes Cheualiers. Et quand ie fu armé, ie lui vins demander ce qu'il lui plaisoit que ie fisse : & il me dit, qu'il vouloit que i'emmenasse la Roine, & ses enfans, jusqu'a Sur, qui estoit a sept lieues d'Acre : ce que promi tres-volontiers faire, combien qu'il y auoit grand peril : car nous n'auions, ne paix ne trefues avec les Egyptiens, n'avec ceus de Damas. Si partismes ce matin d'Acre, & vinsmes coucher a Sur, sans auoir aucun empeschement, & si descendismes deus fois par le chemin, en la terre de nos ennemis, pour repaistre & allaitter les petis enfans. Tantost apres le Patriarche, & les Barons du pays, qui longuement auoient accompa-

M

gné le Roi, voyans qu'il auoit fermé Sayette de grans murs, s'en vindrent a lui, & lui rendirent humblement graces, des grans biens qu'il leur auoit faits, & lui dirent: Sire, nous voyons bien clairement, que vostre demeure (avec nous) ne peut gueres plus durer, pource, nous vous conseillons tous de vous en aller a Acre, pour faire apprester vos affaires: afin que soyés prest a partir ce Carefme pour aller en France. Ainsi s'en partit le Roi, de Sayette, & vint trouuer la Roine a Sur: & de la partismes, enuiron le commencement de Carefme, & vinsmes a Acre. Et durant le Carefme, le Roi fit mettre ordre a ses Nauires, dont il y en auoit quatorze: & la vigile de la feste S. Marc apres Pasques, le Roi & la Roine s'embarquerent, & fismes voile en plaine Mer, & eusmes assés bon vent au partir: & me dit le Roi a l'heure, qu'il estoit né le iour de S. Marc. Et ie lui respondi, qu'il pouuoit bien dire qu'il estoit René: attendu qu'il estoit eschappé celle mesme feste de S. Marc, de celle dangereuse terre, ou nous auions tât enduré.

CHAP. LXXVIII.

*Ici est escrit bien au long, les fortunes qui ad-
uindrent au Roy, & a ses gens estans
sur Mer, depuis Acre, ins-
ques en la Pro-
uence.*

LE Samedi d'apres, nous arriuasmes
En l'isle de Chyppe, & vinsmes pre-
mierement en vne Montagne pres de la-
dite isle, qu'on appelloit la Montagne de
la Croix, de laquelle on voyoit Chyppe.
Mais quand se vint sur le vespre, il se leua
vne si tres-grand' Bruine, qui descendoit
de la terre en Mer, que nous perdismes
la Montagne de veue. Au moyen dequoi,
nos Mariniers pensoient estre plus loing
de l'isle, qu'ils n'estoient.

A cette cause nosdits Mariniers, pour
cuider arriuer d'heure en Chyppe, s'ef-
forcerent de tout leur pouuoir de navi-
ger: en sorte que nous vinsmes arriuer sur
vne queue de Sable, ou nous fusmes affa-
blés, & commençasmes a auoir grand'
peur, pensans que nos Nauires se deussent
fendre: mais la bonne fortune nous auoit
mieux conduits, que nous ne pensions: car
si nous ne nous fussions enterrés en ce
lieu, nos Nauires eussent heurté contre
des Rochers, qui estoient la pres, cou-
uerts, si qu'ils se fussent tous enfondrés. Il
y eut vn Marinier qui ietta sa plombee
en Mer, & trouua que la Nef n'estoit plus
atterree, dont chacun se resiouit. car nous
cuidions tous estre noyés. Le matin, le
Roy enuoya querir les maistres Nauton-
niers des Nefs, qui amenerent avec eus
quatre Plongeurs (gens qui vont a nou-
au fons de l'eau, comme poissons) lesquels
se ietterent en la Mer, & passerent par des-

sous la Nef ou estoit le Roi : & quand ils furent reuenus sur l'eau , on les ouyr tous quatre a part , pour sçauoir qu'ils auoient trouué : mais chacun d'eus rapporta qu'au lieu ou auoit heurté nostre Nef , le Sable auoit bien emporté trois toises du tison sur quoi estoit la Nef fondée. Et quand on les eut ainsi ouys rapporter l'un comme l'autre , le Roi & nous fusmes bien estonnés. Lors le Roi demanda aus Mariniérs conseil , de ce qu'il deuoit faire. lesquels lui dirent : Sire , si vous nous voulés croire , vous descendrés de cette Nef , & vous mettrés en vne autre : car nous voyons bien que puis que le fondement de cette Nef a souffert tel heurt , que les aides d'icelle sont toutes eslochees. Parquoi nous doutons grandement , que quand viendra en la grand' Mer , que la Nef ne puisse endurer longuement les grans coups des vagues , sans se desrompre : & tel exemple auons nous veu d'une autre Nef , qui auoit ainsi heurté , quand vous partistes de France : laquelle estant venue a la grand' Mer , se despeça incontinent , & furent noyés tous ceus qui estoient dedans , fors vne pource femme , qui tenoit son enfant entre ses bras : laquelle se sauua sur vne piece de la Nef. Ce que i'affirmai au roi estre vrai : car i'auois veu la femme , & son enfant , qui estoient arriués deuant la Cité de Iaphe , & les vi en la maison du Comte de loigny qui les faisoit nourrir , pour l'hon-

neur

neur de Dieu. Lors le Roi appella ses gens de conseil, pour sçauoir qu'il estoit de faire : & nous lui conseillâmes tous, de faire ce que les Mariniers lui auoient dit. Encores appella le Roi derechef les Nautonniers, & leur demanda sur la foy & loyauté, qu'ils lui deuoient, si la Nef estoit leur, & qu'elle fust pleine de marchandise, s'ils en descendroient point ? & ils lui respondirent tous ensemble, que nenni : & qu'ils aimeroient mieus mettre leurs corps en aduventure, que de laisser perdre vne telle Nef, qui leur cousteroit quarante du cinquante mille liures. Et pourquoi, fit le Roy, me conseillés vous donques que j'en descende ? Et ils lui respondirent : Sire, vous & nous n'est pas tout vn, car or n'a argent ne pourroit estre si grand, qu'il fust tant estimé, comme vostre corps, & de Madame vostre espouse, & de vos trois enfans, que vous aués ici : & pourrât nous ne vous conseillerons iamais, que vous vous mettiés en tel danger. Or vous dirai-je, fit le Roi, mon aduis : que si ie fors de cette Nef, il y a cinq ou six cens personnes ceans, qui demoureront en l'isle de Chypre, car ils ne voudront pas essayer le danger de la Mer, & n'y a aucun ceans, qui n'aime autant son corps, comme ie fai le mien : & si vne fois nous descendons, iamais n'auront espoir de s'en retourner en leur pays. Pourtant vous dirai-je, que j'aime mieus mettre moi, ma fem-

me, & mes enfans en danger, & en la main de Dieu, que de faire tel dommage a tant de peuple, comme il y a ceans.

En celle Nef du Roi estoit messire Oliuier de Termes, qui estoit le plus vaillant & hardi Cheualier, que ie conu oncques en la Terre-sainte: mais il n'osa demourer en la Nef, & se fit descendre en l'isle de Chyppe: & fut plus d'un an & demi, auant qu'il s'en peust reuenir. Or pensés donc qu'eussent peu faire, tant de perits personages, qui n'eussent eu de quoi payer les tributs, attendu qu'icelui messire Oliuier de Termes, qui estoit si grand personnage, eust tant d'affaires?

Après que Dieu nous eut eschappés de ce peril, nous entraismes en vn autre: car il se leua vn si treshorrible & merueilleux vent, qu'il nous reiettoit, maugré nous sur l'isle de Chyppe, que nous auions ia passée. Et ietterent les Mariniers quatre de leurs Andres en Mer, mais oncques ne sceurent arrester nostre Nef, iusques a ce que la cinquieme Ancre y fut iettee. Et fachés qu'il conuint abbatre les paremens de la chambre du Roi, & estoit si grand le vent, que personne n'y osa demourer, de peur que le vent ne le iettast en la Mer. & la Roine tantost s'en vint en la chambre du Roi, ou elle le cuidoit trouuer, & n'y trouua que messire Gilles le Brun, Connestable de France, & moi, qui estions là couchés: & quand ie la vi, ie lui demandai qu'elle

qu'elle vouloit ? & elle me respondit, que elle demandoit le Roi, pour lui prier qu'il voulsist faire quelques veus a Dieu ou a ses saints, afin que nous puissions estre deliurés de celle tourmente: car les Mariniers lui auoient dit, que nous estions en grand danger d'estre noyés. Et ie lui di: Madame, promettés faire le voyage, a monsieur S. Nicolas de Varangeuille, & ie croi que Dieu nous rendra a sauueté en France. Lors elle me respondit, ha Seneschal, i'auois peur que le Roi ne voulsist pas que ie fisse le voyage, & qu'il le voulsist accomplir en personne. Au moins Dame (si-ie) promettés lui, que si Dieu vous rend en France a sauueté, que vous lui donnerés vne Nef de cinq marcs d'argent, pour le Roi, pour vous, & vos enfans: & vous assure que si ainsi le faites, a la priere de S. Nicolas, Dieu nous aidera. Et ie promets moi-mesmes, que moi retourné a Ionuille, j'irai voir iusques au lieu a pied, & tout deschaus. Lors la Roine promit, de donner a S. Nicolas vne Nef d'argent, & me requit de la pleger, ce que ie fi volontiers. Et tantost apres elle retourna a nous, & nous dit, que Dieu a la supplication de S. Nicolas, nous auoit garantis de ce peril. Et deués sçauoir, que la Roine estant reuenue en France, fit faire la Nef d'argent, & y fit enleuer le Roi, elle & ses trois enfans, les Mariniers, le mast, les cordages, & les gouuernaus tous d'argent, & cousus a

fil d'argent:laquelle Nef elle m'enuoya:& me manda que ie la portasse , a monsieur S.Nicolas : & ainsi le fi-ie : & encores depuis long temps apres , l'y ai ie veue, quand nous menasmes la sœur du Roy, au Roy d'Alemagne.

Quand le Roi vit que nous estions eschappés de ces deus perils de Mer, il se leua sur le ban de la Nef, & m'appella : & quand ie fu deuant lui, il me dit : Or regardés, Seneschal, si Dieu ne nous a pas bien monsté son grand pouuoir , quand par vn seul des quatre vents de Mer , i'ay cuidé estre noyé , & tous mes gens aussi ! parquoi nous lui deuons rendre grandes grâces. & ne pouuoit le Roi assés se contenter, de parler de ces deus grands perils ou nous auions esté.

En l'isle de Chyppre , nous prinsmes eau fresche , & autres petites choses , qui nous estoient necessaires:& de là vinsmes en vne autre isle , que l'on appelloit l'isle de Lampieuse , en laquelle nous descendismes , & y prinsmes grand' quantité de connils : & y trouuasmes vn Hermitage ancien,dedans les roches : & en cet Hermitage auoit vn beau courtil , qui estoit affié d'Oliuiers, Figuiers, Seps de vignes, & de plusieurs autres petis fructiers:& au milieu auoit vne belle Fontaine , dont sortoit vn petit ruisseau , qui couroit par tout le courtil. Le roi , & nous allasmes iusques au bout du courtil,& trouuasmes

vn

vn Oratoire, dont en la premiere voute que nous trouuafmes, qui estoit blanchie de chaus, y auoit vne belle Croix de terre vermeille: & en vne autre voute plus auant, nous trouuafmes deus corps morts, qui auoient les mains sur le pis, & n'y auoit rien plus que les costes, qui s'entretenissent, & estoient ces deus corps couchés vers Orient, ainsi qu'on a de coustume, de mettre les autres morts en terre: & quant nous eusmes bien veu par tout, le Roi & tous nous autres, nous retirafmes en la Nef: & quand nous fusmes dedans, le maistre Marinier nous dit, qu'il auoit perdu vn de ses Mariniers, & se pensoit bien, qu'il estoit demouré en l'Hermitage, pour y viure le demourant de sa vie. A cette cause le Roi fit laisser trois sacs pleins de Biscuit, sur la rive d'icelle Isle, afin que le Marinier qui estoit là demouré, les trouuast, & qu'il en vesquist.

Après par nos iournees, nous vinsmes a passer auprès d'une autre Isle, qui auoit nom Pantaneele: laquelle estoit peuplée de Sarazins, qui estoient subiets, partie au Roi de Cecille, & partie au roi de Tunes: & d'aussi loing que nous descourismes celle Isle, la Roine requit au Roi que son plaisir fust, enuoyer trois Gallees en celle Isle, pour apporter des fruits a les trois enfans: & ainsi le fit le Roi, & leur commanda qu'ils se despechassent hastiuement de nager, afin qu'ils fussent tous

preits de venir a lui quand il passeroit deuant l'isle. Or il auint que quand le roi passa deuant le Port de ladite isle, il ne trouua point celsdites trois Gallees, qu'il auoit enuoyees. Adonc le roi demanda aus Mariniers leur conseil, & qu'il leur sembloit desdites trois Gallees. Les Mariniers lui respondirent, qu'il leur sembloit que les Sarazins auoient prises ses Gallees, & les gens qui estoient dedans. Partant, Sire, nous vous conseillons (urent-ils) que vous ne les attendés pas: car vous estes ici pres des royaumes de Cecile, & de Tunes, dont les rois ne vous aiment gueres, ne l'un ne l'autre: & si vous nous voules laisser nager, nous vous mettrons encores anuit hors de leurs dangers: car nous passerons en bref tous leurs destroits. Vrayement, dit le Roi, ie ne vous en croirai pas, & vous commande que vous tournés les voiles de la Nef, & que nous allions querir nos gens. Et quoi qu'il en fust, il nous conuint ainsi le faire, & delayasmes bien huit iours, pour les attendre, pour leur gloutonnie, qu'ils s'estoient demourés a manger.

Vn autre accident arriua en Mer, en la Nef de messire Dargones, qui estoit l'un des plus puissans Seigneurs de Prouence: c'est que lui estant au lit, le Soleil venoit frapper sur son visage par vn pertuis: lors il appella vn de ses Escuyers, & lui commanda de boucher le pertuis. Et pour ce faire

faire l'Eſcuyer ſortit hors de la Neſ, & en ſortant, le pied lui faillit, & cheut en la Mer. Incontinent qu'il fut cheut, la Neſ ſ'eſlongna de lui, & n'y auoit aucun eſquif pour le ſecourir: nous qui eſtions en la Neſ du Roi, qui venions apres, le viſmes bien vne lieue loing de la Neſ, dont eſtoit cheut, & cuidions que ce fuſt quelque autre choſe, qui fuſt en la Mer: car celui Eſcuyer ne ſe bougeoit, ni ne ſ'aidoit en aucune façon: & quand nous l'eufmes apperceu de pres, l'une des Gallces du Roi le recueillit, & fut mis en noſtre Neſ.

Nous lui demandafmes pourquoi il ne ſ'aidoit autrement en la Mer, ou a nager, ou a crier aus gens de ſa Neſ? Et il nous dit, qu'il n'auoit nul beſoing de le faire: car ſi toſt qu'il fut tombé en la Mer, il auoit inuoqué noſtre Dame de Vauuert: laquelle le ſouſtenoit par les eſpaules, iuſqu'a tant que la Gallce du Roy fuſt arriuee a lui.

CHAP. LXXIX.

Comme le Roy print terre au Port d'Ieres; & comme l'Abbé de Cluny vint deuers lui: & de la longue audience que le Roy lui donna. d'un Cordelier predicateur que le Roy voulut ouyr.

AV bout de ſix ſemaines, que nous fuſmes partis d'Acre, nous vinſmes arriuer au Port d'Ieres, deuant le Cha-

steau, qui estoit au Comte de Prouence, qui aussi estoit Duc d'Anjou, & frere du Roi: & tout le conseil fut d'opinion que le Roi deuoit descendre là, & qu'il estoit en la terre de son frere: mais le Roi dit qu'il ne descendroit ia, iusqu'a ce qu'il seroit a Ayguesmortes, qui estoit sa terre. & sur ce differant nous tint le Roi, le Mecredi, & le Ieudi, sans qu'il voulist accorder a descendre. Et le Vendredi, comme il estoit seant, sur vn des rangs de la Nef, il m'appella, & me demanda conseil, s'il deuoit descendre, ou non. Je lui di qu'il me sembloit qu'il deuoit descendre: & lui contai que Madame de Bourbon, estant vne fois en ce mesme Port, ne voulut descendre, ains se remit sur Mer, pour aller en Ayguesmortes: mais elle demoura bien sept semaines, ou plus sur Mer. Adonc le Roi s'accordant a mon conseil, descendit a Ieres, dont la Roine & les autres furent bien ioyeux.

Le Roi & toute sa gent, sciourna au Chasteau d'Ieres, ce pendant qu'on pourchassoit des cheuaus pour nous en venir en France: durant lequel temps, l'Abbé de Cluni, qui fut depuis Euesque de Loliue, enuoya au Roi deus beaux Palefrois, l'un pour lui, & l'autre pour la Roine: lesquels estoient estimés, valoir chacun cinq cens liures. Apres l'Abbé vint vers le Roi, & lui supplia qu'il lui donnast audience le lendemain, touchant ses affaires

res : ce que le Roi lui outroya volontiers. Et le lendemain , l'Abbé ne faillit pas : & parla au Roi longuement : qui l'escoutoit a grand plaisir. Quand l'Abbé se fut parti, ie demandai au Roi, si ie lui demandois quelque chose a reconoître, s'il le feroit? & il me dit, qu'ouy volontiers. Adonc ie lui di : Sire, n'est il pas vrai que vous aués escouté l'Abbé de Cluni , ainsi longuement, pour les deus Cheuaus qu'il vous a donnés ? Et le Roi me respondit, que certes ouy. Et alors ie lui di, que ie lui auois fait telle demande : afin qu'il deffendist aus gens de son conseil iuré, que quand ils arriueroyent en France , qu'ils ne prissent rien de ceus qui auroient affaire a eus : car soyés certain, si- ie, que s'ils prennent, ils en escouteront mieus, & plus longuement , ainsi que vous aués fait l'Abbé de Cluni. Lors le roi appella tout son conseil, & leur conta en riant, la demande que ie lui auois faite, & la raison d'icelle : a quoi ils respondirent que ie lui auois tresbien conseillé.

On dit au roi, lui estant a Ieres, qu'il y auoit vn Cordelier, qui s'appelloit , frere Hugues, qui alloit prescher par le pays, & estoit de grand sçauoir, & d'une tresbonne vie. le roi le voulut voir & ouyr prescher : parquoy il fut enuoyé querir : & quand il arriua a Ieres , nous allasmes au deuant de lui , & vismes que grand' compagnie de gés le suiuoyent a pied. Quand

il fut arrivé, le roi le fit prescher: & le premier Sermon qu'il fit, fut sur les gens de Religion, qu'il blasmoit grandement: pource qu'il voyoit qu'en la compagnie du roi en y auoit plusieurs: & disoit qu'un Religieux ne pouuoit viure hors du cloistre, sans pecher continuellement: & tout ainsi que le poisson hors de l'eau, ne peut viure, aussi le religieux hors de son cloistre, ne peut viure en vertu, & selon son obseruance.

Après qu'il eut longuement parlé des gens de religion, il adressa sa parole au roi, & lui donna plusieurs enseignemens: & entre autres, que s'il vouloit longuement viure en paix, & au gré de son peuple, qu'il fust droiturier: & disoit que les royaumes & Seigneuries estoient mués & changés d'un Seigneur a autre, par faute de faire iustice & droiture. Pource disoit-il, se garde bien le roi qu'il face administrer iustice en son royaume de France: afin qu'il puisse viure en paix.

Après qu'il eut presché, le roi le fit prier plusieurs fois qu'il voulist demourer avec lui, tât qu'il seiourneroit en Prouence, mais oncq' ne le voulut faire: & disoit qu'il ne demoureroit iamais en la compagnie d'un roi. Et vne fois le roi me print par la main, & allasmes au Cordelier, lui prier qu'il voulist demourer: mais il respondit bien rigoureusement, qu'il n'en feroit ia riens, & qu'il s'en iroit en autre lieu

lieu, ou Dieu l'auroit plus agreable, qu'en la compagnie du Roy. Il ne fut qu'un iour avec nous; & le lendemain s'en alla contremont: j'ai depuis ouy dire qu'il gist a Marseille, là ou il fait de beaus miracles.

CHAP. LXXX.

Comme le Roy estant arriué en France, l'Auteur prins congé de lui, & alla en sa maison, a Ionuille: puis comme il vint vers le Roy, a Soissons, & des choses qui se traittoient en ce temps-là. le mariage du Roy de Navarre avecques la fille du Roy S. Loys.

A Pres ces choses, le Roi partit d'Ieres, & s'en vint en la ville d'Aix, pource qu'il vouloit aller visiter la Magdaleine, qui gisoit a vne iournee là pres: & y fut le Roi, & visita le lieu qui est appelé la Basme, qui est vn haut Rocher, ou la Magdaleine (comme lon disoit) auoit vescu longue espace de temps en Hermitage. D'Aix le Roi vint loger a Beaucaire, qui est en sa terre. Et quand ie vi qu'il estoit en son pouuoir, ie prins congé de lui, & m'en allai a Ionuille, ou ie sejour nai quelque espace de temps. Apres ie m'en parti de là & m'en allai a Soissons, ou ie trouuai le Roi, qui me fit si grand' chere, que tous s'en esmerueilloient. Là ie trouuai le Comte Ian de Bretagne, & sa femme, le Roi Thibaut de Navarre, & la fille du Comte Thibaut de Champagne.

& pource que le Roi de Nauarre preten-
doit quelque droit , au pays de Champa-
gne , le Roi leur donna assignation , a lui
& a la fille de Champagne, a Paris en Par-
lement, pour les ouyr, & leur faire droit.
Au moyen dequoi nous y allasmes tous
avec le Roi.

Quant nous fusmes a Paris , le Parle-
ment fut tenu : & pource que le Roi de
Nauarre , auoit deliberé de demander a
femme, Ysabeau fille du Roi S.Loys, nos
gens de Champagne m'amenerent pour
en porter la parolle au Roi, pource qu'ils
auoient veu le bon visage & amitié qu'il
m'auoit monstree a Soissons. Parquoi ie
m'en allai deliberement vers le Roi , &
lui parlai de ce mariage. Et il me dit, Se-
neschal allés vous en premier accorder &
faire vostre paix avec le Comte de Bre-
taine , & puis cela fait le mariage s'ac-
complira: ie lui di qu'il ne deuoit demou-
rer pour cela. & il me respondit, que pour
aucune chose il ne mariroit sa fille outre
le gré de ses Barons, & iusques a ce que la
Paix fust faite au Comté de Bretagne.

Tantost ie m'en retourné deuers la
Roine Marguerite de Nauarre , & le Roi
son fils , & deuant leur conseil racomprai
la responce, que le Roi m'auoit faitte. La-
quelle par eux entendue, s'en allerent fai-
re leur Paix au Comte de Bretagne: & a-
pres la Paix faite, le mariage fut conclu,
entre le Roi Thibaut de Nauarre, & Ysa-
beau

beau de France fille du Roi : & furent les nopces faites à Melun, a grand triomphe : & de là le Roi de Navarre , mena sa femme a Prouins , ou ils furent honorablement receus.

CHAP. LXXXI.

Comme le Roy S. Loys se maintenoit depuis qu'il fut retourné de son voyage d'Outre-mer : tant en son vestement, que manger.

IE vous veus maintenant compter la maniere, comme le Roi vesquit, depuis qu'il fut venu d'Outre-mer. Et deus sçavoir, qu'onques puis en ses habits, ne voulut porter menus vert, ne gris, ne estoilette, onques estrieis ni esperons dorés il ne porta : ses robbes estoient de camelin ou de pers, & les fourrures de garrintes, ou de iambes de Lieure. En sa bouche il fut si tres-sobre, qu'onques il ne deuïsa, qu'on lui appareillast diuerses viandes & delicieuses : nrais prenoit patiemment de ce qu'on seruoit deuant lui. Il buuoit tousiours en vn voirre, & atrempoit bien fort son vin. Communement quant il mangeoit, il auoit derriere lui, des pources grand' quantité, qu'il faisoit repaître, & puis leur donnoit de ses deniers. Apres disner, il auoit des Prestres, qui lui disoient graces : & communement apres disner, quant il estoit en son priué, il se seoit volontiers sur le pié de

son lit : & quand quelque prescheur lui vouloit alleguer quelque liure ou authorité, il lui disoit ; ne m'alleguez point ici, car il n'y a que beaux quolibets, apres le manger, & que chacun die ce qu'il vouldra honnestement.

CHAP. LXXXII.

De sa prudence & bon conseil. & de ce qu'il respondit a l'Euesque d'Auxerre, & autres Prelats, a vne requeste qu'ils lui auient faite.

IL estoit tenu le plus sage homme, qui fust en tout son conseil, & qui auoit plus grand' prudence, a pouruoir aus affaires soudains : en sorte que quand il lui aduenoit quelque chose d'importance, dont il faillloit respondre necessairement, iamais il n'attendoit son conseil, quand il voioit que la chose requeroit celerité. Vne fois ie fu present qu'il respondit a tous les Prelats de France, d'une requeste, qu'ils lui firent, qui fut telle : que l'Euesque d'Auxerre lui dit : Sire tous les Prelats d'Eglise que vous voies ci, me font dire, que la Foy Chrestienne deschoit, & sera encores pis, si vous n'y mettés remede. Par tant nous vous requérons humblement, que vous faciés ordonnance, & commandement, a tous les iuges & iusticiers de vostre Roiaume, qu'ils contraignent tous ceus qui auront esté an & iour en sentence d'excommuniment, a se faire absoudre &

& satisfaire a noltre mere sainte Eglise. Et le Roi respondit, que moult volontiers il feroit faire le commandement, ainsi qu'ils le requeroient: mais que ses iuges & iusticiers, eussent premierement, & avant toute œuvre, connoissance si la sentence estoit a bon droit donnee, ou non. Et apres que les Prelats eurent entr'eus consulte, dirent au Roi, que iamaïs ils ne souffriroient qu'il eust conoissance sur la iustice Ecclesiastique. Et alors le Roi leur respondit, qu'il ne vouloit pas aussi, que de ce qui appartenoit a sa iustice, qu'ils en eussent aucune connoissance: & qu'autrement il feroit contre raison, & leur donna l'exemple. N'aués vous pas bien sceu (fit il) que l'Euesque de Bretagne a tenu par l'espace de sept ans, le Comte de Bretagne, en sentence d'excommuniment, & toutesfois pource que c'estoit a tort, il a esté absous en Court de Romme? Ainsi donc, si ie l'eusse contraint de se faire absoudre des la premiere annee, force lui eust esté qu'il eust baillé a l'Euesque de Bretagne, ce qu'il demandoit; & en ce faisant ie lui eusse fait grief & tort.

CHAP. LXXXIII.

Combien lui estoient en horreur les blasphemies:

& comme il faisoit punir les blasphemateurs.

IE demourai en sa compagnie par l'espace de vingt & deux ans, mais onques en ma vie pour quelque courroux qu'il

eust, ne lui ouis iurer ne blasphemier Dieu, ne sa digne Mere: mais quant il vouloit affermer quelque chose, il disoit: Vraiment il est ainsi, Vraiment il ne va pas ainsi: & le monstra bien Outre-mer, quant il ne voulut iamaiz renier Dieu, au cas qu'il faudroit la foi baillée au Soudā, quant il estoit prisonnier, ainsi qu'aués entendu ci deuant. Tous ceus qu'il pouoit atteindre d'auoir fait aucun villain serment, ou renier Dieu, & les saints, il les faisoit griefuement punir.

Je vi vne fois a Cefaree, Outre-mer, qu'il fit eschaller vn Orfeure, en braies & chemises moult villainement, & a grand deshonneur, pour auoir blasphemé Dieu. Et depuis qu'il fut retourné d'Outre-mer, il fit bruller, & merquer a fer chaut le nés & la balieure d'un Bourgeois de Paris, pour vn blaspheme qu'il auoit fait. Et ai oui dire au Roi, de sa propre bouche, qu'il eust voulu auoir esté seigné d'un fer tout chaut, & il eust peu tant faire, qu'il eust osté tous les blasphemes, & iuremens de son Royaume. Iamaiz ie ne lui ouis nommer, ni appeller le Diable, si ce n'estoit quant il lisoit quelque liure, qu'il le lui fallust nommer par exemple; qui estoit vne chose grandement vertueuse a vn Roi. que pleust a Dieu que tous les autres Seigneurs le ressemblassent en cela: car ie voi qu'on ne sçait pas dire trois mots, que le nom du Diable n'y soit en-

tre

trelassé.

CHAP. LXXXIIII.

De sa charité enuers les-pauvres: & autres choses à ce mesme propos.

IL estoit si charitable enuers les pources, que chacun en auoit grande admiration. Par tout la ou il alloit en son Royau-me, il visitoit les pources Eglises, les Mal-laderies & Hospitaus, & s'enqueroit des pources Gentils-hommes, & des pources Femmes vefues, & pources filles a marier, & leur donnoit largement de quoi viure. Il y auoit communement vi. xx. pources, qui estoient repeus par chacun iour en sa maison, quelque part qu'il fust: & au temps de Carefme il en auoit douze vingts, & leur faisoit donner de ses propres viandes qu'il mangeoit: & plusieurs-fois l'ai veu moi-mesmes, qu'il seruoit les pources, & leur donnoit a boire. Et quant se venoit aus Festes annuelles, le iour des vigiles, auant qu'il beust ne mangeast, il les seruoit a table; & apres le repas, il leur donnoit certaine somme de deniers; & vous assure qu'il estoit si grand aumos-nier, & donnoit si largement aus pources, qu'il y eut aucuns de ses familiers, qui murmuroient de ce qu'il faisoit si grans dons & aumosnes: mais le bon Roi leur respondit, qu'il aimoit mieus faire grans & excessifs despens, a faire des aumosnes, qu'en boubans & vanités mondaines.

Toutesfois quelques aumosnes qu'il fist, ne laissoit il pas a faire grande & large despense en sa maison, & telle qu'il appartenoit a tel Prince; en sorte qu'aus Parlemens & estats, qu'il tenoit a faire ses nouveaux establissemens, il faisoit servir tous les Cheualiers, & autres, en plus grand'abondance, & plus exquisement, que iamais n'auoient fait ses predecesseurs.

Il me demanda vn iour, si ie lauois point les piés aus pources, le iour du Ieudi absolu: & ie lui respondi que non, & que il me sembloit que cela n'estoit point honeste. Adonc le bon Roi me dit, ha Sire de Ionuille, vous ne deués pas auoir en desdain, ce que Dieu a fait pour nostre exemple, qui les laua a ses Apostres, lui qui estoit leur maistre, & sans nulle comparaison plus digne qu'eus. Et croi que bien a tard feriez vous ce que le Roi d'Angleterre, qui ores est, fait; car a celui iour du Ieudi saint, il laue les piés aus Ladres, & puis les baise.

CHAP. LXXXV.

De plusieurs Eglises & Monasteres, qu'il a fondees & dotees, comme il conseroit les benefices.

IL fit faire & edifier plusieurs Eglises & Monasteres; c'est assauoir, Reaumont, l'Abbaye de saint Anthoine lés Paris, l'Abbaie du Lis, l'Abbaie de Malborson, & plusieurs autres religions de Iacobins, &

& Cordeliers. Il fit semblablement faire la maison-Dieu de Pontoise, celle de Vernoul, la maison des Quinze-vingts de Paris, & l'Abbaie des Cordeliers de saint Clou, que madame Ysabeau sa sœur fonda a sa requeste.

Les benefices des Eglises qui escheoi-ent a sa donaison, auant qu'il en voulust pourvoir aucun, il s'enqueroit a bonnes personnes, de l'estat & condition de ceus qui les demandoient, pour sçauoir s'ils estoient clerics, & lettrés : & ne vouloit iamaïs que ceus a qui il donnoit les benefices, en tinssent plus qu'a leur estat n'appartenoit : & ne les donnoit que par grand conseil de gens de bien.

CHAP. LXXXVI.

De la bonne iustice qu'il faisoit faire; & des bonnes Ordonnances, dignes d'estre veues, qu'il fit publier par son Royaume : & du grand bien qui aduint en France, au moyen de la bonne iustice qu'il y faisoit exercer.

IL estoit si doiturier, qu'il ne reffusoit iamaïs iustice a ceus qui la lui demandoient; & estoit sa principale cure de bien regler ses Iuges, & iusticiers, & oster du tout les abus qui se faisoient en iustice. A cette cause, il fit vn tresbel Edit, sur le reglement de ses officiers; lequel j'ai voulu inserer a mon histoire, pour donner vouloir aus Rois de France, qui seront

apres lui, de le faire obseruer & garder, selon sa teneur, qui est telle.

Nous Loys par la grace de Dieu Roi de France, Establiſſons que tous nos Baillifs, Preuoſts, Maires, Iuges, Receueurs, & autres, en quelques offices qu'ils ſoient, que chaſcun d'eus doreſnauant fera ſerment, que tant qu'ils ſeront exerçans leſdits offices, ils feront droit & iuſtice a vn chaſcun, ſans auoir aucune acception de perſonnes, tant a poures, comme a riches, & a l'eſtranger, comme au priné; & garderont les vs, ſtyles, & couſtumes, qui ſont bonnes & approuuees. Et ſi par aucun d'eus eſt fait au contraire de leur ſerment, nous voulons, & expreſſement enioignons, qu'ils en ſoient punis, en biens & en corps, ſelon l'exigence des cas. La punition deſquels nos Baillifs, Preuoſts, Iuges, & autres officiers, nous reſeruons a nous, & a noſtre connoiſſance: & a eux, de leurs inferieus & ſuiets. Nos Treſoriers, Receueurs, Preuoſts, & Auditeurs des comptes, & autres officiers & entremetteurs de nos finances, iureront que bien & loyaument ils garderont nos Rentes & Dommaines, avec tous & chaſcuns nos droits, libertés, & préeminances: ſans laiſſer, ne ſouffrir eſtre rien ſouſtrait, oſté ni amenuiſé. Et avec ce qu'ils ne prendront, ne laiſſeront prendre, eus ne leurs gens & commis au-

gus

cuns dons , ne presens qu'on leur veuille faire , a eus , n'a leurs femmes & enfans , n'a autres , pour & en leur faueur. Et si aucun don en est receu , qu'ils le feront incontinent , & sans delai rendre & restituer. Et semblablement qu'ils ne feront faire aucuns dons , ne presens , a aucunes personnes , dont ils soient suiets , pour quelque faueur ou support. Et avec ce iureront , que là ou ils sçauront , & connoistront aucuns officiers , sergens , ou autres qui soient rapineurs , abuseurs , en leurs offices , parquoi ils doiuent perdre leurs dits offices , & nostre seruice , qu'ils ne les soustiendront , ne celeront , par faueur , promesse , ni autrement. Ains qu'ils les puniront , & corrigeront , selon que le cas le requerra , en bonne foi & equité , & sans aucune haine ne rancune. Et voulons , iageoit ce que lesdits sermens soient prins deuant nous , que ce nonobstant , ils soient publiés deuant les Clercs , Cheualiers , Seigneurs , & toutes autres gens de commune : afin que mieus & plus fermement ils soient gardés , & qu'ils ayent crainte d'encourir le vice de parjure : nompas seulement pour la crainte & punition de nos mains , & de la honte du monde : mais aussi de la peur & punition de Dieu. Et apres nous prohibons & defendons , a tous nosdits Baillifs , Preuosts , Maires , Iuges , & autres nos officiers , qu'ils ne jurent , ne dient aucune parole de

N

Dieu, de sa digne Mere, & benoists Saints & Saintes de Paradis: & a semblable qu'ils ne soient ioueurs de dés, ne frequentans les Tauernes & Bourdeaux, sur peine de priuation d'office, & de punition, telle qu'au cas appartiendra. Nous voulons aussi, que toutes les folles femmes de leurs corps, & communes, soient mises hors des maisons priuees, & separees d'avec les autres personnes, & qu'on ne leur louëra, n'affermara aucunes maisons, ne habitations, pour faire & entretenir leur vice, & peché de luxure. Apres ce, nous prohibons & deffendons, que nuls de nos Baillifs, Preuosts, Iuges, & autres officiers, & administrateurs de iustice ne soient tant hardis, d'acquérir ni acheter par eus, ne par autres, aucunes terres, ne possessions es lieux dont ils auront la iustice en main, sans nostre congé, licence, & permission: & que soions premiere-ment acertenés de la chose: & si au contraire le font, nous voulons & entendons, lesdittes terres & possessions, estre confisquées en nostre main. Et au semblable, ne voulons que nos dessusdits officiers, superieurs, tant qu'ils seront en nostre seruice, marient aucuns de leurs fils, filles, ni autres parens qu'ils ayent en leurs bailliages & ressorts, sans nostre congé especial. Et tout ce desdits mariages & acquets deffendus, n'entendons point auoir lieu, entre les autres iuges & officiers in-
fer

ferieurs, ni entre autres mineurs d'office. Nous deffendons aussi, que Baillif, Preuost, n'aucun autre, ne tienne trop grand nombre de Sergens, ni de Bedeaux, en façon que le commun peuple ne soit greué. Nous deffendons pareillement, que nuls de nos suiets, ne soient prins au corps, ni emprisonnés pour leurs dettes personnelles, fors pour les nostres, & qu'il ne soit leuee aucune amende sur nosdits suiets, pour sa dette. Avec ce, nous establissions, que ceus qui tiendront nos Preuostés, Vicomtés ou autres nos offices, qu'ils ne les puissent vendre ne transporter a autre personne, sans nostre congé. Et quant plusieurs seront compagnons en vn office, nous voulons que l'vn l'exerce pour tous. Nous deffendons aussi qu'ils ne deslaisissent homme de saisine qu'il tienne, sans connoissance de cause, ou sans nostre especial commandement. Et ne voulons qu'il soit leué aucunes exactions, pilleries, tailles, ne coustumes nouvelles. Aussi nous voulons que nos Baillifs, Preuosts, Maires, Vicomtes, & autres nos officiers, qui par aucun cas seront mis hors de leurs offices & de nostre seruice, qu'ils soient, apres ce qu'ils seront ainsi deposés, par quarante iours residens au pais desdites offices en leurs personnes, ou par Procureurs especials: afin qu'ils respondent a ceus qui viendront nouvellement ausdites offices, a ce qu'ils

leur voudront demander de leurs mesfaits, & de leurs plaintes.

Par lesquels establissemens ci dessus, le Roi amanda grandement son Royaume, tellement que chacun viuoit en Paix & tranquillité. Et deué sçauoir qu'au temps passé, l'office de Preuost de Paris se vendoit au plus offrant ; dont il aduenoit que plusieurs pilleries, & malefices estoient commis : & estoit totalement iustice corrompue par faueurs, dons, & promesses, dont le commun peuple, n'osoit habiter au Royaume de France: en sorte qu'il estoit presque vague. Et souuentefois n'y auoit il aus plaits de la Preuosté de Paris, que dix personnes au plus, pour les iniustices, & abusions que l'on y faisoit. Pourtant ne voulut plus le Roi, que la Preuosté fust vendue, ains estoit office qu'il donnoit a quelque grand sage homme, avec bons gages : & fit abolir toutes les mauuaises coustumes, dont le poure peuple estoit greué au parauant: & fit enquerir par tout le païs, ou il pourroit trouuer quelque bon iusticier : & lui en fut amené vn qu'on appelloit Estienne Boyleau, auquel il donna l'office de Preuost de Paris : lequel depuis se gouerna tressagement audit office, en sorte qu'il n'y auoit larron, ni autre malfaiteur, qui osast demourer en Paris, que tantost il ne fust pandu, ou puni a la rigueur de Iustice, selon la qualité du delit.

CHAP. LXXXVII.

L'instruction qu'il bailloit à ses Enfans.

LE Roi auant que s'aller coucher, le plus souuent, faisoit venir ses enfans deuant lui, & leur recordoit les beaux faits & dits des Rois, & autres Princes anciens : & leur disoit qu'ils les deuoient retenir, pour y prendre exemple. Et pareillement leur monstroit les faits des mauuais Hommes, qui par luxures, rapines, auarices, orgueils, auoient perdu leurs terres & seigneuries; & les enhortoit d'en auoir souuenance, afin de ne faire comm'eus.

CHAP. LXXXVIII.

*De l'accord qu'il fit avec le Roi d'Angleterre;
& qui le munoit a cela faire.*

DVrant le temps que le Roi S. Loys menoit telle sainte vie, il moienna de faire venir en France le Roi d'Angleterre, sa femme, & leurs enfans, pour faire Paix & accord entr'eus. Ce que les gens de son cōseil, lui empeschoient tousiours de faire, & lui disoient: Sire, nous sommes grandement esmerueillés, comme vous voulés consentir, a bailler au Roi d'Angleterre, si grand' partie de vostre terre, que vous & vos predecesseurs aués acquise sur lui, & par ses meffaits : & nous semble que vous n'en estes pas bien aduertis, car le Roi d'Angleterre ne vous en

sçaura-negré ne graces. Et le Roi leur respondoit, qu'il sçauoit bien que le Roi d'Angleterre, & son predecesseur, auoient iustement & a bon droit perdu les terres qu'il tenoit, & qu'il n'entendoit leur rendre aucune chose, aquoi faire il fust obligé : mais il faisoit seulement, pour entretenir Paix & vnion, entr'eus & leurs enfans, qui estoient cousins germains : & pense, faisoit il, qu'en ce faisant ie ferai tresbien : car en premier lieu, ie ferai Paix auec le Roi d'Angleterre, & secondement ie le ferai mon Homme lige, qu'il n'est encotes, car il ne m'a fait aucun hommage.

CHAP. LXXXIX.

De la Paix & accord que le Roi moyennoit, tant enuers les Princez & Seigneurs de son Royaume, comme enuers ses voisins : & de la responce qu'il fit à son Conseil, qui le vouloit empescher de cela faire.

ET deués sçauoir, que le roi S. Loys fut le Prince du monde, qui plus se trouuailla a mettre Paix entre ses suiets : & par especial, entre les Princes & Seigneurs de son Royaume, & des voisins. Il fit la Paix, apres nostre retour d'Outre-mer, entre le Comte de Chassons mon oncle, & le Comte de Bourgoigne son fils, qui auoient grand' guerre ensemble. Et pour faire ledit accord, il enuoia plusieurs gens de son conseil, iusques en Bourgoigne, a les desp

despens, iusques a ce que le traitté de paix fut conclud. Pareillement il mit d'accord le second Roi Thibaut de Navarre, avec les Comtes de Chaslons, & de Bourgoigne, qui faisoient grand' guerre l'un contre l'autre: & le fit a ses propres despens.

Après qu'il eut faite la paix, entre les Princes dessusdits, il s'esmeut vne grand' guerre, entre le Comte Thibaut de Bar, & le Comte de Luxembourg, qui auoit sa sœur a femme: lesquels se combattirent l'un l'autre main a main, deffous Pigni, & print prisonnier le Comte de Bar, le Comte de Luxembourg, apres gaigna le Chasteau de Lignei, qui estoit au Comte de Luxembourg, a cause de sa femme. Et pour faire la Paix, le Roi y enuoia monsieur Perron le Chambellan, qui estoit l'homme du mode, en qui il croioit plus: & tant si trouua le Roi, qu'il les appointa.

Les gens de son grand Conseil le reprenoient aucunes fois, pource qu'il prenoit ainsi grand' pene a appaiser les estrangers, & qu'il faisoit mal qu'il ne les laissoit guerroyer, & que les appointemens s'en feroient mieus apres. A quoi leur respondit le Roi, qu'ils ne disoient pas bien: car disoit il, si les Princes & grans Seigneurs qui sont voisins de mon Royaume, voioient que ie les laissasse guerroyer les uns aus autres, ils pourroient dire entr'eus que le Roi de France, par fa

malice nous laisse guerroyer; & pource pourroient ils auoir haine a moi, & me pourroient venir courir sus, dont mon Royaume pourroit beaucoup endurer: & d'auantage, ie pourrois encourir l'ire de dieu, qui dit: que benoist est celui qui s'efforce de mettre vnion & concorde, entre les discordans. Et vous assure, que pour le bien & iustice que les Bourgoignons & Lorrains voioient au Roi, ils l'aimoient tant, & lui obeissoient, qu'ils furent tous contans de venir plaider deuant lui des discords qu'ils auoient les vns contre les autres, & les y vi venir plusieurs fois a Paris, a Reims, a Melun, & ailleurs, la ou le Roi estoit.

CHAP. XC.

Comme Charles Duc d'Anjou, & frere du Roi, par le moyen des Papes Urbain & Clement, fut Roi de Sicile: & comme Manfred fut tué en vne bataille.

COMME le Roi S. Loys viuoit en cete felicité, le Pape Urbain enuoia ses Ambassadeurs par deuers lui, le priant qu'il lui enuoialt son frere Charles, Duc d'Anjou: auquel il donneroit le Royaume de Sicile, que Manfred bastard de l'empereur Federic, tenoit & occupoit contre sa volonté. Au moien de quoi le Roi, par l'aduis & deliberation de son conseil, dressa vne grosse armee, & la bailla a son frere Charles; lequel embarqué a Marseille

le

le, vint a Rome, ou il fut honorablemēt receu du Pape Clement, successeur d'Urban, & fut couronné Roi du Royaume de Sicile; a la charge toutesfois de quarante mille ducats de pension, qu'il seroit tenu de payer chacun an au Siege apostolique. Apres qu'il eut sejourné par aucune espace de temps a Rome, prenant congé du Pape, marcha avec toute son armee droit a son ennemi Manfred, avec lequel il combattit, & fut le combat bieu dur d'un costé & d'autre: mais finalement Charles demoura vainqueur, & fut tué Manfred en la bataille. Parquoi Charles iout du Royaume de Sicile; mais ce ne fut pas pourtāt sans beaucoup d'autres empeschemens, & guerres qu'il lui conuint faire en Apulie: desquelles ie ne ferai point mention ici, delaisant la matiere a ceus qui escriuent les faits & gestes dudit Charles, qui sont assés grands pour remplir vn volume.

CHAP. XCI.

*De la bonne vie du Roi S. Loys, & combien
il a eu d'enfans: & comme ils ont
esté pourueus.*

LE Roi S. Loys perseueroit tousiours de bien en mieus, en sainteté & bonne iustice: en sorte que sa renommee voloit par tout le monde, & n'y auoit Roi ne Prince, qui ne desirast auoir son amitié: il auoit mise telle Police par tout son Roy-

N 3

aumé, que ses suiets viuoient en grand' tranquillité; & brief, il n'auoit rien omis a faire en son Royaume, ni en la Terre sainte, qui ne fust digne d'un tresluste, & tres-saint Roi; en maniere que les Turcs & Sarazins mesmes, pour les saintes euures qui estoient en lui, le tenoient & reputoient saint Homme. Et non seulement florissoit il en son Royaume, en le bien gouvernant; mais encores en sa maison, il estoit tresheureux, car il eut de Madame Marguerite sa femme cinq fils: dont les quatre estoient viuans, Phelippe le premier, qui succeda a la couronne: Pierre, qui fut Comte d'Alançon: Robert qui fut Comte de Clermont en Beauuoisin: Ian, qui fut surnommé Tritan, comme ie vous ai conté, & fut Comte de Neuers, & Loys qui mourut ieune. Pareillement il eut de sadite espouse, quatre filles. c'est a sçauoir, Blanche qui fut femme du Roi de Castille: Ysabeau qui fut mariee au Roi de Nauarre: Marguerite qui fut femme du Comte de Breban; & Agnes femme du Duc de Boutgoigne.

CHAP. XCII.

Comme le Roi S. Loys ayant receu vne Ambassade des Seigneurs de la Terre-sainte, entreprint de rechef d'y aller: & comme il manda les Seigneurs de France. Qui furent ceux qui se croiseront avec lui: & de ce qu'il fit premier que s'en aller.

Com

Comme le Roi S. Loys estoien en cette heureuse vie, & tenant son peuple en paix, ayant mis fin a toutes ses entreprises, comme si le temps de sa mort s'approchoit, vindrent vers lui les Ambassadeurs des Seigneurs & Barons de la Terre-sainte, ensemble les Ambassadeurs du Pape; lesquels lui remontrèrent l'estat & la desolation des pures Chrestiens qui estoient Outre-mer: lui suppliant, & enhortant d'entreprendre de rechef la guerre contre les Infideles, & faire le voiage de la Terre-sainte. Et le Roi, qui de sa propre & liberale volonté, se consentoit a la guerre, ne fut pas malaisé a estre persuadé: ains respôdit aus Ambassadeurs, qu'en bref il dresserait son armee, pour passer la Mer: pour aller secourir les Chrestiens, & recouurer ce qu'ils auoient perdu.

Le Careme apres qu'il eut faite la responce aus Ambassadeurs, desirant accomplir sa promesse, il manda tous les Barons de son Royaume, pour venir a lui a Paris; & enuoia pareillement a moi a Ionuille, dont ie me cuidai assés excuser, pour vne fièvre quarte que j'auois: mais il me manda qu'il auoit assés gens, qui scauoient donner guarison de fièvres quartes; & que ie ne fisse faute de venir a Paris: ce que ie fi: mais onques ne sceus entendre de lui pourquoi il nous auoit ainsi mandés. Si m'aduint que le iour de la feste nostre Dame Mars, ie m'endormi.

a matines, & en mon dormant me fut aduis, que ie voiois le Roi a genous deuant vn autel, & qu'il y auoit plusieurs Prelats denant lui, qui le reuestoient d'une Chasuble rouge, qui estoit de Sarge d'Arras. Et tantost que ie fu esueillé, ie racontai ma vision a vn mien Chappelain, qui estoit tressage homme: lequel me dit que le Roi se croiserait le lendemain. & ie lui demandai comme il le sçauoit; & il me respondit qu'il le sçauoit par mon songe. & que la Chasuble rouge que ie lui voiois mettre sus, signifioit la Croix de nostre Seigneur Iesus Christ, laquelle fut rouge de son precieus sang, qu'il respendit pour nous, & ainsi que la Chasuble estoit de Sarge d'Arras, qu'aussi la croisee seroit de petit exploit, ainsi qu'il disoit que ie verrois le lendemain.

Or aduint que le lendemain le Roi, & ses trois fils Phelippe, Ian, & Pierre se croiserent, pareillement se croisa le Roi de Nauarre, & plusieurs autres grands personages; mais leur croisee fut de peu d'effet, ainsi que mon Prestre m'auoit predit. Apres que le Roi S. Loys fut croisé, il me pressa fort de me croiser, & entreprendre le chemin du pelerinage de la Croix; & le me fit dire plusieurs fois par le Roi de Nauarre: mais ie leur respondi, que tandis que i'auois esté Outre-mer au seruice de Dieu, que les officiers m'auoient trop greué & affollés mes suiets, tant qu'ils

qu'ils en estoient si apouris, qu'il ne seroit iamais qu'ils ne s'en sentissent. A cette cause ie m'excusai enuers le Roi, de prendre la Croisee; car ie voiois bien a veuë d'œil, que si ie me metois au voiage, que ce seroit au grand dommage & totale destruction de mes pources suiets, & que Dieu auoit abandonné son corps a mort cruelle, pour sauuer son peuple.

Depuis i'ai oui dire a plusieurs, que ceus qui lui conseillerent l'entreprinze de la Croix, firent vn tresgrand mal: car tandis qu'il fut au Royaume de France, tous ses suiets & voisins viuoient en paix, & regnoit iustice: mais incontinent qu'il en fut dehors, tout commença a decliner, & empirer. Et d'auantage, le bon Roi estoit aagé de soixante & dix ans, ou enuiron: a raison dequoy, il estoit si foible, & debilité de sa personne, qu'il ne pouuoit souffrir, ni endurer le harnois sur lui: & si ne pouuoit estre longuement a Cheual: & fallut que ie l'apportasse vne fois entre mes bras, depuis la maison du Comte d'Auxerre, iusques aus Cordeliers.

Après la Croisee ainsi faite, il fut deliberé quel chemin deuoit tenir le Roi; & par aduis de son conseil fut conclud, que il iroit premierement descendre a Tunes: car le Roi d'icelle terre auoit enuoyé ses Ambassadeurs par deuers le Roi S. Loys, par lesquels lui fit entendre l'affection qu'il auoit de connoistre la Foy de Iesus

Christ, & icelle confesser, si loifiblement faire le pouuoit, par le consentement des Barons de son pais. Parquoi le roi S. Loys, prenoit espoir d'attirer a soi, & a la Foy Euangelique, icelui Roi de Tunes. A cette cause le Roi fit apprester ses Nauires, & tout son equipage de Mer, a Marseille : & aiant fait son testament, & delaisé le gouuernement de son Royaume, a messire Simon de Nesle, a messire Matthieu comte de Vendosme, & a l'Abbé de S. Denis, s'embarqua audit Marseille, avec ses trois fils, le premier iour du mois de Mars, l'an de grace, Mil deus cens LXIX.

CHAP. XCIII.

Comme le Roi estant arriué au port de Carthage, print la ville d'assaut : & comme estant audit lieu, la Peste se mit en son Camp : de la maladie du Roi, & des bons enseignemens qu'il bailla a Monsieur Phelippes, son fils aîné : et de la mort du Roi S. Loys.

DV chemin qu'il fit pour aller a Tunes, ne des aduentures qu'il eut sur la Mer, ie n'en escrirai rien ici : pource que ie n'y estois pas, & mon intention est de ne raconter en mon histoire aucune chose, de laquelle ie ne sois bien certain.

Nous

Nous dirons donc, que le Roi & toute son armee vindrent iusqu'au Port de Carthage, ou ils descendirent, & print terre ferme : & apres quelques batailles, tant par Mer, que par Terre, Carthage fut prinse d'assaut, & entra le Roi dedans, & son ost : & combien qu'il eust grand vouloir d'aller a Tunes, toutesfois il voulut seiourner a Carthage, attendant le Roi de Sicile son frere, qui deuoit arriner, a tout grosse trouppes de gend'armerie. Ce pendant qu'il seiournoit, a cause de la corruption de l'air, & des eaus pourries, la peste se mit en l'ost du Roi, dont plusieurs moururent, & par especial Ian Tristan Comte de Nevers, & le Legat du Pape. Durant le cours de cette maladie, il print vn flux de ventre au Roi, & a monsieur Phelippe son fils, auéc les sieures quartes. Et connoissant le bon Roi, que l'heure de sa mort approchoit, estant couché au lit, appella monsieur Phelippe son fils aîné, auquel (comme a son hoir principal) donna plusieurs beaux enseignemens, que il lui commanda garder, comme par Testament : lesquels enseignemens i'ai ouï dire, que le Roi mesmes les voulut escrire de sa main, avant que mourir : parquoy ie les ai voulu mettre ici, pour la bonne doctrine que ie trouue en eux ; afin que les Princes, en les lisant, y puissent prendre exemple de bien viure.

B Eau fils (fit le Roi) La premiere chose que ie te commande a garder, c'est que de tout ton cueur tu aimes Dieu : car autrement nul homme ne peut estre sauue, & te garde bien de faire chose qui soit desplaisante a Dieu : car tu dois plustost desirer a souffrir toutes manieres de tourmens, que de pocher mortellement. Si Dieu t'enuoye aduersité, reçois la benigne-
 „ garde toi bien de t'enorgueillir: car lon ne
 „ doit pas guerroyer Dieu des dons qu'il
 „ nous fait. Confesse toi souuent: eslis confesseur idoine, qui soit prend'homme, & qui te puisse seurement enseigner a faire les choses qui te sont necessaires, & aussi celles dont tu te dois garder: & que tu sois tel que tes confesseurs, parens & familiers te puissent hardiment reprendre de ton mal que tu auras fait, & aussi a t'enseigner tes faits. Escoute le seruice de Dieu, & de nostre mere sainte Eglise, deuotement, de cueur, & de bouche : & par especial, a la Messe, depuis que la consecration sera faite, que tu sois sans bourder, ne caqueter a personne. Ayes le cueur dous & pitous aus pources, & a ceus qui sont en necessité & les reconforte, & aide en ce que tu pourras. Maintien & garde les bonnes coustumes de ton Royaume, & abaisse & cor

corrige les mauuaises. Garde toi de trop grand' conuoitise : & ne mets pas sur ton peuple trop grans tailles & subides , si ce n'est pour la grand' necessité de ton Royaume. Si tu as en ton cueur aucun malaise , di le incontinent a ton confesseur , ou a aucune bonne personne , qui ne soit pas pleine de vilaines paroles : & ainsi pourras ton mal legerement porter , par le confort qu'il te donnera. Prêds bien garde , que tu ayes en ta compagnie preud'gens & loyaus , qui ne soient point pleins de conuoitise , soient gens d'Eglise , de Religion , seculiers ou autres. Fui la compagnie des mauuais : & t'efforce d'escouter les paroles de Dieu , & les retiens en ton cueur. Pourchasse continuellement prieres , Oraisons , & pardons. Aime ton honneur. Garde toi de souffrir aucun , qui soit si hardi , de dire deuant toi , aucune parole , qui soit commencement d'esmouuoir aucun a peché , ne qui mesdie d'autrui derriere , ou deuant , par detraction. Ne souffre dire aucune vilaine chose de Dieu , de sa digne Mere , ne des Saints. Souuent regracie Dieu , des biens & de la prosperité qu'il te donnera. Aussi sois droiturier & faisant iustice a chacun , tant au poure , comme au riche : & a tes seruiteurs sois loyal , liberal , & roide de parole : a ce qu'ils te craignent , & aiment comme leur maistre : & si aucune controuerse , ou action se meut , enquiers toi iusques a la verité , soit tant

pour toi, que contre toi. Si tu es aduertí d'auoir aucune chose de l'autrui, qui soit certaine, soit par toi, ou par tes predecesseurs, fais la rendre incontinent. Regarde a toute diligence comment tes gens & subiects vivent en paix, & en droiture deffous toi, par especial es bonnes Villes, & Cirés, & ailleurs. Maintien les franchises & libertés, telles que les Anciens ont gardees, & les tiens en faueur & amour: car pour la richesse & puissance de tes bonnes Villes, tes ennemis & aduersaires doubteront de t'assaillir, & de mesprendre enuers toi: par especial, tes pareils, & tes Barons. Aime & honore toutes gens d'Eglise, & de religion: & garde bien qu'on ne leur oste leurs reuenus, dons, & aumosnes que tes Anciens leur ont laissés & donnés. On raconte du Roi Phelippe, mon ayeul, qu'un fois vn de ses conseillers lui dit, que les gens d'Eglise lui faisoient perdre & amenuiser les droits, & libertés, mesmement ses iustices, & que c'estoit grand' merueilles comment il le souffroit ainsi: & le Roy mon ayeul, lui respondit, qu'il le croyoit bien: mais que Dieu lui auoit fait tant de biens & de gratuités, qu'il aimeroit mieus laisser aller son bien, que d'auoir debat aus gens d'Eglise. A ton pere, & a ta mere, porte honneur & reuerence, & garde de les courroucer, par desobeissance de leurs bons commandemens. Donne les benefices qui t'appartiendront, a bonnes personnes

sonnes, & de nette vie: & si le fais par le conseil de gens de bien. Garde toi d'es-mouuoir guerre contre homme Chretien, sans grand conseil, & qu'autrement tu n'y puisses obuier: & si tu as aucune guerre, garde les gens d'Eglise, & ceus qui ne t'auront en rien meffait. Si guerre & debat y a entre tes suiets, appaise les au plustost que tu pourras. Prends souvent garde a tes Baillifs, Preuosts, & autres tes officiers, & t'enquiers de leur gouuernement: afin que si chose y a en eus a reprendre, que tu le faces. Et fai que nul vilain peché ne regne en ton Royaume, mesmement blaspheme, ni heresie: & si aucun en y a, fais le tollir & oster. La despense que tu feras en ta maison, fais qu'elle soit raisonnable, & de mesure. Et te suppli, mon enfant, qu'en ma fin tu ayes de moi souuenance, & de ma poure ame, & me secoure par Messies, oraisons, prieres, aumosnes, & biensfaits par tout ton Royaume, & m'ottroye part & portion en tous les biensfaits que tu feras: & ie te donne toute benediction, que iamais pere peut donner a enfant. Priant a route la Trinite de Paradis, le Pere, le Fils, & le saint Esprit, qui te garde & defende de tous maus: par especial de mourir en peché mortel: a ce que nous puissions vne fois, apres cette mortelle vie, estre deuant Dieu ensemble, a lui rendre graces & louanges sans fin, en son Royaume de Paradis, Amen.

Quand le bon Roi S. Loys eut ainsi enseigné & endoctriné monsieur Phelippe son fils, la maladie qu'il auoit, lui commença incontinent a croistre durement: & lors il demanda les sacremens de S. Eglise: lesquels lui furent administrés en sa ferme memoire: & bien l'apparut: car quand on le mettoit en onction, & qu'on disoit les sept Pseaumes, lui-mesmes respondoit les versets desdits sept Pseaumes, avec les autres qui respondoient au Prestre, qui lui bailloit la sainte onction. Et ai quy depuis dire a monsieur le Comte d'Alanson son fils, qu'ainsi que le roi approchoit de sa mort, il s'efforçoit d'appeler les Saints & Saintes de Paradis, pour lui venir aider & secourir a son trespas: & par especial il inuoquoit monsieur Saint Iaques, en disant son oraison, qui commence; *Esto domine*. Monsieur saint Denis de France appella-il, en disant son oraison: qui valloit autant a dire, comme, Sire Dieu, donne nous grace, de pouuoir despriser & mettre en oubli, la prosperité de ce monde, en maniere que nous ne donnions nulle aduersité. Madame sainte Geneuiefue reclamoit il aussi: & apres se fit mettre en vn lit couuert de cendres, & mit ses mains sur la poitrine, & en regardant vers le ciel, rendit l'ame a Dieu, a telle mesme heure que Iesus rendit l'esprit en l'arbre de la Croix. Et trespassa de ce siecle en l'autre, le lendemain de la feste S.

Bar

Barthelemi , au tres-grand regret de tout le monde.

Certes pitieuse chose est , & digne de pleurer le trespassement de ce S. Prince, qui si saintement a vescu & gouverné son peuple en repos & tranquillité ; & tout ainsi que l'escriuain enlumine son liure pour estre plus beau , semblablement le saint roi auoit enluminé & esclarci son royaume , par grands aumosnes , & par plusieurs Eglises & monasteres qu'il a edifiees en son vivant , dont Dieu est aujourdhui loué & honoré nuit & iour.

Le corps du Roi S. Loys fut apporté a Paris : & de la fut conuoyé a tres-grand honneur iusques a Saint Denis : ou il fut enseveli , au lieu propre ou il auoit des pieça esleu sa sepulture. Auquel lieu , Dieu par ses prieres a depuis fait maints beaux miracles , comme nous dirons ci apres.

CHAP. XCIIII.

De plusieurs choses dignes de memoire, faites & dites par le Roy S. Loys , tant en son voyage d'Ouere-mer, qu'en France : & comme il fut canonizé.

DE telle bonne vie fut le bon Roy, qu'il se confessoit tous les Vendredis a son prestre : & apres sa confession, il depouilloit ses espaulles , & se faisoit battre par sondit prestre, a tout cinq petites chesnettes de fer , qu'il portoit dans vne boe-

te. Il porta souuentefois la haire, iusques en sa vieillesse, qu'il la laissa par l'admonestement & conseil de son Confesseur: & au lieu d'icelle, encores portoit il sur la chair vne ceinture faite de poil de Bouc, qui estoit tref-apre. Tous les iours il oyoit la Messe a note, & vne Messe basse de Requiem. Tousiours apres disner il se reposito en son lit: & puis quand il estoit leué, il disoit des Morts, avec vn de ses Chappellains: & puis Vespres: & tous les soirs il oyoit ses Complices. Durant le temps que ie fu a sa compagnie, ie lui ai veu faire & dire plusieurs choses dignes de memoire, tant Outre-mer que par deça, lesquelles i'ai voulu mettre en ce present liure: non seulement pour plus amplement remonstrier la vie du Saint Roi, mais aussi afin que ses faits & dits soient le moyen de bien viure a ceus qui liront cette Histoire.

Aduint vn iour que le roi S. Loys onyt dire beaucoup de bien de maistre Robert de Sorbon, & que c'estoit vn grand preud'homme: parquoi il le fit venir a lui, & le fit manger & boire en sa table: & vn iour que i'estois assis aupres dudit maistre Robert, nous commençames a parler lui & moi a conseil: quoi voyant le roi nous reprist durement, nous disant: Vous faites tref-mal de parler ici en secret: parlés haut, fit-il, afin que ne donnés souspeçon a vos compagnons, que vous parlés d'eux

ca

en mal. Car celui, disoit-il, qui est a table en bonne cōpagnie, qui ha a dire quelque chose ioyeuse & plaisante, la doit dire que tout le monde l'entende: autrement si c'est chose d'importance, la doit taire, sans en parler.

Quand le bon Roi estoit a son plaisir, il me faisoit plusieurs questions, present maistre Robert: & vne fois entre les autres me demanda, Seneschal, or me dites la raison pourquoi c'est que preud'homme vaut mieus qu'homme? Et lors commença noise entre maistre Robert & moi: & quand nous eusmes longuement debatue, le bon Roi dit sa sentence en cette maniere: Maistre Robert, ie voudrois bien auoir le nom de preud'homme: mais que ie fusse bien preud'homme, & le remanant vous demourast. Car preud'homme est si tres-grand' chose, & si bonne, qu'il remplit la bouche en le proferant. Au contraire, disoit le bon Roi, que mauuaise chose estoit l'autrui prendre: car le rendre estoit si tres-gref, que seulement a le nommer, il escorchoit la gorge, pour les deus R R qui y sont; lesquelles R R signifient les rentes au Diable, qui tous les iours attire a lui ceux qui veulent rendre le Chasteau d'autrui: & bien subtilement le fait le Diable, car il seduit les vsuriers & rapineurs, & les esmeut de donner aus Eglises leurs vsures & rapines pour Dieu, ce qu'ils deussent rendre s'ils sçauent a

qui. Il me dit, estant sur ce propos, que le disse, de par lui, au Roi Thibaut son fils, qu'il se prinst garde de ce qu'il faisoit, & qu'il n'encombrast son ame, cuidant estre quitte des grans deniers qu'il donnoit & laissoit a la maison des freres Prescheurs de Prouins : car le sage homme, tandis qu'il vivoit, deuoit faire tout ainsi que bon executeur d'un testament. C'est assauoir que le bon executeur premierement, & auant autre œuvre, il doit restituer & restablir les torts & grieux faits a autrui, par son trespaslé : & du residu des biens du mort, doit faire les aumosnes aus pources de Dieu, ainsi que le droit escrit l'enseigne.

Le saint Roi estoit vn iour de Pentecoste a Corbeil, accompagné de bien trois cens Cheualiers, ou nous estions maistre Robert de Sorbon & moi : & le Roi apres disner descendit au prael dessus la chapelle, & alla parler au Comte de Bretagne, pere du Duc qui a present est. Et deuant tous les autres Cheualiers, me print ledit maistre Robert par mon manteau : & me demanda en la presence du Roi, & de toute la noble compagnie : Assauoir mon, si le Roi se leoit en ce prael, & vous vous allassies assoir en son banc plus haur que lui, si vous seriez point a blasmer ? Auquel ie respondi qu'ouy vrayement. Or doncques, fit il, faites vous bien a blasmer, quant vous estes plus noblement & riche

richement vestu que le Roi: car vous vous vestés de plus fins draps, plus precieus, & plus riches que le Roi ne fait. Et ie lui di, maistre Robert, ie ne fais pas a blasmer (sauf l'honneur du Roi & de vous) car l'habit que ie porte, tel que le voyés, m'ôte laissé mes pere & mere, & ne l'ai point fait faire de mon autorité: mais au contraire est de vous, dont vous estes bien fort a blasmer, car vous qui estes fils de villain & de villaine, aués laissé l'habit de vos pere & mere, & vous estes vestu de plus fin camelin que le Roi n'est: & lors ie prins le pan de son sargot, & de celui du Roi: que ie ioignis l'un pres de l'autre: & lui di: or regardés si l'ai dit verité? Et adonc le Roy entreprint a deffendre de parole maistre Robert, & lui couvrir son honneur de tout son pouuoir, en monstrant la grand' humilité qui estoit en lui, & comme il estoit pitoyable a chascun. Apres ces choses, le Roi appella messeigneurs Phelippe pere du Roi, qui or est, & le Roy Thibault ses fils, & puis apres s'assit a l'huis de son oratoire, & mit la main a terre, & dit a ses deus fils, seés vous ci pres de moi, qu'on ne vous oye. Ha sire, firent ils, pardónés nous s'il vous plaist, il ne nous appartient pas de nous soir si pres de vous. Et lors il me dit, Seneschal seés vous ci: ce que ie fi, & si pres de lui que ma robbe touchoit la sienne: & puis fit assoir ses fils aupres de moi, & leur dit:

O

grand mal aués fait , quant vous qui estes mes enfans , n'aués fait au premier coup ce que ie vous ai commandé , & gardés que iamais il ne vous aduienne ! & ils respondirent que non feroit il. Et lors il me va dire , qu'il nous auoit appellés pour se confesser a moi , de ce qu'a tort il auoit deffendu & soustenu maistre Robert contre moi : mais , fit il , ie le vi si trefesbahi , qu'il auoit assés mestier que ie lui secourusse , nonobstant que ne le fisse pas pour maistre Robert defendre , & ne le croyés pas aussi ; car ainsi que dit le Seneschal , on se doit vestir bien honnestement , affin d'estre mieus aimé de sa femme , & aussi que vostre gent vous en prisera plus : & aussi dit le Sage , que lon se doit vestir en telle maniere , & porter selon son estat , que les preud'hommes du monde ne puissent dire , Vous en faites trop : ni aussi les ieunes gens , Vous en faites trop peu.

Le bon seigneur Roi estant vne fois griefuement malade a Fontaine-blandi , en Gastinois , dit a monsieur Phelippe son aîné fils : Beau fils , ie te prie que tu te fasses aimer au Peuple de ton Royaume : car autrement i'aimerois mieus qu'un Escossois vint d'Escosse , ou quelque autre lointain estranger qui gouvernast le Peuple du Royaume bien & loyaument , que tu le gouvernasse mal a point , & en reproche.

Il m'appella vne fois , & me dit qu'il

VON

vouloit parler a moi : & en presence de plusieurs me dit : J'ai appelé ces freres religieux qui ci sont , pour vous faire vne question , de chose qui touche Dieu. Et lors adressant sa parole a moi , me dit en cette maniere : Seneschal , fit il , quelle chose est ce que Dieu ? & ie lui respondi : Sire c'est si souueraine & bonne chose , que meilleure ne peut estre. Vrayement , fit il c'est moult bien respondu : car cette vostre response est escrite en ce liuret que ie tien en ma main. Autre demande vous fais ie , dit il , assauoir mon le quel vous aimeriés mieus , estre laide , ou commettre vn peché mortel ? & moi qui onques ne lui voulus mentir , lui respondi : que i'aime-rois mieus auoir fait trente pechés mortels , qu'estre mezeau. Et quant les freres furent departis de là , il me rappella tout seullet , & me fit soir a ses piés : & me dit : comme aués vous osé dire ce qu'aués dit ? Et ie lui respondi , qu'encores le disois- ie bien : & il me va dire , ha fol mufart , vous y estes deceu ! car vous sçaués que nulle si laide mezellerie n'est , comme d'estre en peché mortel : & l'ame qui y est du tout , est semblable au Diable d'Enfer. Et bien est vrai , fit il , car quant l'homme est mort , il est sain & guari de sa mezellerie corporelle : mais quant l'homme qui a fait peché mortel meurt , il ne sçait pas qu'il ait eu en sa vie telle repentance que Dieu lui vueille pardonner. Parquoi grand' peur

doit il auoir, que celle mezeillerie de peché lui dure longuement, & tant que Dieu sera en Paradis. Pourtāt ie vous prie, dit il, que pour l'amour de Dieu premierement, puis pour l'amour de moi, vous restraingnés ce dit en vostre cueur : & que vous aimés beaucoup mieus que mezeillerie, & tous autres maus & meschefs vous vinsent au corps, que commettre en vostre ame vn seul peché mortel, qui est si infame mezeillerie.

On lui racompta de mon frere sire Gilles de Bouyn, qui estoit vn Cheualier bien accompli, & qui sur toutes choses craignoit & aimoit Dieu, lequel il enuoyā querir : & combien qu'il ne fust pas de France, si lui donna il la Connestablie du royaume, pource seulement qu'il le connoissoit dedié au seruice de Dieu.

Il me demanda vne fois, si ie voulois estre honoré en ce monde present, & en la fin auoir Paradis? Et ie respōdi qu'ouy, ie le voudrois bien ainsi. Gardés vous doncques, fit il, de faire ne dire aucune villenie a vostre escient : & ne desmantés iamaiz aucun de ce qu'il dira deuant vous, si ainsi estoit que ie n'y eusse honte & dommage, ou peché a le souffrir. Et disoit que souuentes fois de desdire aucun, suruiennent dures paroles, dont plusieurs se diffament, & s'entretuent, & que mille hommes en estoient morts.

Il auoit de coustume de nous enuoyer

uoyer les seigneurs de Nesle, de Soissons, & moi, ouyr les plaits de la Porte, qu'on appelle autrement, les requestes du Palais a Paris: & puis il nous enuoyoit querir, & nous demandoit comme tout se portoit, & s'il y auoit aucuns qu'on ne peust depescher sans lui. Et plusieurs fois selon nostre rapport, il enuoyoit querir les plaidoyans, & les contentoit, les mesurant en raison & droiture.

En Esté souuentesfois, apres qu'il auoit ouy Messe, il s'en alloit esbatre au bois de Vincenes, & se seoit au pied d'un chesne, & nous faisoit assoir aupres de lui: & tous ceus qui auoient affaire a lui, venoient parler deuant lui seurement, sans qu'ils eussent empeschement d'aucun huisier. Et puis le roi demandoit a haute bouche: s'il y auoit aucun qui eust partie: & s'il se presentoit aucun, le roi l'escoutoit, & donnoit sa sentence selon equité. Aucunesfois il commandoit a monsieur Pierre de Fontaines, & a monsieur Geoffroi de Vilete, d'ouyr les parties, & leur faire droit. Aussi i'ai veu plusieurs fois que le bon roi venoit au iardin de Paris, habillé d'une cotte de Camelot, d'un surcot de tircaine, sans manches, ayant un manteau par dessus de sandal noir, & faisoit estandre des tapis, & puis donnoit audience, & faisoit iustice a tous ceus qui venoient deuant lui.

Le saint Roi monstra sa grand' loyauté,

au fait de monsieur Regnaut de Brie : lequel vn iour apporta vnes lettres au Roi, par lesquelles il monstroir que le Roi auoit donné aux hoirs de la Comtesse de Boulongne, qui puis n'agueres estoit morte, le Comté de Dampmartin, & les seaux d'icelles lettres estoient tous brisés & cassés, en sorte qu'il n'en restoit autre chose que la moitié des iambes de l'image du Roy, & le chancel sur quoi le Roi auoit les pieds. Le Roi nous monstra lesdites lettres, qui estions de son Conseil, pour lui donner aduis de ce qu'il deuoit faire: & tous fusmes d'opinion qu'il n'estoit tenu de mettre icelles lettres en execution. Et tantost il appella Ian Sarazin, son Chambellan, & lui dit qu'il lui baillast vne lettre qu'il lui auoit commandé faire: & quant il eut la lettre veüe, il regarda au seel qui y estoit, & au rament du seel des lettres dudit Regnaut, & nous dit: Seigneurs, voici le seel dequoi i'vsois auant mon partement du voyage d'Outre-mer, & ressemble ce demeurant de seel a l'impression du seel entier. Parquoi ie n'ose-rais, selon Dieu & raison, retenir le Comté de Dampmartin. Et lors il appella mondit sieur Regnaut de Brie, & lui dit; Beau sire, ie vous rens le Comté que vous demandés.

Le saint Roi, par la volonté de Dieu, faisoit tous les iours de beaux miracles a ceus qui le requeroient de bon cueur. Par-
quoi

quoi le Pape Boniface huitiesme de ce nom, estant aduerti des grans miracles qu'il faisoit, enuoya a Paris l'Arceuesque de Rouen, & vn Euesque avec lui, pour s'enquerir de la verité. Si s'en allerent a S. Denis en France, auquel lieu ils furent long temps, pour informer de la vie & des miracles du bon Roi S. Loys: durant lequel temps ils m'enuoyerent querir pour estre interrogué, & fu bien deus iours avec eus. Apres qu'ils eurent bien informé du tout, ils porterent l'enqueste a Rome. Laquelle veüe par le Pape, il Canoniza le roi S. Loys, & le coucha au nombre des Confesseurs, dont tout le monde eut tres-grand' ioye: & son lignage receut honneur perpetuel.

Apres que ces bonnes nouuelles furent apportees de Rome, que le roi S. Loys estoit Canonizé, le roi Phelippe son fils, donna & assigna iournee pour leuer le saint corps: & le leuerent l'Arceuesque de Reims, messire Henri de Villiers Arceuesque de Lyon, & plusieurs autres Euesques le porterent, dont ie ne sçai le nom.

Quant il fut leué, frere Ian de Semoins le prescha deuant le peuple, & compta sa vie comme elle est ci deuant escrite: & par especial parloit souuent de la grand' Foy & loyauté que le roi S. Loys auoit tousiours gardee, mesmes aus Sarazins. Et tantost que le sermon fut fini, le roi Philippe, & ses freres rapporterent le corps du

Roi leur pere, en ladite Eglise S. Denis: ou depuis il a fait, & fait tous les iours plusieurs miracles.

Et pour mettre fin a mon Histoire, ne veus mettre sous silence, ce qui m'aduint du Roi S. Loys. Vn iour moi estant a Ionuille, & en ma chappelle, il me fut aduis en dormant, que le saint Roy estoit deuant moi en vie, & me sembloit estre bien aise & ioyeux: & puis par vne grand' ioye que i'auois de le voir, ie lui disois: Sire, quant vous partirés d'ici, ie vous menerai loger en vne autre mienne maison, que i'ai a Cheuillon: & me sembloit alors que il me respondoit en riant: Sire de Ionuille, foy que doi a vous, ie ne me partirai pas si tost d'ici, puis que i'y suis. Et a l'heure ie m'esueillai: & ayant souuenance de mon songe, pense en moi, que c'estoit le plaisir de Dieu & de lui, que ie le logeasse en ma chapelle. Parquoi vn peu de temps après, ie fis faire vn autel en l'honneur de Dieu & de lui, & y fondai vne messe perpetuelle par chacun iour.

Je prierai les lecteurs de ce mien labeur, qu'ils vueillent prendre en bonne part tout ce que i'y ai escrit: vous assurant tout ce que i'affirme auoir veu estre veritable: & quant a ce que ie recire auoir ouy, ie le tien de gens dignes de croire.

F I N.



LA TABLE
du contenu en la presente Histoire.



E Pistre de l'auther au roy Phelippe, fils du
roy S. Loys. fol. 1

Quel fut le roy S. Loys; ensemble de ses con-
ditions & bonnes meurs. chap. j. fol. 3

De la naissance du roy S. Loys; et a quel iour,
& quelle signification il referoit de ce iour là.
Aussi a quel iour il fut couronné: & de la bonne
doctrine qu'il apprint en sa ieunesse, par le moien
de sa mere: ensemble des bons enseignemens que
elle mesmes lui donnoit. ij. 5

Comme le comte de Tholozé print chasteau
Sarazin pres Tholozé: & comme la roine Blan-
che, mere du roy S. Loys, pour resister audit Com-
te, enuoya armee contre lui, & de ce qui en ad-
uint. iij. 8

De l'entreprise du comte de Boulögne, pour auoir
la regence du royaume de France, & l'oster à la
roine Blanche, mere du roy S. Loys: ensemble
ceus qui tenoient le parti dudit Comte: & de la
bonne vigilance que ladite roine Blanche auoit,
pour resister a leur entreprise. iij. 9

Ce que voulurent faire les ducs de Bretagne,
& comte d'Euens son frere a ladite conspira-
tion, a l'encontre du roy S. Loys, & qui fut cause
de rompre leur entreprise. v. 13

Comme les ennemis du Roy tascherent par di-
uers moiens d'attirer a eus Thibaut comte de

TABLE.

Champagne, ou bien de le mettre en la male grace du Roy. viij.15

Comme le duc de Bretaigne, & autres barons de France se trouuans deceus & trompés de leur entreprisi, manderent la roine de Chyppre, pour faire la guerre contre Thibaut comte de Champagne. xij.18

Incident, auquel est traité du droict du comté de Champagne, querellé par la roine de Chyppre: ensemble d'aucunes choses faites, tant par le roy Phelippes, que par le roy Richard d'Angleterre, en vn voyage d'oultre-mer. xij.19

De la venue de la roine de Chyppre, & de ce qui fut fait tant par ceus qui tenoient son parti, comme de la part du comte Thibaut ix.20

L'appointement fait par le roi S. Loys, entre la roine de Chyppre, & Thibaut comte de Champagne. x.24

De la guerre de Bretagne faite par le Roy: & quelle fin elle eut. xj.26

Comme le Roy estant en paix, bailla le comté de Poitou a son frere Alphons: qui fut moien, qu'Hugues comte de la Marche, sa femme et autres s'esleuerent contre le Roy, qui fut commencement d'une grand' guerre. xij.28

De la guerre que le Roy fit contre les comtes de la Marche, & de Luzignen: & comme le roy d'Angleterre vint a leur aide: ensemble des aguets que la comtesse de la Marche dressa contre le Roy: & quelle fin prit celle guerre. xij.32

Le differens qui fut entre les comtes de Tholoxe, & de Prouence, qui fut cause dont ne l'un ne l'autre se trouuerens avec le comte de la Marche che

TABLE.

che, a la rencontre qui fut faite a Taillebourg: et les aliances que fit ledit comte de Prouence, es rois de France & d'Angleterre. Aussi de la guerre & paix, faite avec le comte de Bessiers. xiiij. 38

L'empeschement qui fut fait au comte de Tholozé, a ce qu'il n'esponsast Beatrix, iiij. fille du comte de Prouence: & comme apres la mort du comte de Prouence, Charles frere du Roy fut marié avec elle; puis apres reduit le comté de Prouence a lui: & depuis les Prouenceaus le receurent pour leur Comte. xv. 40

Ce que faisoit le roy S. Loys apres auoir mis fin aux guerres precedentes: & des bonnes loix qu'il establit en son Royaume, ensemble de ses vertus & bonne vie. Le voyage que firent les comte de Champagne & duc de Bretagne en Asie; & aussi de celui du roy d'Angleterre en Afrique. xvj. 41

D'une maladie du roy S. Loys; & comme il se croisa, pour aller contre les ennemis de la Foy: et qui furent ceux qui se croiserent avec lui; et comme il s'embarqua a Marseille. xvij. 44

Description de l'Auteur de ce qu'il fit sur la deliberation de son voyage d'outre-mer; & des choses qui lui aduindrent depuis Champagne iusques a Marseille, & depuis Marseille iusques en Chypre, ou il vint trouuer le roy S. Loys. xviii. 48

Le grand appareil de viures que le Roy auoit en l'isle de Chypre. du differenc des deux archuesques dudit lieu; l'un Grec, l'autre Latin: la cause du long sejour du Roy en ce lieu là; de l'am.

TABLE.

*bassade qu'il eut du roy de Tartarie, & de la re-
sponse qu'il lui fit. Et des autres nouvelles qu'il
eut de Syrie, que lui enuoyoit le maistre des Tem-
pliers.* xix.51

*Des Princes d'outre-mer, & de l'estat &
puissance du Souldan de Comue, aussi de celui de
Babylone; et en quel estat estoient lors leurs af-
faires.* xx.56

*Comme le Roy partit de Chypre pour venir
en Egypte: & comme il arriva devant la ville
de Damiette: des fortunes qu'eut sur mer son ar-
mee: & comme la ville de Damiette fut prise.*
xxj.59

*De ce qui fut fait en la ville de Damiette,
pendant que le Roy y seiournoit.* xxij.68

*Comme le Soudan avec grand nombre de Sa-
razins vint assaillir les Chrestiens: & de ce qui
fut fait pendant que l'un camp estoit devant
l'autre.* xxij.72

*Comme apres que le comte de Poitiers fut ar-
riué à Damiette, le Roy delibera avec son conseil
d'aller en Babylone. Et de ce qui lui aduint sur
le chemin.* xxiiij.78

*Description du fleuve du Nil; & des choses
merueilleuses d'icelui.* xxv.81

*Comme le Roy estant logé entre le fleuve de
Rexi, & celui qui vient de Damiette, rencontra
l'armee du Soudan qui lui empescha le passage.*
xxvj.83

*Comme estant mort le Soudan de Babylone,
les Sarazins esleurent Secedun: & de ce qui fut
fait, tant du costé des Sarazins, comme de celui
des Chrestiens.* xxvij.85

D'un

TABLE.

D'un engin, que les Sarazins nommoient la Perriere, et du feu gregeois qu'ils iettoient contre les Chais chatels du Roy, & comme lesdits Chais chatels furent bruslés, & puis un autre refait, depuis encores bruslé. xxviij.88

Comme un Beduyn enseigna un gué pour passer la riviere, et comme le comte d'Arthois ayans baillé la course a ceux qui gardoyent le gué, & poursuiui au trauers la ville de La Massourre, fut tué en repassant par ladite ville. Et de la cruelle bataille qui fut faite par le Roy contre les Sarazins: & comme le Roy celle nuit logea au lieu dont il auoit chassé les Sarazins. xxix.93

Quelles gens sont les Beduyns, de leur loy, habitation, & façon de faire. xxx.111

Les efforts que firent les Sarazins, pensans reconquerir les engins que le Roy auoit gagné sur eux. Et de ce que fit un Prestre a l'encontre des Sarazins. xxxj.113

Ce qui aduint en une bataille que le Roy eut contre les Sarazins; & quel ordre fut tenu, tant de la part du Roy, que de celle de ses ennemis. xxxij.117

Quelles gens sont ceux que le Soudan communement mene en guerre, & comme ils sont aguerroyés; & de la façon de faire du Soudan enuers eux. xxxij.128

Comme apres la mort du Soudan de Babyloine, son fils lui succeda; et de ce qu'il fit a son commencement de regne, qui fut cause de conspirer sa mort. xxxiiij.131

Comme apres que les corps de ceux qui auoyent esté occis es deux batailles precedentes, &

T A B L E.

ietés en la riuere quelque temps apres vindrent sur l'eau; & comme tant pour ceste occasion, comme pour autres, il aduint vne peste & maladie fort estrange à ceux du camp du Roy: comme les Sarazins affamerēt le camp dudit seigneur, & comme le Roy repassa par deuers le duc de Bourgoigne. xxxv.132

Incident de la mort de feu meſſire Hugues de Landricourt; ce qui aduint a six cheualiers: & de la maladie qu'auoit l'Auteur. xxxvj.137

D'auncun pourparlé de paix entre le Soudan & le Roy, lequel n'eut effect: & de la grande misere de celle peſtilence qui continuoist de plus en plus dans l'oſt du Roy. xxxvij.138

L'appareil que le Roy fit pour retourner à Damiette, & de ce qui en aduint. xxxviij.140

Comme le Roy fut pris des Sarazins. xxxix.141

Description de l'auteur, comme lui et les autres qui estoient sur l'eau, et qui se pensoient sauuer à Damiette, furent pris des Sarazins, et comme ils furent traittés par apres. xl.144

Comme apres la prise de l'auteur, l'admiral des Galees du Soudan l'interroqua; et la response qu'il fit audit Admiral: comme les Sarazins traittoient les pources prisonniers qui estoient malades; & comme ledit Admiral mena l'auteur au lieu ou le roy S. Loys estoit prisonnier avec plusieurs autres. xli.149

Traicté bien au long de l'accord fait, tant pour la deliurance du Roy, comme des autres qui estoient prisonniers avec lui, & les propos qui y furent tenus ensemble d'autres choses bien pitoyables. xlii.152

Com

TABLE.

Comme le Roy & les autres prisonniers furent mis en des galees pour venir a Damiette: & comme en venant on les fit aborder en une maison que le Soudan auoit fait tendre sur le fleuve: description de ladite maison. xliij.158

Piteuse mort du Soudan, par ses gens de la Halcqua, & ce a l'instance de ses Admiraux. xliij.160

Comme apres la mort du Soudan les Admiraux traiterent les prisonniers; & comme les conuenances qui auoyent esté faites avec le Soudan furent renouucllees avec les Admiraux. xlv.163

La forme des conuenances faites avec lesdits Admiraux; ensemble les sermens faits, tant de la part desdits Admiraux, comme de celle du Roy: & a quoi il tint que le Roy ne fut esleu Soudan par les Admiraux. xlvj.165

Comme le Roy, avec les autres prisonniers, estant arriué deuant Damiette, fit deliurer la ville aux Sarazins, et ce qu'ils firent en ladite ville. xlvij.168

Comme apres que les Sarazins eurent en leur puissance Damiette, firent peu de conte de tenir leurs promesses au Roy, du differens qui fut entre les Admiraux, touchant la mort ou deliurance du Roy. xlvij.170

De la deliurance du Roy & autres prisonniers, & de la forme qui fut obseruee. chap. xlix. fol.173.

Des deniers que le Roy fit deliurer aux Sarazins, pour la rançon des prisonniers: & de sa loyauté au faict du payement de ladite rançon.

TABLE.

Es comme le comte de Poitiers fut deliuré. l. 174

Incident de plusieurs choses qui aduinrent tant en Egypte comme en autre part, a plusieurs personnes auant le tēps que le Roy y estoit. l. j. 178

Comme le Roy avec sa compagnie arriva en Acre, et de plusieurs fortunes et miseres qui aduinrent a l'Ancheur, estant audit lieu. li. 186

Le conseil que le Roy tint sur ce qu'il deuoit faire, ou retourner en France, ou bien contre les Sarazins; de la diuersité des opinions en son conseil, & du bon vouloir qu'il eut en cela. liij. 190

Le preparatif que fit le Roy pour remettre sur vne nouvelle armee. liiij. 199

De l'ambassade de l'empereur Ferri d'Allemagne, qui alloit au Soudan de Babyloine, et des propos qu'ils eurent avec le Roy en Acre. lvi. 202

Comme le Roy estant en Acre, receut vne autre ambassade du Soudan de Damas; & la response que le Roy fit: & des propos que le Religieux enuoyé par le Roy au Soudan de Damas, eut avec vne femme. lvj. 203

Comme messire Jean de Valencienne alla en Egypte vers les Admiraux, & de ce qu'il y fit. & comme le Roy fit refaire les murailles de la ville de Cefaree. lvij. 211

Comme deux freres Prescheurs que le roy S. Loys auoit enuoyés au grand roy de Tartarie, retournerent par deuers lui, & racontèrent au Roy les grand's merueilles qu'ils auoyent veues par dela. de la premiere habitation des Tartarins & de leur seruitude, & tributs; de leur premier Roy, et de ses ordonnances, ensemble de leurs batailles & victoires. lix. 214

De

TABLE.

De meſſire Clenard de Semogan du royaume de Nerone, qui vint au ſervice du Roy; et la maniere que lui & ſes gens obſeruoient à la chaffe des Lyons. lx.221

D'un autre cheualier, du nom de Conci, qui vint au ſervice du Roy; et de ce qu'il dit de l'empereur de Conſtantinoble, & du roy des Com-mains. lxj.223

L'auteur va voir le Roy à Ceſaree, & des propos & conuenances qu'ils eurent enſemble. lxij.225

De la iuſtice que le Roy fit faire à Ceſaree, pendant qu'il y eſtoit. lxij.226

Comme le Roy & les admiraux d'Egypte auoyent delibéré de ſe trouuer à Iaphe, pour iurer leur alliance; & ce qui empeſcha que leſdits Admiraux ne s'y trouuerent point: & de ce que le Roy fit audit lieu de Iaphe. lxiiij.229

D'une autre iournee ou leſdits Admiraux promirent ſe trouuer à Iaphe. Du prince à Antioche qui vint vers le Roy. du comte de Iaphe & de ſes vertus. lxv.231

Comme Barbaquan, empereur de Perſe, eſtans chaſſé hors ſon royaume par les Tartarins, s'en vint au royaume de Ieruſalem; et des maux que il y fit & aux autres lieux circonuoifins; de l'armée qui fut faite contre lui; & comme ayant gagné vne bataille ou le comte de Iaphe fut prins, avec pluſieurs autres; par apres ledit empereur de Perſe fut prins par le Soudan de la Chamelle; & de la mort du comte de Iaphe. lxvj.234

Comme le Soudan de Damas fit la guerre aux admiraux d'Egypte, & quelle fin eut icelle

TABLE.

- guerre. lxxij. 240
 Comme le maistre des arbalestiers, avec xiiij. xx.
 de ses hommes, estant enclos des Sarazins, fut se-
 couru. lxxvij. 241
 Comme les Sarazins estans venus deuant A-
 cre, pour gaster les iardins, s'en allerent sans
 rien y faire; & de ce que fit vn cheualier Gene-
 nois. lxxix. 242
 Comme les Sarazins entrerent en la ville de
 Sayeste, et la pillerent: et ce qui empescha que le
 Roy n'allast en pelerinage à Ierusalem. lxx. 245
 De la fortification que le Roy fit a Iaphe: &
 comme ledit seigneur ayant entrepris de prendre
 Naples, fut empesché. lxxj. 248
 Ce qui aduint a l'auteur estant logé au lieu
 de Passe poullain. lxxij. 250
 Ce qui fut fait a la ville de Belinas, & de la
 source du fleuve Iourdain. lxxiiij. 251
 Comme le roy de Tartarie prit la ville de Ban-
 dac, ensemble le Caliphe seigneur d'icelle, & par
 quelle cautelle: item, de la fin d'icelui Caliphe.
 lxxiiij. 255
 Le voyage que fit l'Auteur a nostre Dame
 de Tourtouze, de la charge qu'il eut du Roy; &
 d'une pierre merueilleuse qui fut donnee au Roy.
 lxxv. 258
 Comme le roy S. Loys eut nouvelles de la mort
 de sa mere, & du dueil qu'il en fit. comme l'au-
 theur fut enuoyé querir pour reconforter la Roi-
 ne, des propos qu'il eut avec elle: et quelle auois
 esté la roine Blanche, enuers la roine de France,
 femme du roy S. Loys. lxxvj. 261
 Deliberation que le Roy print pour s'en re-
 tourner

TABLE.

tourner en France. & comme l'auteur, par le commandement du Roy, conduist la Roine & ses enfans, d'Acre à Sur. Puis traite comme ils se mirent sur mer pour venir en France. lxxvij. 264

Ample description des fortunes qui aduindrent au Roy & à ses gens, estans sus mer, depuis Acre iusques en Prouence. lxxviij. 267

Comme le Roy print terre au port d'Ieres; l'abbé de Cluni vint deuers lui: de la longue audience que le Roy lui donna: & d'un Cordelier predicateur que le Roy voulut ouyr. lxxix. 275

Comme le Roy estant arriué en France, l'auteur print congé de lui, & s'en alla en sa maison à Ionuille. Puis comme il vint vers le Roy a Soissons; & des choses qui se traistoyent en ce temps là. Le mariage du roy de Nauarre avec la fille du roy S. Loys. lxxx. 279

Comme le roy S. Loys se maintenoit depuis que il fut retourné de son voyage d'outre-mer. & premier de son vestement & manger. lxxxj. 281

De sa prudence & bon conseil. de ce qu'il respondit a l'uesque d'Auxerre et autres Prelats, a vne requeste qu'ils lui auoient faite. lxxxij. 282

Combien lui estoient en horreur les blasphemés: & comme il faisoit paroir les blasphemateurs. lxxxij. 283

De sa charité enuers les poutres, & autres choses à ce mesme propos. lxxxiiij. 285

De plusieurs Eglises & Monasteres qu'il a fondees & dotees: & a qui il desiroit de conferer les b. n. fices. lxxxv. 286

De la bonne iustice qu'il faisoit faire. des bonnes ordonances dignes d'estre veues, lesquelles il

TABLE.

fic publier par son royaume; et du grand bien qui
aduint en France au moyen de la bonne iustice
qu'il y faisoit exercer. lxxxiij. 287

L'instruction qu'il bailloit à ses enfans. 87. 293

De l'accord qu'il fit avec le roy d'Angleterre,
& qui le mouuoit à cela faire. lxxxviij. 293

De la paix & accord que le Roy moyennoit
tant enuers les Princes & seigneurs de son roy-
aume, comme enuers ses voisins; & de la respon-
se qu'il fit à son conseil, qui le vouloit empeschier
de cela faire. lxxxix. 294

Comme Charles duc d'Aniou et frere du Roy,
par le moyen des papes Urbain & Clement, fut
roy de Sicile: & comme Manfredi fut tué en vne
bataille. xc. 296

De la bonne vie que le roy S. Loys menoit: com-
bien il a eu d'enfans, & comme ils ont esté pour-
ueus. xcj. 297

Comme le roy S. Loys, ayant receu vne am-
bassade des seigneurs de la Terre-sainte, entre-
prit d'eschef d'y aller; & comme il manda les
seigneurs de France: qui furent ceux qui se croi-
serent avec lui; & de ce qu'il fit premier que s'en
aller. xcij. 299

Le Roy estant arriué au port de Carthage, prit
la ville d'assaut: & comme estant audit lieu, la
peste se mit en son camp. de la maladie du Roy;
et des bons enseignemens qu'il bailla a monsieur
Phelippes son fils aîné: & de sa mort. xcij. 302

De plusieurs choses dignes de memoire faites et
dites par le roy S. Loys, tant en son voyage d'ou-
tre-mer, qu'en France: et comme il fut Canonizé.
xcij. 309

Fin de la Table.



SEPULTURE

Du Roy S. Louys

Neufuième du nom

Fils du Roy Louys

Huitième du nom

Surnommé de Montpensier.



On S. corps embau-
mé & mis en vn cer-
cueil de plomb fust ap-
porté en France & en apres
enterre en toute magnificence
Royale & pompe funebre en
l'Eglise de S. Denis l'an 1271.
derriere l'Autel de la Trinité

ainsi appelé d'autant qu'il y
auoit une bien grande Image
de la S. Trinité toute d'argent
d'oré, laquelle les Anglois &
Armaignacs prindrent avec
plusieurs autres grandes richesses
pendant les guerres, sous le
Regne de Charles VII.

Pres son tombeau fut enter-
ré le Prince Iean Tristan Conte
de Neuers son cinquième Fils
& de la Reine Marguerite, qui
naquist au milieu de l'armée
au premier voyage d'Outre mer
& fut ainsi surnommé Tristan
à raison de la grande tristesse
que sa mere reçeut lors qu'elle
l'enfanta, pour la perte de la
bataille,

bataille, & pour la prison du
Roy S. Louys. Il auoit esté ma-
rié à la Princesse Yoland Con-
tesse de Neuers, premiere de
quatre filles de Hugues de Bour-
gogne & de Mahault fille
d'Archambaut de Bourbon
Comtesse de Neuers, Auxerre,
& Tonnaire; Il deceda deuant
Tunès à pareil iour que son pe-
re au mois d'Aoust l'an 1270,
Aagé de 23. ans.

La mesme est aussi en-
sepulcré le Prince Philippe
Comte de Clermont en Beau-
voisis, & de Boulougne, Oncle
du Roy S. Louys du costé pa-
ernel fils du Roy Philippe

Auguste & de la Reine Agnes,
ou Marie fille du Duc de Mo-
raue & de Boheme, & de
Mahaut fille de Renaud Con-
te de Dampmartin & de Mon-
creuil sa troisieme femme, elle
mourust de regres d'auoir esté
séparée d'avec le Roy Philippe
Auguste, à Poissi l'an 1201.
ou elle gist.

En ce mesme lieu aussi gist
Pierre de Beaucaire grand
Chambellan dudit Roy Saint
Louys duquel il estoit aymé &
cheri pour sa grande loyauté il
mourut devant Tunes & me-
rita d'estre enterré comme il fust
au pieds de son Roy, de son
Seigneur,

*Seigneur, Maistre, & bien
faicteur, en la maniere qu'il
gisoit à son vivant.*



A B R E G E'

D E

La Vic & Mort

D E L A

Reine Marguerite

Femme du Roy S. Louys.

LA Reine Margue-
rite de Prouence
femme du glorieux
Roy S. Louys fut conioin-
te par mariage avec luy,
l'An 1234. & furēt espousés
par le venerable Gaultier
Cornu, le 73. Archeuesque
de Sens, & aussi fut Courō-
née par luy en l'Eglise de

nostre Dame de Paris, elle
estoit fille aînée de Ray-
mond Beranger Conte de
Prouence & de Beatrix fille
du Conte de Saubye; ceste
Princesse estoit excellem-
ment douée de grandes
perfections & vertus, aussi
Dieu la favorisa beaucoup

~~en ce qu'il luy donna un~~
tel mari & en ce qu'il la
rendit Mere d'une belle &
seconde lignée: Elle eust
cinq masses: Louys qui
mourut ieune, Philippes
qui fut Roy de France,
Iehan surnommé Tristan
Conte de Neuers, Pierre

Conte d'Alençon, & Robert Conte de Clermont
duquel Robert est venue
la tres-illustre, tres-noble
& royale tige, branche &
maison de Bourbon, la-
quelle a commencé à re-
gner sur les François en la
personne de Henry le
Grand quatrième du nom
auquel a succédé Louys
treizième son fils surnom-
mé le Juste, & apres luy
Louys Quatorzième son
Fils à présent glorieuse-
ment regnant. La dite Reine
Marguerite eust aussi qua-
tre filles : Blanche femme

de Ferrand fils aîné du
Roy d'Espagne, Isabeau
femme de Theobald Roy
de Nauarre, Comte de
Champagne & de Brie,
Marguerite Duchesse de
Brabant, & Agnes femme
de Robert Comte de
Bourgogne.

Cette vertueuse & pieu-
se Reyne Marguerite, fon-
da le Monastere des Cor-
delieres Saint Marceau lèz
Paris, ou l'une de ses Filles
fut rendue, & la dite Reyno
y passa son vefvage en Sain-
cteté & y mourut aussi, &
fust son corps porté enter-

rer à S. Denis, ou deuant la
face du grand Autel, con-
tre terre ioignant les pre-
mieres marches d'iceluy, se
voit vne tombe plate de
cuiure, sous laquelle est
ensepulturée la susdite Rei-
ne Marguerite de Prouëce
femme du glorieux Roy S.
Louys, avec l'Epitaphe sui-
uant escrit sur la tombe.

*Icy gist la Noble Royne de
France Marguerite qui fust
femme de Monseigneur Saint
Louys iadis Roy de France; qui
trespassa le Mercredi deuant
Noel, l'an de l'Incarnation de
nostre Seigneur 1295. priés
pour son Ame.*



